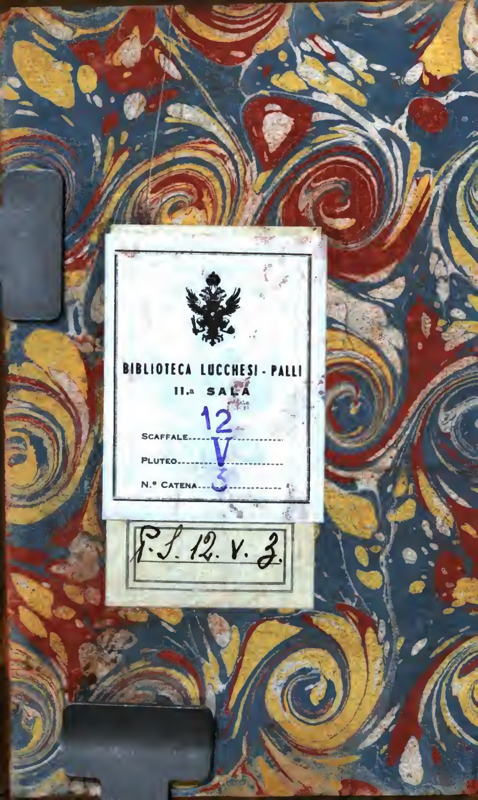

LLI



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 12
PLUTEO V
N.° CATENA 3
F. S. 12. V. 3.



THÉÂTRE

DE

CAMPAGNE.

TOME III.

THÉATRE

DE

CAMPAGNE.

Par l'Auteur des PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME TROISIÈME.

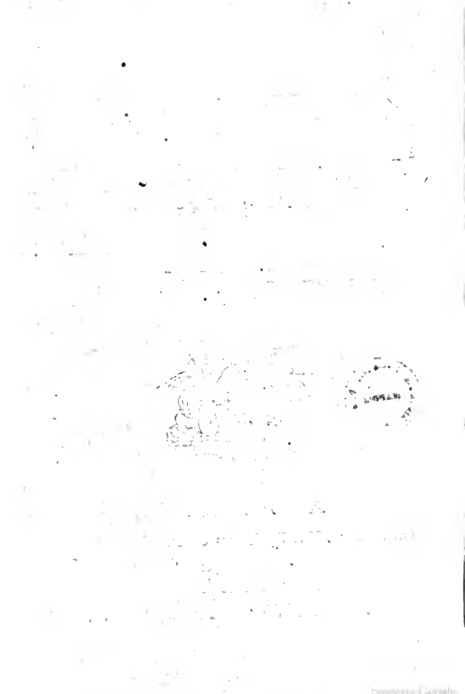


A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M D C C L X X V.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE DÉGUISEMENT FAVORABLE,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

Mlle DE RÉMIÈRES.

M. DE PONBLEU, *Oncle de Mademoiselle de Rémières.*

M. BALAUDIER, *ami de Monsieur de Ponbleu.*

LE CHEVALIER DE GERLAND.

JULIE, *Femme-de-Chambre de Mademoiselle de Rémieres.*

LAHAYE, *Laquais du Chevalier de Gerland.*

M. TIMBRÉ, *Notaire.*

DES LAQUAIS.

La Scène est dans un Sallon, chez Monsieur de Ponbleu, à Paris.



LE DEGUISEMENT FAVORABLE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

Mlle DE RÉMIERES, JULIE.

JULIE.

AVOUEZ, Mademoiselle, que pour un lendemain de bal, vous voilà habillée de bonne heure.

Mlle DE RÉMIERES, *rêvant.*

Il est vrai.

JULIE.

Je connois bien des femmes qui ne se laisseroient pas voir ainsi au grand jour, après avoir passé la nuit.

Mlle DE RÉMIERES.

Elles ont sans doute leurs raisons ; mais moi, qui perds aujourd'hui tout ce que j'aime, qu'ai-je besoin de m'inquiéter de plaisir davantage ?

JULIE.

Nôtre amour-propre sait mieux ce que nous pensons là-dessus que nous-même. Voulez vous que je vous dise ce qui vous a éveillée si-tôt ?

Mlle DE RÉMIERES.

Quoi ?

JULIE.

Monsieur de Ponbleu, votre Oncle, doit partir dans l'instant pour la campagne, où il va faire une visite ; je suis sûre que pendant ce tems-là, vous comptez voir Monsieur le Chevalier, avant qu'il aille à son Régiment.

Mlle DE RÉMIERES.

Il m'en a demandé la permission avec tant d'instances....

JULIE.

Que vous n'avez pû la lui refuser.

Mlle De Rémieres.

Ah! Julie, si tu savois tout ce qu'il m'a dit de tendre pendant le bal! j'en ai pensé mourir de douleur.

Julie.

Oui, & pendant ce tems-là j'étois fort inquiette moi. Votre Oncle ne cessoit de vous regarder & je crois même qu'il a vû Monsieur le Chevalier, dans l'instant où il avoit ôté son masque pour s'essuyer le visage; car depuis ce moment, il vous a toujours suivis de fort près.

Mlle De Rémieres.

Quand il l'auroit vû, il n'auroit pû le reconnoître.

Julie.

Il est vrai que l'idée est fort bonne! feindre de partir il y a huit jours pour son Régiment; faire donner par son rival un bal à sa maitresse & l'entretenir toute la nuit à ce bal, habillé en femme.

Mlle De Rémieres.

Le Chevalier n'étoit-il pas bien sous ce déguisement.

Julie.

A s'y méprendre, & quand même il auroit

été reconnu, vous ne risquiez pas grand'chose, puisque vous allez aujourd'hui au Couvent; que pouvoit-il vous arriver de pis?

Mlle DE RÉMIERES.

Ah, sûrement rien!

JULIE.

Que je hais ces Oncles vilains, avares, qui aiment trop le bien de leurs Niéces, pour consentir les marier à ce qu'elles aiment! mais il faut espérer qu'un jour.... tenez, Mademoiselle, n'allez pas donner dans le dépit, & ne vous laissez pas gagner pour faire une sottise, dont vous vous repentiriez bien-tôt.

Mlle DE RÉMIERES.

Que veux-tu que je fasse?

JULIE.

Dabord, il ne faut point vous chagriner.

Mlle DE RÉMIERES.

Ce conseil est aisé à donner.

JULIE.

Et nécessaire à suivre; il faut conserver ses attraits, au lieu de risquer de les flétrir. Le sentiment, l'esprit, les graces, la gaieté, tout cela n'est rien sans la fraîcheur & la beauté. Les hommes, je dis même votre Chevalier,

qui ne voit en vous, à ce qu'il dit, que la noblesse de votre ame, la délicatesse de votre cœur, ne retrouveroit plus cet ardent amour dans un an, si la douleur d'être séparée de lui flétrissoit vos attraits.

Mlle DE RÉMIERES.

Tu pourrois le croire, Julie?

JULIE.

Bon, j'y ai été attrapée, moi qui vous parle: pour être constants, les hommes veulent non-seulement être aimés; mais encore que nous soyons toujours aimables.

Mlle DE RÉMIERES, *rêvant.*

Ce jour passé, je ne verrai plus le Chevalier, & peut-être même que n'ayant plus d'espoir, il cherchera à m'oublier!

JULIE.

Pourquoi vous occuper d'idées désagréables; puisque votre sort peut changer d'un moment à l'autre.

Mlle DE RÉMIERES.

Eh comment veux-tu qu'il change? Mon Oncle ne veut-il pas que j'épouse absolument Monsieur Balaudier.

JULIE.

Parce qu'il ne se soucie pas de votre dot ; mais n'y consentez pas, nous trouverons quelques moyens, Lahaye & moi, de vous faire épouser son maître; il doit venir aussi me voir avant de partir, pour que nous prenions ensemble des mesures.... Mais voici Monsieur de Ponbleu ; il faut qu'il ait changé d'avis ; car il est bien magnifique.

SCENE II.

M. DE PONBLEU, Mlle DE RÉMIERES, JULIE.

M. DE PONBLEU.

J'ALLOIS chez vous, ma Niéce, & je craignois que vous ne fussiez pas encore éveillée.

Mlle DE RÉMIERES.

Je voulois vous voir partir, mon Oncle.

M. DE PONBLEU.

Je ne pars point & je viens vous dire que vous seriez bien aussi la maitresse de ne point aller au Couvent.

Mlle DE RÉMIERES.

Eh, comment ? *A part.* Je ne verrai donc point le Chevalier !

M. DE PONBLEU.

Si vous ne vous obstinez pas à ne point vouloir de Monsieur Balaudier ; c'est mon ancien ami, un homme fort aimable, riche, généreux, aimant le plaisir & qui vous distingue entre mille femmes charmantes dont il est fêté continuellement.

JULIE.

Oui, ce seroit peut-être un joli Monsieur, s'il étoit plus jeune.

M. DE PONBLEU.

Veux-tu bien te taire ?

JULIE.

Mais il est de cette espèce de vieux Garçons, qui font les galands auprès de toutes les Femmes & qui en sont bien traités, parce qu'ils exécutent tout ce qui passe par la tête de mille folles, qui n'ont que le plaisir pour objet.

M. DE PONBLEU.

Eh bien, ce n'est pas là un homme charmant ?

JULIE.

Non, Monſieur, je ſoûtiens qu'il ne ſauroit faire un mari aimable. Il ne peut être content qu'entouré de femmes, qui, pour avoir des fêtes, lui donnent de petits noms, ſe laiſſent baiſer les mains, & le repaiſſent de toutes ces fadeurs, dont une femme raiſonnable ne ſauroit lui tenir lieu.

M. DE PONBLEU.

Quelle ingratitude! un homme aime à plaire aux femmes, ne ménage rien pour y parvenir, & c'eſt-là préciſément ce qui fait qu'on le rebute.

JULIE.

Oui, préciſément.

M. DE PONBLEU, *à Mademoiſelle de Rémieres.*

Le Bal de cette nuit cependant n'étoit que pour vous, & il n'y en auroit pas eu, ſi je ne m'étois pas rendu à la prière qu'il m'a faite de vous y mener; ceſt votre affaire, tant pis pour vous, ſi vous ne connoiſſez pas le prix de ce que vous refuſez.

JULIE.

Dites donc, Monſieur, pourquoi vous n'allez pas à la campagne aujourd'hui?

M. DE PONBLEU.

Un ſoin plus important m'occupe. Oui, ma Niéce, le Bal de cette nuit m'a tourné l'eſprit.

Mlle DE RÉMIERES.

Que dites-vous, mon Oncle?

M. DE PONBLEU.

Vous imaginerez aiſément que je me ſuis apperçu de l'attention avec laquelle vous vous êtes entretenue toute la nuit avec la même perſonne.

Mlle DE RÉMIERES, *troublée.*

Mon Oncle....

JULIE, *bas à Mademoiſelle de Rémieres.*

Prenez garde à vous, de la fermeté.

M. DE PONTBLEU.

Curieux de ſavoir quelle étoit cette perſonne, dont l'air & la taille me plaiſoient infiniment, j'ai trouvé un inſtant favorable pour la voir.

JULIE.

Eh bien, qu'avez-vous vu, ou cru voir? Nous vous le dirons, je ſais qui c'eſt moi, Il n'y a point de myſtère.

M. DE PONBLEU.

On a pourtant eu l'air d'en vouloir faire, & sans cela pourquoi seroit-elle toujours restée masquée? Qu'auriez-vous eu tant à dire, si ce n'est pas ce que j'ai deviné.

JULIE.

Et qu'avez-vous donc pu deviner?

M. DE PONBLEU.

Tiens, le trouble de ma Niéce confirme mes soupçons.

Mlle DE RÉMIERES.

C'est une amie avec qui j'ai été long-tems au Couvent.

JULIE.

Oui, & quand on est une fois sur le chapitre du Couvent, l'on a bien des choses à se dire.

M. DE PONBLEU.

J'ai trouvé que cette amie avoit beaucoup de l'air du Chevalier.

JULIE, *à part.*

Ah! pour le coup nous sommes trahies!

M. DE PONBLEU.

Et je parierois toutes choses au monde que c'est sa Sœur.

JULIE, *à part.*

Son air de bonne foi me rassure & me fait respirer.

M. DE PONBLEU.

Avouez-le ?

Mlle DE RÉMIERES.

Mais, mon Oncle.....

M. DE PONBLEU.

Rien n'est plus simple, vous avez voulu vous entretenir avec elle de son Frère, & je jurerois que vous n'avez pas parlé d'autre chose. Oh ! on ne me trompe pas aisément.

Mlle DE RÉMIERES.

Puisque vous n'en paroissez point fâché, mon Oncle, je ne dissimulerai pas avec vous, & si vous étiez sensible....

M. DE PONBLEU.

Sensible, je le suis plus que vous ne croyez. Ma chère Niéce, le bonheur de ma vie est entre vos mains.

Mlle DE RÉMIERES.

Que puis-je faire pour vous ?

M. DE PONBLEU.

J'ai besoin des secours de votre amitié auprès de cette adorable personne.

JULIE.

Expliquez-vous, Monſieur ?

M. DE PONBLEU.

Je ſais combien elle doit m'en vouloir de ne pas conſentir à votre mariage avec le Chevalier ; mais il eſt très-sûr que ſans mes engagemens avec Balaudier....

JULIE.

Venons à ce qui vous regarde.

M. DE PONBLEU.

Eh bien, Julie ;.... mais tu vas te moquer de moi.

JULIE.

Pourquoi ?

M. DE PONBLEU.

C'eſt que cette Sœur du Chevalier m'a enchanté ; la grace de ſon maintien, un coup d'œil gracieux, engageant, qu'elle m'a lancé, me force de l'aimer, de l'adorer.

JULIE.

Vous plaiſantez. *A part.* Ah ! ſi cela pouvoit être ?

M. DE PONBLEU.

Non, te dis-je, depuis que je l'ai vu, j'ai

fait l'impossible pour combattre des sentimens que je crains bien qui ne me donnent un ridicule auprès de bien des gens.

JULIE.

Il faudra les laisser dire, êtes-vous le seul homme qui à votre âge épouse une jeune personne pour qui il a pris du goût?

M. DE PONBLEU.

Non, pas absolument.

JULIE.

Et d'ailleurs, quel est cet âge? Soixante & quinze, soixante & seize ans? Vous paroissez tout jeune, & quand vous seriez encore plus vieux que vous n'êtes, il vaut mieux mourir de plaisir que de tristesse & d'ennui.

Mlle DE RÉMIERES, *bas à Julie.*

Dans quel embarras veux-tu nous jetter en approuvant ce ridicule amour?

JULIE.

Eh, laissez-moi faire, nous tirerons parti de cette avanture.

M. DE PONBLEU.

Que dit ma Niéce?

JULIE.

Qu'elle approuve beaucoup cet amour.

M. DE PONBLEU.

Ah ! j'en ſuis ravi. J'eſpère donc qu'elle voudra bien me ſervir, en vantant à cette beauté qui m'enchante, le feu dont je brûle pour elle, afin de la déterminer à accepter ma main.

Mlle DE RÉMIERES.

Mais....

M. DE PONBLEU.

Oui, & il faut pour commencer, ma chère Niéce, que dès ce moment vous me conduiſiez chez elle.

JULIE.

Voilà un amour bien preſſé, Monſieur, & il me ſemble que vous allez trop vîte; cependant ſi Mademoiſelle veut vous y mener, je ne peux pas m'y oppoſer.

M. DE PONBLEU.

Eh bien, ma Niéce, conſentez-vous ?

Mlle DE RÉMIERES.

Mais, mon Oncle... Julie ?

JULIE.

Il me ſemble moi, qu'il n'eſt pas décent que vous alliez vous déclarer tout d'un coup, il ne faut pas faire là le petit étourdi.

M.

M. DE PONBLEU.

Tu as raiſon ; mais pourtant....

JULIE.

Il faut auparavant que Mademoiſelle la prévienne, & nous allons envoyer ſavoir de ſes nouvelles, & ſi on peut la voir ; laiſſez-moi faire.

M. DE PONBLEU.

Non, non, je veux qu'on y aille de ma part, & que ce ſoit un de mes Gens.

SCÈNE II.

Mlle DE RÉMIERES, M. DE PONBLEU, JULIE, LAHAYE.

JULIE, *à Mademoiſelle de Rémieres.*

VOICI Lahaye, je ne ſais comment l'inſtruire.

M. DE PONBLEU, *à Lahaye.*

Je crois que c'eſt Lahaye?

LAHAYE.

Monsieur.... *A part.* Je le croyois parti.

M. DE PONBLEU.

Je suis bien aise de te voir ici.

LAHAYE.

Monsieur, je suis trop heureux, que l'occasion propice qui m'amène....

JULIE, *bas à Lahaye.*

Prends bien garde à ce que tu diras, & regarde-moi toujours avant de répondre.

M. DE PONBLEU.

Je te croyois avec le Chevalier à son Régiment.

LAHAYE.

Monsieur, j'y étois aussi.... *regardant Julie.* Mais je suis revenu ici....

M. DE PONBLEU.

Je le vois bien.

LAHAYE.

Pour chercher une recrue, qui doit partir incessamment.

M. DE PONBLEU.

Cela eſt fort bien fait. Et loges-tu dans la même maiſon que ſa Sœur ?

LAHAYE.

Que ſa Sœur ? *Regardant Julie.* Oui, oui, Monſieur. *A part.* La Sœur de mon Maître !

JULIE.

Ne vous l'avois-je pas dit, Monſieur ? cette Sœur-là demeure toujours à Paris avec une Tante.

M. DE PONBLEU.

Avec une Tante ?

LAHAYE.

Non, Monſieur, c'eſt un Oncle. *A part.* Quel diable de myſtère : il faut que j'y mette du mien auſſi.

M. DE PONBLEU.

C'eſt un Oncle ?

LAHAYE.

Oui, Monſieur ; je ſais mieux cela que perſonne, je ſuis ſon homme de confiance, & quand je ſuis à Paris, il ne peut pas ſe paſſer de moi un ſeul moment. *A part.* Je ne ſais où

je prends tout ce que je dis, ni où tout cela nous mènera.

M. DE PONBLEU.

Ma Niéce, j'ai envie d'aller voir cet Oncle.

JULIE, *bas à Lahaye.*

Vois l'embarras où tu nous jettes avec ton Oncle.

M. DE PONBLEU.

Oui, je vais y aller de ce pas.

LAHAYE.

Ah! Monsieur, il est sorti il y a long-tems; c'est un homme qui ne dort ni jour, ni nuit, qui va & vient continuellement, un ancien Militaire qui fait enrager toute la Garnison, quand il est dans son commandement.

M. DE PONBLEU.

Et sa Niéce?

LAHAYE, *embarrassé.*

Sa Niéce?

JULIE.

Oui, la Sœur de Monsieur le Chevalier?

LAHAYE.

Ah! Monsieur; c'est une Fille charmante! un peu petite.

M. DE PONBLEU.

Mais point trop.

LAHAYE.

Il eſt vrai ; c'eſt que je ſuis accoutumé à meſurer des Soldats. Vous l'avez donc vue ?

M. DE PONBLEU.

Sûrement; je l'ai vue cette nuit au Bal avec ma Niéce.

LAHAYE, *étonné*.

Au Bal ?

JULIE.

Oui, voilà d'où Monſieur la connoît : ſi bien qu'il lui a trouvé beaucoup de reſſemblance avec ton Maître ; c'eſt une vérité, & il en eſt devenu amoureux ; mais très-amoureux. Eſt-ce que tu n'entends pas cela ? D'où viens as-tu l'air ſi étonné ? Mademoiſelle de Gerland n'eſt-elle pas bien faite pour inſpirer de l'amour ?

LAHAYE.

J'en conviens.

JULIE.

Et Monſieur de Ponbleu peut en reſſentir ?

LAHAYE.

D'accord, & ſur-tout pour Mademoiſelle de Gerland.

M. DE PONBLEU.

Elle ſe nomme donc comme ſon Frère?

LAHAYE.

Il le faut bien; puiſqu'elle vient de vous le dire.

JULIE.

Sans doute, & quand il dit qu'elle n'a point de Tante, il ne ſait ce qu'il dit.

LAHAYE.

C'eſt que je ne penſois pas d'abord à une bonne-femme de Tante que l'on ne compte pas trop dans la ſociété, parce qu'elle eſt ſourde & muette de naiſſance; mais à cela près, c'eſt une Femme d'honneur, d'un excellent caractère, une Femme de mérite enfin.

M. DE PONBLEU.

Et Mademoiſelle de Gerland eſt une Fille ſage, douce?....

LAHAYE.

Econome.

M. DE PONBLEU.

Econome?

LAHAYE.

Oui, Monſieur, & la vertu même! ſûre-

ment elle vous étoit réservée. Savez-vous que vous serez le plus heureux homme du monde si vous pouvez l'obtenir.

M. DE PONBLEU.

J'ose me flatter qu'il n'y aura pas de difficulté, si elle ne dépend que de son Oncle.

LAHAYE.

Mais, je ne sais pas trop; mon Maître le gouverne, & comme vous ne voulez pas lui donner Mademoiselle, il l'empêchera peut-être de vous donner sa Sœur.

M. DE PONBLEU.

Le Chevalier n'est pas ici, & en pressant un peu les choses, on n'aura pas le tems de l'en avertir.

LAHAYE.

Vous avez raison; mais Mademoiselle de Gerland, aime son Frère comme elle-même, & je crains qu'elle ne partage son ressentiment contre vous. Enfin, je vous dis tout ce que je sais, & vous êtes trop habile pour ne pas, d'après cela, vous bien conduire. Sur toutes choses, n'allez pas dire à l'Oncle, que c'est moi qui vous ai instruit; car c'est un homme qui n'entend pas raillerie, & qui

n'aime pas que l'on cause des affaires de sa famille.

M. DE PONBLEU.

A propos de cet Oncle, je voudrois savoir où le prendre, & tu me feras plaisir de m'envoyer avertir quand il sera rentré.

LAHAYE.

Ne vous inquiétez pas.

M. DE PONBLEU.

Je vais écrire à mon ami, qu'une affaire de la dernière conséquence m'empêche d'aller le voir, & que c'est partie remise. *Il s'en va.*

LAHAYE.

Eh bien, n'ai-je pas été promptement au fait?

JULIE.

Paix donc, il revient.

M. DE PONBLEU, *revenant.*

J'oubliois, comment s'appelle l'Oncle du Chevalier?

LAHAYE, *embarrassé.*

Comment il s'appelle?.... Le Commandeur.

M. DE PONBLEU.

C'eſt une qualité & non pas un nom.

JULIE.

Monſieur a raiſon ; c'eſt le Commandeur de.... Dis donc?

LAHAYE.

Cela n'eſt pas difficile ; ne ſemble-t-il pas que je l'ignore ; il faudroit être bien imbécile ; tenez, Mademoiſelle le ſait comme nous.

M. DE PONBLEU.

Oui, mais je ne le ſais pas, moi.

LAHAYE.

C'eſt le Commandeur de, de.... *A part.* Comment je ne pourrai pas trouver un nom?

M. DE PONBLEU.

De?.... Je n'ai pas entendu.

LAHAYE.

Bourſignac.

M. DE PONBLEU.

Bourſignac? C'eſt un nom Gaſcon.

LAHAYE.

Non, il eſt Provençal.

M. DE PONBLEU.

Bourfignac. Je ne connois pas ce nom-là. N'importe. *Il s'en va.*

SCENE IV.

Mlle DE RÉMIERES, LAHAYE, JULIE.

LAHAYE.

Il ne revient point ?

JULIE.

Non.

LAHAYE.

Comment diable vouliez-vous que je devinaffe que ce vieux fou de Monfieur de Ponbleu, étoit devenu amoureux de mon Maître au Bal, fur ce qu'il l'avoit vu en Femme, & puis qu'il l'avoit pris pour fa Sœur ? On ne fauroit s'attendre à tout cela.

JULIE.

Ne t'avois-je pas dit de prendre garde à ce que tu dirois ?

LAHAYE.

Oui ; mais cette Sœur m'embarrassoit, & l'impatience m'a fait te donner un Oncle en échange.

JULIE.

Tu en seras plus embarrassé que moi de cet Oncle ; Monsieur de Ponbleu veut absolument parler au Commandeur, & qui le représentera si ce n'est toi ?

LAHAYE.

Moi ?

JULIE.

Oui, il faut que tu ailles prendre une phisionomie & un habit d'honnête homme, qui te fasse ressembler au portrait que tu en as fait.

LAHAYE.

Oui ; & où aboutira cette Comédie - là ? A faire donner cent coups de bâton à Monsieur le Commandeur, s'il est reconnu. Je suis ton serviteur.

JULIE.

Tu serois donc bien mal-adroit.

LAHAYE.

Attends, attends, j'ai eu un Maître autre-

fois, qui étoit un grand original, & que je pourrois bien contrefaire ; mais il n'eſt pas aiſé de changer de viſage.

JULIE.

Puiſque Monſieur de Ponbleu s'eſt enferré de lui-même, il ſera la dupe de tout ; tu ne ſais pas ce que c'eſt qu'un Vieillard amoureux, il verra les choſes comme il les deſire.

LAHAYE.

Je reviendrai donc ici en Oncle. Et mon Maître? car je veux qu'il ſoit de moitié.

JULIE.

Il faut qu'il prenne ſes habits de Femme, & qu'il vienne voir Mademoiſelle, comme ſon amie.

Mlle DE RÉMIERES.

Ah! Julie, ſi mon Oncle le reconnoît!

JULIE.

Eh non, ayez confiance en ce que je viens de dire ; & puis que vous en arriveroit-il? D'être ſéparés, comme vous alliez l'être, & peut-être, en profitant de l'occaſion, aurez-vous le bonheur de vous épouſer : nous verrons le tour que cela prendra, & nous nous conduirons en conſéquence.

Mlle DE RÉMIERES.

Je t'assure que je ne serai point tranquille tant que celà durera.

JULIE.

Il est bien question que vous soyez tranquille ; il faut réussir, voilà l'essentiel. Toi, ne perds pas un instant ; va informer ton Maître de tout ceci, & reviens le plutôt que tu pourras sous ta nouvelle forme, pour amuser Monsieur de Ponbleu, pendant que Monsieur le Chevalier s'habillera ; va, cours.

LAHAYE.

Oh, tout cela est fort aisé à dire. Tous nos paquets sont faits, & même notre chaise est chargée ; car mon Maître est tout prêt à partir, & il ne m'a envoyé ici que pour savoir si Monsieur de Ponbleu est à la campagne, & s'il peut venir dire un dernier adieu à Mademoiselle.



SCENE V.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVALIER, *en chenille*, JULIE, LAHAYE.

LAHAYE.

LA peste soit de l'homme, le voici, il va gâter toutes ses affaires avec son impatience. *Au Chevalier.* Eh, Monsieur, sortez d'ici promptement.

LE CHEVALIER.

Comment maraud, depuis deux heures que tu me fais attendre....

LAHAYE.

Il est bien question de cela. Sortez, vous dis-je, Monsieur de Ponbleu est ici, il ne va point à la campagne.

LE CHEVALIER.

Je serai donc privé d'un moment si précieux! ah, Mademoiselle, quoi je partirai....

Mlle DE RÉMIERES.

Si vous m'aimez, Chevalier, faites, je vous en conjure, tout ce que Lahaye vous dira.

LE CHEVALIER.

Quel cruel sacrifice!

Mlle DE RÉMIERES.

Il eſt néceſſaire, & vous en pouvez perdre tout le fruit dans cet inſtant.

LE CHEVALIER.

Vous m'en tiendrez compte, ſi vous ne voulez déſeſpérer le plus tendre & le plus malheureux amant.

JULIE.

Eh! finiſſez donc. Allez, allez vous habiller, Lahaye vous inſtruira.

LAHAYE.

Oui, ma Niéce. Suivez tout ce que vous ordonnera votre Oncle, & ayez pour lui toute la déférence & le reſpect que vous lui devez. Entendez-vous, Mademoiſelle?

LE CHEVALIER.

Je crois que la tête a tourné à ce faquin-là.

JULIE.

Eh! laiſſez-le faire. Allons, partez, point de réſiſtance, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Et vous auſſi Julie, vous avez donc tous juré ma perte.

JULIE.

Eh, non, vous dis-je, au contraire. J'entends quelqu'un, si c'étoit Monsieur de Ponbleu, il n'y auroit plus d'espoir. Sauvez-vous par le petit escalier.

LE CHEVALIER.

Allons, je crains trop d'avoir perdu le seul bien qui me restoit.

LAHAYE.

Laissez faire votre Oncle, ma Niéce, ayez de la douceur, & il vous conduira mieux que vous ne le pensez.

SCENE VI.

Mlle DE RÉMIERES, M. BALAUDIER, JULIE.

Mlle DE RÉMIERES.

Enfin les voilà partis! puis-je me flatter que ton projet réussira?

JULIE.

Paix donc; voici Monsieur Balaudier.

M.

M. BALAUDIER.

Bonjour, mon adorable. Quel éclat! quelle fraîcheur! il ne paroît point que vous ayez paſſé la nuit. Vos attraits ſont infatigables, & d'honneur vous êtes tout au mieux! *Il veut lui baiſer la main.*

Mlle DE RÉMIERES.

Laiſſez donc, Monſieur.

M. BALAUDIER.

Pour toi, ma chère Julie, je ne t'ai jamais vue auſſi jolie, & je meurs d'envie de t'embraſſer. *Il veut l'embraſſer.*

JULIE, *le repouſſant.*

Gardez, gardez cette envie-là, juſqu'à ce qu'il m'en vienne une pareille.

M. BALAUDIER.

Je viens de chez nos Dames, elles ſont preſque toutes encore endormies. J'en ai trouvé quelques-unes qui avoient de l'humeur épouvantablement contre leur Mères, parce qu'elles les ont emmenées de trop bonne heure.

JULIE.

Mais c'eſt que les Mères s'ennuyent au Bal, ſur-tout avec la fatigue qu'elles ont de ſe redreſſer tout le tems que leurs Filles danſent.

M. BALAUDIER.

Je veux donner un Bal où il n'y ait ni Mères, ni Maris. Si je peux y parvenir je serai au comble de la joie ; j'ai déja le suffrage de nos jeunes Dames.

JULIE.

Voilà ce qu'on appelle savoir chercher à plaire aux Femmes.

M. BALAUDIER.

Je fais de mon mieux, du moins, pour les amuser. Je voudrois toujours leur procurer du plaisir, & je suis enchanté quand je peux y réussir.

JULIE.

Elles doivent vous avoir bien de l'obligation.

M. BALAUDIER.

Mademoiselle peut seule me récompenser de mes soins pour tout son sexe ; oui, Nimphe charmante, vous n'ignorez pas combien je vous aime, combien je desire de vous plaire, sur-tout ayant la parole de Monsieur de Ponbleu, pour vous obtenir.

JULIE.

C'est à-peu-près comme le suffrage de vos

jeunes Dames, pour votre Bal sans Mères.

M. BALAUDIER.

Julie plaisante toujours. J'ai à me plaindre de toi, ma chère enfant.

JULIE.

Pourquoi donc?

M. BALAUDIER.

Tu protèges le Chevalier, & tu es une ingrate. *A Mademoiselle de Rémieres.* En m'éveillant, charmante Reine, je me suis rappellé que pendant le souper d'hier, vous aviez marqué un goût décidé pour la musique, & j'ai imaginé....

JULIE.

Voici Monsieur de Ponbleu.

Mlle DE RÉMIERES, *à Julie.*

Cet homme-là m'excède! je m'en vais respirer jusqu'à l'arrivée du Chevalier. *Elle sort.*



SCENE VII.

M. DE PONBLEU, M. BALAUDIER, JULIE.

M. DE PONBLEU.

EH bien, Julie, a-t-on des nouvelles du Commandeu?

JULIE.

Oui, Monſieur, il veut abſolument venir ici, & Mademoiſelle de Gerland vient de mander à ma Maîtreſſe qu'elle le ſuivroit de près.

M. DE PONBLEU.

Je ſuis fâché qu'ils me préviennent. Bonjour, Monſieur Balaudier.

M. BALAUDIER.

Vous avez l'air bien occupé aujourd'hui, Monſieur de Ponbleu.

M. DE PONBLEU.

Ah! vraiment, je vous en réponds; j'ai une affaire en tête où j'aurai beſoin de vous, ſi je réuſſis.

M. BALAUDIER.

Vous savez que je ne suis guères propre aux affaires; pour ce qui est des plaisirs, cela est différent.

M. DE PONBLEU.

Julie, le Commandeur ne vient point.

JULIE.

On n'a pas dit qu'il viendroit dans l'instant.

M. DE PONBLEU.

Monsieur Balaudier, voici l'affaire qui vous regarde.

M. BALAUDIER.

Seroit-ce mon mariage avec votre Niéce? Cela n'avance guères, Monsieur de Ponbleu, & elle ne paroît pas trop s'en soucier encore, voilà le pis.

M. DE PONBLEU.

Ah! que voulez-vous? Les Femmes ont quelquefois comme cela de petites fantaisies qu'il faut bien leur passer; mais ayez patience; chaque chose à son tems, il faudra bien qu'elle change de sentiment, sur-tout en comparant la vie du Couvent avec celle qu'elle meneroit avec vous.

JULIE, *à part.*

J'espère que nous ne ferons pas dans le cas de faire cette comparaison-là.

M. BALAUDIER.

Il est vrai que je ferai tout ce que je pourrai pour la rendre la plus heureuse personne du monde.

M. DE PONBLEU.

Je vous l'ai déja dit; il faut lui laisser oublier le Chevalier; c'est un petit entêtement qui passera, si on ne la contrarie pas; car contrarier une Femme, ce n'est pas le moyen de la faire changer de sentiment.

M. BALAUDIER.

Je ne contrarie jamais moi, je suis toujours de l'avis des Dames; & tenez, à propos de cela, je ne viens ici que pour vous proposer une espèce de concert qui pourroit vous amuser, ainsi que votre Niéce.

M. DE PONBLEU.

En vérité, vous êtes un homme charmant! mais ne pourriez-vous pas changer votre concert en un bal?

M. BALAUDIER.

En un bal ? Eh, mais je vous en donnerai un auſſi. Quand le voulez-vous ?

M. DE PONBLEU.

Ah ! c'eſt-là le difficile : ſi vous n'en aviez pas donné un cette nuit....

M. BALAUDIER.

Eh bien ?

M. DE PONBLEU.

Je vous l'aurois demandé pour ce ſoir.

M. BALAUDIER.

Cela n'eſt point difficile du tout. Mes danſeuſes paſſent huit nuits de ſuite & dorment de même ; vous en aurez un, & vous me faites le plus grand plaiſir de me charger de cela. Où le voulez-vous, ici ?

M. DE PONBLEU.

Sans doute.

M. BALAUDIER.

Allons, je m'en retourne chez moi, écrire un petit billet à tous mes jeunes gens, ils auront bientôt des Dames, & dès que le concert ſera fini, je vous les amenerai.

JULIE.

Monſieur, voici Monſieur le Commandeur.

M. DE PONBLEU.

Adieu, Monſieur Balaudier, je vous remercie.

SCENE VIII.

M. DE PONBLEU, JULIE, LAHAYE, *en Commandeur, contrefaiſant le bras & la jambe de bois, avec un bandeau ſur l'œil, & avec un accent Gaſcon.*

LAHAYE, *en entrant, parle à quelqu'un qui ſemble être dehors.*

SUR toutes choſes, Lahaye, n'oublie pas de dire à mon Notaire que dès qu'il aura fini, il vienne ici m'apporter tous ſes papiers, afin que je les ſigne. Ah! Lahaye? Lahaye? Le coquin eſt parti, il ne m'entend plus.

M. DE PONBLEU, *à Lahaye.*

Monſieur, je ſuis bien fâché....

LAHAYE.

Vous êtes ſans doute, Monſieur de Ponbleu, je ſuis bien votre ſerviteur.

M. DE PONBLEU.

Monſieur, vous avez abſolument voulu prendre la peine de venir ici, ſans quoi, il auroit été tout ſimple que j'euſſe l'honneur d'aller chez vous pour....

LAHAYE.

Monſieur, nous autres Militaires, nous ne ſommes guères accoutumés à reſter au logis, & pour le peu que nous ayons d'affaires, nous n'y rentrons que le ſoir. D'ailleurs je ſuis charmé, ſi je ſuis aſſez heureux pour vous être bon à quelque choſe, de vous marquer l'empreſſement que j'ai de vous obliger.

M. DE PONBLEU.

Monſieur, je....

LAHAYE.

C'eſt une vieille habitude que j'ai contractée lorſque j'étois Major; je ſortois toujours de bonne heure; je rentrois fort tard, & je ne donnois jamais d'argent à perſonne que chez moi; parce qu'il faut de l'ordre dans tout, cela eſt d'une conſéquence extrême, & j'aime l'ordre à la fureur.

JULIE.

Il me semble, Monsieur le Commandeur, que l'on a furieusement dérangé l'ordre de vos jambes, de vos bras & de vos yeux, & que vous seriez mieux assis.

LAHAYE.

C'est une vétille que cela.

M. DE PONBLEU.

Tu as raison, un fauteuil? J'oubliois.

LAHAYE, *s'asseyant.*

Je ne m'assieds jamais. Toute ma peine pendant le repas, est de demeurer en place. Sitôt que je suis tranquille, je sens mille inquiétudes dans cette jambe-là.

JULIE, *s'approchant de Lahaye.*

Je la croyois de bois. *Bas.* Ton Maître est-il prêt?

LAHAYE, *bas à Julie.*

Pas encore. *Haut.* Lorsque je la perdis, la commotion fut si considérable que l'impression m'en est toujours demeurée.

M. DE PONBLEU.

Cela est singulier!

LAHAYE.

Croirois-tu bien, mon enfant, que lorſque je perdis cet œil, je fús plus de huit jours ſans m'en appercevoir, à cauſe de l'éblouiſſement que me cauſa le coup. C'eſt une choſe incompréhenſible que cette commotion.

M. DE PONBLEU.

Oui vraiment. Monſieur, l'affaire que j'ai à vous propoſer....

LAHAYE.

Eh bien, tout cela ne m'a point dégoûté du ſervice; mais ce qui me piqua vivement, ce fut à Fontenoy.

M. DE PONBLEU, *à part avec impatience.*

Il ne m'écoutera jamais.

LAHAYE.

Monſieur, prêtez-moi attention, s'il vous plaît.

M. DE PONBLEU.

Je voulois vous dire....

LAHAYE.

Oh! ceci eſt très-vrai. Prenez que le Village eſt ici. *Il montre avec ſa canne.* Là, la redoute du bois de Bary; ici Antoin, où nous étions

appuyés : on nous déplaça pour aller soutenir le Village. En menant notre division, je montrois avec ma canne par où il falloit passer, lorsqu'un boulet de canon emporta cette canne un pied au-dessus de la pomme, & me laissa sans bras. Cette pomme étoit une pierre très-curieuse, que je ne me console pas d'avoir perdue !

JULIE.

Il est vrai qu'on fait des bras ; mais pour des pommes de canne, cela est très-rare.

M. DE PONBLEU.

Monsieur, j'espère tout de la grace que vous me faites de me prévenir ; je voudrois seulement que vous voulussiez bien me faire l'honneur de m'entendre.

LAHAYE.

Ah ! Monsieur, vous n'avez qu'à parler ; j'écoute attentivement....

M. DE PONBLEU.

Je serois trop heureux....

LAHAYE.

Personne n'est plus raisonnable là-dessus que moi ; j'entends toujours tout le monde ; pourquoi ? parce que lorsque l'on y pense le moins,

un homme peut vous donner un excellent avis, vous ouvrir l'imagination, vous fournir des projets : ah! c'eſt ſur les projets que je ſuis fort!

M. DE PONBLEU.

Je le crois, mais....

LAHAYE.

Croiriez-vous que depuis la paix, dans des Mémoires que j'ai préſentés à la Cour, j'ai donné plus de trois cens moyens de faire la guerre avec peu de monde & de toujours battre l'ennemi?

M. DE PONBLEU.

Cela ſeroit fort utile à l'Etat.

LAHAYE.

Eh bien, Monſieur, comment croyez-vous que j'ai été récompenſé?

M. DE PONBLEU.

Sans doute l'on a...,

LAHAYE.

L'on a trouvé que ces Mémoires n'avoient pas le ſens-commun.

M. DE PONBLEU.

C'eſt aſſurément une grande injuſtice; mais, Monſieur, je voudrois bien....

SCENE IX.

Mlle DE RÉMIERES, M. DE PONBLEU, LAHAYE, JULIE.

LAHAYE.

MONSIEUR, comment appellez-vous cette jeune perſonne ?

M. DE PONBLEU.

C'eſt Mademoiſelle de Rémieres, ma Niéce.

LAHAYE.

Mademoiſelle de Rémieres ? Dont mon Neveu, le Chevalier, étoit amoureux ?

JULIE.

Oui, Monſieur, elle-même, & que Monſieur de Ponbleu n'a pas voulu lui accorder, pour la donner à Monſieur Balaudier, ſon ami.

LAHAYE, *en colère ſe levant.*

Ah! ſandis! ſi j'avois vu ce que je vois! ſi j'avois ſu qu'elle fût ſi jolie ! ſi le Chevalier étoit encore ici ! elle ſeroit bientôt ma Niéce; oui, Monſieur, je l'aiderois à l'enlever. Je ne me ſuis marié que comme cela moi. *Il s'aſſied.*

M. DE PONBLEU.

Vous plaisantez.

LAHAYE.

Non vraiment. Un jour que nous changions de Garnison, en arrivant dans une Ville frontière, pendant que le Régiment se mettoit en bataille sur la place, je vis à une fenêtre une personne toute charmante! je prends aussitôt un billet de logement pour cette maison & j'y vais. Je parle à cette Fille, elle ne veut rien entendre, au Père de même, à la Mère point de raison. Quand je vis cela, le soir même je l'enlevai; on consentit au mariage, il se fit tout de suite, & l'on n'a jamais vu de si bon ménage. Nous avons demeuré ensemble trente-cinq ans, six mois & sept jours; elle est morte enfin!

JULIE.

Sans enfans?

LAHAYE.

Sans enfans.

JULIE.

Cela est grand dommage! mais, Monsieur, j'avois toujours entendu dire que pour être Commandeur, il falloit être Garçon.

LAHAYE.

Il eſt vrai ; mais je me ſuis fait Chevalier depuis que je ſuis veuf. Vous voyez, Monſieur de Ponbſeu, le deſir que j'ai de vous être allié, deſir vif, & qui n'auroit rien ménagé pour cela.

M. DE PONBLEU.

Si l'on pouvoit contenter ce deſir d'une autre manière, ſeriez-vous infléxible ?

LAHAYE.

Infléxible ? Non ; je ſuis vif ; mais non pas infléxible. D'abord qu'il y a un tempérament à prendre dans une affaire, je le ſaiſis promptement.

M. DE PONBLEU.

Je ſuis bien aiſe de vous voir penſer comme cela.

LAHAYE.

J'eus, l'an paſſé, un eſpèce de procès avec un homme d'honneur ; il me revenoit une centaine de mille francs d'une ſucceſſion ; celui qui me devoit, me dit qu'il ne vouloit plus plaider, & il m'offrit cinquante, ſoixante, quatre-vingt mille francs ; je ne démordis pas, pour n'être pas changeant, il me donna les

cent,

cent, & il ne fut plus question de procès, je m'accordai sur-le-champ, & il paya les frais.

JULIE.

C'est être bien raisonnable.

M. DE PONBLEU.

Monsieur, je suis maître d'un bien assez considérable, il peut encore m'en revenir d'ailleurs. J'ai vu Mademoiselle votre Niéce hier, pour la première fois, & j'en ai été charmé; si vous vouliez disposer d'elle en ma faveur, vous me rendriez le plus heureux homme du monde, & rien n'égaleroit la reconnoissance que j'aurois d'un pareil bienfait.

JULIE.

Il faut ajouter que ce n'est que d'hier que Monsieur de Ponbleu sait que l'on peut aimer aussi vivement, & que sans cela il ne se seroit jamais opposé au bonheur de Monsieur le Chevalier.

LAHAYE.

Cette Fille vous veut du bien. Quant à ma Niéce, Monsieur, je n'ai jamais été dans le dessein de la marier, afin de rendre mon Neveu un meilleur parti; elle a même là-dessus

toujours pensé comme moi, & je ne veux donner mon bien qu'à l'un des deux. Je ne suis pas homme à vous proposer ma Niéce, sans lui faire un état, & vous ne seriez pas homme à la vouloir épouser sans dot.

M. DE PONBLEU.

Mais, Monsieur.....

JULIE.

Non, non; ce n'est pas là sa façon de penser.

LAHAYE.

Ni la mienne non plus; ainsi voici ce que je veux faire. J'accorde ma Niéce à Monsieur de Ponbleu de tout mon cœur.

M. DE PONBLEU.

Que d'obligations je vous aurai?

LAHAYE.

Je serai charmé d'être allié à un homme de probité, d'honneur comme lui. Vous avez servi sans doute?.... Sans quoi.

JULIE.

Non, jamais; Monsieur a toujours été dans les affaires.

LAHAYE.

Eh bien, oui dans les affaires, c'est la même

chose; c'est toujours servir l'Etat. Je vous accorde donc ma Nièce; voilà qui est terminé.

M. DE PONBLEU.

Rien ne peut égaler....

LAHAYE.

Mais à condition....

JULIE.

On ne sauroit être plus généreux.

LAHAYE.

Mais à condition, que l'on trouvera un excellent parti pour mon Neveu, pour le dédommager; sans quoi, il n'y a rien de fait.

JULIE.

Oh, pour cela Monsieur le Commandeur, c'est être par trop rigoureux.

LAHAYE.

Eh bien, je m'adoucis.

JULIE.

Voyons, voyons. *à Monsieur de Ponbleu.* Cet homme-ci est fort raisonnable.

LAHAYE.

Si ma Niéce trouve Monsieur de Ponbleu si fort de son goût, qu'il lui fasse oublier les intérêts de son Frère, je ne me mêle plus de

tout cela ; & elle en sera absolument la maitresse.

JULIE.

C'est à vous, Monsieur, à vous efforcer de plaire.

M. DE PONBLEU.

Je compte plus sur les secours de ma Niéce que sur moi ; une amie persuade & peut attendrir en faveur d'un Amant ; c'est ce que je vous demande.

Mlle DE RÉMIERES.

Vous pouvez être assuré que j'emploirai tous les ressorts de l'amitié la plus tendre pour réussir dans cette circonstance.

JULIE.

Voici Mademoiselle de Gerland, je suis d'avis que vous la laissiez avec Mademoiselle, afin qu'elle puisse la disposer favorablement.

LAHAYE.

Je pense comme cette belle enfant.



SCENE X.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVALIER *en Femme*, M. DE PONBLEU, LAHAYE, JULIE.

LAHAYE, *au Chevalier qui fait la révérence en passant.*

Ah, paſſez, paſſez, ma Niéce.

LE CHEVALIER, *à Mademoiſelle de Rémieres.*

J'aurois bien voulu pouvoir me rendre ici plutôt, ma chere amie, pour contenter l'empreſſement que j'avois de vous revoir. *Il l'embraſſe.*

M. DE PONBLEU.

Avec quelle tendreſſe elle embraſſe ma Niéce!

LAHAYE.

Oh, la tendreſſe! c'eſt ſon ſeul défaut.

JULIE.

Cela eſt d'un heureux préſage pour votre amour.

M. DE PONBLEU.

J'en ſuis enchanté ! quelle grace ! quel ſourire charmant !

JULIE.

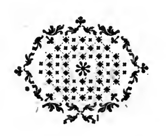
Je ſuis étonnée comme vous de ſa reſſemblance avec Monſieur le Chevalier.

LAHAYE.

Cela n'eſt pas étonnant, ils ſont jumeaux.

JULIE.

Que ne le diſiez-vous donc. *A Monſieur de Ponbleu.* Allez-vous-en, car vous les gênez; quand vous reviendrez, vous trouverez les choſes bien avancées.



SCENE XI.

Mlle DE REMIÉRES, LE CHEVALIER, M. DE PONBLEU, JULIE, LAHAYE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

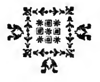
MONSIEUR le Commandeur, votre Notaire eft là dedans.

LAHAYE.

Oh, parbleu, mon Garçon, dis-lui que je le prie d'attendre : j'ai tant parlé d'affaires aujourd'hui, que je fuis dans un befoin indifpenfable de me diffiper. Voyons votre maifon, Monfieur de Ponbleu ; la diftribution m'en plaît tout-à-fait.

M. DE PONBLEU.

Volontiers. *Il s'en vont.*



SCENE XII.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVALIER, JULIE.

LE CHEVALIER.

LORSQUE j'avois perdu tout eſpoir, le plus ſingulier haſard du monde, ſemble vouloir nous favoriſer. Qu'eſpérez-vous enfin? puis-je croire que nous ſerons unis? ſera-t-il aiſé d'y faire conſentir votre Oncle? & croyez-vous qu'il ſoit aſſez fou pour faire là-deſſus tout ce que j'exigerai de lui?

Mlle DE RÉMIERES.

Je n'oſe m'en flatter; mais vous n'ignorez pas combien je le deſire; vous connoiſſez le fond de mon cœur comme moi-même, & vous ſavez que le bonheur de ma vie eſt inſéparable du vôtre.

JULIE.

Moi, qui m'amuſe à les écouter! Ne vous êtes-vous pas dit mille fois toutes ces choſes-là? Je vous ai ménagé ce moment-ci, afin que nous viſſions enſemble ce qui nous reſte à faire, & vous n'y penſez ſeulement pas.

LE CHEVALIER.

Je ſuis d'accord de tout avec Lahaie, je voudrois ſeulement ſavoir ce qu'il a fait. Le Notaire eſt dans nos intérêts.

JULIE.

Après avoir fait beaucoup de difficulté ſur le deſir que Monſieur de Ponbleu lui a montré de vous épouſer, il a fini par le renvoyer à vous-même, & il vous a laiſſé le maître de votre ſort; ainſi vous pouvez réſiſter ou accorder ſelon les conditions que vous jugerez à propos. Vous devez ſavoir ce que vous avez envie de faire.

LE CHEVALIER.

Cela eſt fort bien. Monſieur de Ponbleu eſt donc réellement épris de mes charmes?

JULIE.

On ne ſauroit davantage : il eſt d'une impatience de terminer, qui ne ſe conçoit pas.

LE CHEVALIER.

C'eſt un grand fou! j'ai eu toutes les peines du monde de m'empêcher de rire en voyant cet original de Lahaye. Mais comment ſuis-je habillé?

JULIE.

Point trop mal. Attendez que j'arrange ceci.
Elle raccommode quelque chose à son ajustement.

LE CHEVALIER.

Je ne conçois pas comment votre Oncle ne me reconnoît pas.

JULIE.

Bon! un Vieillard est toujours entêté de son opinion. Ils reviennent, songez à vous.

SCENE XIII.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVALIER, M. DE PONBLEU, JULIE, LAHAYE.

M. DE PONBLEU, *voulant se jetter aux genoux du Chevalier.*

C'EST à vos pieds, Mademoiselle, que je dois rendre hommage à tant de charmes. L'Amour & le respect qu'ils m'inspirent, sont bien au-dessus de tout ce que ma Niéce aura pu vous dire; car il faudroit qu'elle pût vous aimer autant que je vous aime, pour pouvoir

vous exprimer tout l'amour dont je brûle pour vous ; il eſt votre ouvrage, cet amour, & vous devez le protéger : c'eſt de vous que j'attends ma félicité ; mon ſort eſt entre vos mains, & Monſieur le Commandeur conſent à tout.

LE CHEVALIER.

L'honneur que je reçois, Monſieur, à tout lieu de me ſurprendre, ſur-tout après la rigueur que vous avez exercée ſur ce malheureux Chevalier. Eh, comment pouvez-vous vous flatter, après cela, que je puiſſe favoriſer vos deſſeins, quand vous m'outragez dans tout ce que j'ai de plus cher ?

M. DE PONBLEU.

Ah! Mademoiſelle, avois-je le bonheur de vous connoître, lorſque j'ai pris des engagemens avec Monſieur Balaudier pour ma Niécé.

LE CHEVALIER, *d'un ton attendri.*

Ah ! ma chère amie, que votre Oncle eſt dangereux !

JULIE.

Preſſez-la donc, elle commence à s'attendrir.

M. DE PONBLEU.

Vous ne répondez point, Mademoiselle, voulez-vous me désespérer?

LE CHEVALIER, *minaudant.*

Il est bien surprenant que n'ayant jamais pu aimer, dans ce moment-ci, je ne puisse m'en défendre, & que celui que je regardois comme mon plus cruel ennemi, devienne mon vainqueur ! mais que dis-je ? Non, Monsieur, n'espérez rien de moi, si mon Frère ne cesse point d'être malheureux ; je sacrifierai mon penchant, & tout ce que vous pourrez m'inspirer, ne l'emportera point sur l'amitié que j'ai pour lui. Je ne veux pas être son bourreau en épousant quelqu'un qui veut faire le malheur de sa vie.

LAHAYE.

Ma Niéce a raison, & mon Neveu le lui reprocheroit éternellement.

M. DE PONBLEU.

Je ne saurois croire que le Chevalier ne soit pas aisément consolé de la perte de ma Niéce ; un nouvel objet l'a sûrement déja remplacé dans son cœur.

LE CHEVALIER.

Ah ! que vous le connoissez mal ! & quel

fonds puis-je faire ſur votre amour, Monſieur, ſi vous convenez vous-même que les hommes ſont ſi legers.

LAHAYE.

Répondez à cela, Monſieur de Ponbleu. Ma Niéce en ſait plus long que vous en amour; elle a tant lu de Romans!

M. DE PONBLEU.

Mon âge, tout déſavantageux qu'il ſeroit vis-à-vis d'une perſonne qui n'auroit pas une façon de penſer auſſi ſolide que la vôtre, vous eſt un sûr garant de la durée de mon amour; il ne ſauroit entrer en comparaiſon avec celui des jeunes gens: banniſſez donc cette fatale prévention que vous avez contre moi, Mademoiſelle, ſi vous ne voulez me voir expirer de douleur à vos pieds.

LE CHEVALIER.

Ceſſez vous-même d'être contre mon Frère, ſi vous voulez que je me laiſſe perſuader; ce n'eſt qu'à ce prix que vous pourrez m'obtenir.

JULIE.

Eh bien, Monſieur, que dit votre cœur? Il me ſemble que j'y lis le congé de Monſieur Balaudier; il avoit peu d'eſpoir, il ſe conſolera en donnant des fêtes.

M. DE PONBLEU.

Je crois qu'il ne me le pardonnera point ; mais pour mériter de plaire à Mademoiselle, que ne ferois-je pas ? Oui ; j'accorde de bon cœur ma Niéce au Chevalier ; mais faudra-t-il que j'attende son retour, pour voir confirmer le bien que je desire ?

LAHAYE.

Si vous ne voulez pas l'attendre, j'imagine un expédient, il n'y a qu'à faire un contrat que vous signerez.

M. DE PONBLEU.

Très-volontiers, pourvu que Mademoiselle & vous, vous m'accordiez ce que je demande.

LAHAYE.

Mon Notaire est ici ; il dressera les articles, il n'y a qu'à le faire entrer, & cela sera fini tout de suite.

M. DE PONBLEU.

Je le veux bien.

LAHAYE, *à la porte.*

Monsieur le Notaire, entrez, entrez ici, je vous prie.

SCENE XIV.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVALIER, M. DE PONBLEU, M. TIMBRÉ, LAHAYE, JULIE.

M. DE PONBLEU.

EH! c'eſt Monſieur Timbré; il eſt auſſi mon Notaire, il fait toutes mes affaires & celles de ma Niéce.

M. TIMBRÉ.

Si c'eſt un contrat, j'en ai de tout dreſſés, il n'y a qu'à remplir les noms.

LAHAYE.

Cela eſt bien dit. Je donne ma Niéce à Monſieur de Ponbleu. Ecrivez.

M. DE PONBLEU.

Et moi, la mienne à Monſieur le Chevalier de Gerland. Je ne ſaurois trop payer un bien ſi précieux. *Il baiſe la main du Chevalier.*

M. TIMBRÉ.

Vous n'avez qu'à ſigner; car je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire que je liſe.

M. DE PONBLEU.

Non, non. *Il signe, & Mademoiselle de Rémieres & le Chevalier signent aussi.* Je me réjouis en voyant avec quel plaisir votre Niéce & la mienne signent.

M. Timbré sort.

SCENE DERNIÈRE.

Mlle DE RÉMIERES, LE CHEVALIER, M. DE PONBLEU, M. BALAUDIER, JULIE, LAHAYE.

M. BALAUDIER.

QUAND vous voudrez, Monsieur de Ponbleu, vous pourrez faire commencer le Bal; tous mes Danseurs arrivent successivement chez moi, & je peux vous en amener déja un bon nombre.

M. DE PONBLEU.

Je crois, mon cher Balaudier, que lorsque vous saurez ce que je viens de faire, vous n'aurez guères d'envie de danser.

M. BALAUDIER.

Moi, je ne danse jamais.

M.

M. DE PONBLEU.

Je n'ai pu abſolument me diſpenſer de donner ma Nièce au Chevalier de Gerland.

M. BALAUDIER.

C'eſt donc pour cela qu'il eſt ici ?

M. DE PONBLEU.

Quoi, à Paris ? *A Lahaye.* Cela ſeroit trop heureux !

LAHAYE.

Il ne m'avoit point mandé ſon retour.

M. DE PONBLEU.

Où l'avez-vous vu ?

M. BALAUDIER.

Et parbleu, mon ami, où je le vois encore, devant vous.

M. DE PONBLEU.

Je ne vois que Mademoiſelle de Gerland, ſa Sœur, que je viens d'épouſer.

M. BALAUDIER.

Sa Sœur ? Il n'en a jamais eu ; je vous dis que c'eſt lui-même que vous venez d'épouſer.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Monſieur, ſi nous avons abuſé ſi long-temps de votre erreur ;

mais c'eſt vous-même qui êtes la cauſe du ſtratagême dont nous avons uſé.

M. DE PONBLEU.

Il eſt vrai, & je ne ſaurois me plaindre de ce que ma Niéce vous aime; puiſque j'y ai été pris moi-même. Je vous pardonne tout; mais je veux ſavoir qui eſt Monſieur le Commandeur.

LAHAYE, *découvrant ſon œil.*

Monſieur, c'eſt Lahaye, qui eſt votre très-humble ſerviteur.

M. DE PONBLEU.

Tu m'as bien l'air d'avoir été d'accord avec Julie. Mon cher Balaudier, ſi vous n'avez point de rancune, allez chercher vos danſeurs. Quand à mon âge on s'aviſe d'aimer, on eſt bienheureux de n'être pas trompé autrement.

FIN.

LE
TABLEAU,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

M. DE LÉPARGNAU.

CONSTANCE, *Fille de Monsieur de Lépargnau.*

Mde DE MONT-JOYEUX, *Belle-sœur de Monsieur de Lépargnau.*

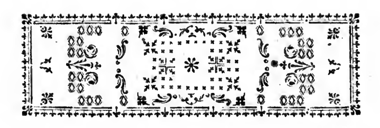
LE CHEVALIER DE VILLEGAYE.

POITEVIN, *Valet du Chevalier.*

L'ENROUÉ, *Colporteur d'Arrêts.*

LEMAIGRE, *Valet de Monsieur de Lépargnau.*

La Scène est chez Monsieur de Lépargnau.



LE TABLEAU,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Mde DE MONT-JOYEUX, CONSTANCE.

CONSTANCE.

MA Tante, je vous prie, écoutez-moi.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Cela n'eſt pas néceſſaire, je ſais tout ce que vous allez me dire.

CONSTANCE.

Je vous jure que non.

Mde DE MONT-JOYEUX.

J'en ſuis sûre. Vous voultez vous plaindre de ce que votre Père, après avoir donné ſa parole de vous faire épouſer le Chevalier de Villegaye, ne veut pas déterminer enfin le jour....

CONSTANCE.

Aurois-je tort?

Mde DE MONT-JOYEUX.

Non; mais vous avez eu tort de croire que votre mariage ſe feroit promptement : ſi ma Sœur vivoit encore, cela eût été différent; mais l'avarice de votre Père devoit bien vous faire imaginer qu'il ne conſentiroit pas ſi facilement à ſe deſſaiſir de votre bien.

CONSTANCE.

J'ai crains tout cela; mais....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Je ſens qu'il eſt dur, d'être auſſi riche que vous l'êtes, & de manquer de tout.

CONSTANCE.

Voilà ce que je voulois vous dire.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Moi, qui aime à jouer, qui voudrois compter tous les jours par des fêtes, je trouve qu'il

eſt très-fâcheux de n'en pouvoir pas donner au moins deux par ſemaine, & après la dernière que nous avons donnée à votre Père, qui étoit charmante, je crois qu'il ſeroit facile d'en imaginer à chaque inſtant de plus délicieuſes. D'ailleurs nous avons mille reſſources pour cela; le Chevalier a une imagination toujours neuve & inépuiſable.

CONSTANCE.

Oui; mais ces fêtes n'amuſent point mon Père; ſon averſion pour la dépenſe....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Je voudrois pourtant la lui faire payer.

CONSTANCE.

Et vous me rendriez un grand ſervice; car c'eſt là ce qui me tourmente; j'ai les mémoires de tous les Marchands, & quand ils viendront pour chercher leur argent, je ne ſaurai comment faire.

Mde DE MONT-JOYEUX.

C'eſt que vous n'êtes pas accoutumée à dépenſer. D'ailleurs cela ne monte qu'à cinquante louis.

CONSTANCE.

Il eſt vrai; mais je ne les ai pas.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Ni moi non plus ; mon Mari me paie bien, mais il n'avance rien. Le Chevalier pourroit vous tirer de cet embarras, puifqu'il doit vous époufer....

CONSTANCE.

Quoique je l'aime, je ne confentirai jamais à lui emprunter cette fomme.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mais, à Monfieur de Lépargnau?

CONSTANCE.

Emprunter à mon Père ?

Mde DE MONT-JOYEUX.

Oui, emprunter fur votre revenu. Et comment lui donner des gages ? J'ai bien mes diamans ; mais n'ayant pas de quoi les retirer, les gros intérêts, qu'on dit qu'il prend, abforberoient le fonds.

CONSTANCE.

Ah ! ma Tante ! pouvez-vous parler ainfi de mon Père, fans craindre de me faire rougir.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Nous verrons ; j'ai des idées, affez confufes il eft vrai ; envoyez chercher le Chevalier, & fur-tout Poitevin, nous aurons befoin d'eux

ſi la tentative que je vais faire auprès de votre Père ne réuſſit pas.

CONSTANCE.

Je crois que je l'entends ; je vais faire ce que vous venez de me dire.

SCENE II.

Mde DE MONT-JOYEUX, M. DE LÉPARGNAU.

Mde DE MONT-JOYEUX.

AH ! mon Frère, je vous attendois.

M. DE LÉPARGNAU.

Et moi, je ſuis bien-aiſe de vous voir, parce que j'ai à vous parler ; mais donnez-moi vos ciſeaux avant.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Pourquoi faire ?

M. DE LÉPARGNAU.

Pour couper le fil de ce bouton-là qui eſt uſé, & qui pourroit ſe perdre.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Pouvez-vous vous occuper de pareilles misères.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela vous paroît des misères à vous qui êtes accoutumée à jetter tout par les fenêtres.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Si vous allez me quereller....

M. DE LÉPARGNAU.

Non, non. Donnez-moi un peu de papier à-préfent.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Tenez, voilà une lettre, vous pouvez tout prendre.

M. DE LÉPARGNAU.

A la bonne heure. *Il diftingue le papier blanc, qu'il plie & met dans fa poche, & il enveloppe le bouton dans le papier écrit.*

Mde DE MONT-JOYEUX.

Voilà de grands foins pour de petites chofes! je crois que vous ramaffez auffi les poils de votre barbe; voilà pourquoi vous la laiffez grandir.

M. DE LÉPARGNAU.

Ces ſortes de plaiſanteries me déplaiſent beaucoup, je vous en avertis, & cela ne contribue pas peu au parti que je veux prendre.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Si c'eſt au ſujet de votre Fille....

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne veux que vous parler de vous.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Eh bien, voyons, qu'avez-vous à me dire?

M. DE LÉPARGNAU.

Que vous gâtez ma Fille par les airs que vous avez, & que vous me feriez plaiſir de retourner chez vous, attendre le retour de votre Mari de la campagne.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Vous n'avez pas affaire de l'appartement de ma Sœur.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela peut être; mais vos Gens n'ont point de ſoin des meubles, & cela me déplaît.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il eſt vrai qu'ils ſont riches & que vous êtes magnifiquement logé!

M. DE LÉPARGNAU.

Je suis comme il me convient; mais laissons cela.

Mde. DE MONT-JOYEUX.

Oui, parlons de....

M. DE LÉPARGNAU.

De ma maison de campagne, que je veux vendre, & pour laquelle je vous prie de me chercher un acquéreur.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Et pourquoi vendre cette maison?

M. DE LÉPARGNAU.

Parce que l'on y fait des fêtes, & que toutes ces folies-là me ruinent.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mais ces fêtes ne vous coûtent rien.

M. DE LÉPARGNAU.

Ne me coûtent rien? Je vais à la campagne pour épargner sur la cherté des vivres, & j'ai un monde qui ne finit pas, des Musiciens, des....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Vous ne leur avez pas donné un verre d'eau;

puiſqu'ils ont tous été nourris & logés à l'auberge.

M. DE LÉPARGNAU.

Et le ſouper de la Compagnie?

Mde DE MONT-JOYEUX.

On vous avoit donné du gibier, qui vous a nourri encore plus de huit jours.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais le vin?

Mde DE MONT-JOYEUX.

Le vôtre eſt ſi mauvais, que j'en ai fait venir cent bouteilles de Paris, & les bouteilles vuides vous ſont reſtées.

M. DE LÉPARGNAU.

Les bouteilles, les bouteilles.... En un mot, c'eſt habituer ma Fille à la dépenſe....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Elle eſt aſſez riche.

M. DE LÉPARGNAU.

On ne l'eſt jamais aſſez.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Eh bien, ſi tout cela vous déplaît à voir, mariez-la, ou bien votre chagrin augmentera chaque jour, je vous en réponds.

M. DE LÉPARGNAU.

Non ; car je la mettrai dans un Couvent.

Mde DE MONT-JOYEUX.

On ne met point dans un Couvent une Fille qui a près de vingt-cinq ans. Rendez-lui ſon bien de bonne grace, ou du moins conſentez qu'elle ſe marie.

M. DE LÉPARGNAU.

Nous verrons cela.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il y a long-tems que vous dites la même choſe.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ſuis le maître de dire & de faire ce que je veux.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mais pour prouver que ce n'eſt pas le deſir de garder ſon bien, donnez-lui du moins ſon revenu.

M. DE LÉPARGNAU.

Son revenu? Oui je lui donnerai vingt-cinq mille francs par an, pour les dépenſer en fêtes avec vous ; j'en dois rendre compte à ſes enfans.

Mde DE MONT-JOYEUX.

C'eſt le bien de ſa Mère, & tant qu'elle ne ſera pas mariée, il ne ſauroit être queſtion de ſes enfans.

M. DE LÉPARGNAU.

Madame, je ne réponds point à tout cela, je ſuis ſon Tuteur, & je n'entendrai à rien, qu'elle n'ait vingt-cinq ans. D'ailleurs, ſongez à tout ce que je vous ai dit ſur votre appartement, & ſur la maiſon de campagne. *Il entre dans ſon Cabinet & il ferme la porte.*

SCENE III.

Mde DE MONT-JOYEUX, CONSTANCE, LE CHEVALIER, POITEVIN.

CONSTANCE.

EH bien, ma Tante, vous avez parlé à mon Père.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Oui; mais il eſt toujours le plus déraiſonnable du monde; il veut attendre, pour vous marier, que vous ayez vingt-cinq ans.

CONSTANCE.

Ah! ma Tante, que je ſuis malheureuſe!

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il ne faut pas vous affliger. Pour moi, quoiqu'il en diſe, je veux le pouſſer à-bout, & il faut commencer par exécuter le projet que j'ai formé pour ce qui vous occupe, ma Nièce. Chevalier, vous ſavez que mon Frère a la vue baſſe; ainſi vous & Poitevin, ſuffirez pour ce que je médite; en vous déguiſant, il ne vous reconnoîtra pas, & le talent que vous avez pour jouer la Comédie & les Proverbes, me répond déja du ſuccès.

LE CHEVALIER.

Madame, ordonnez; nous voilà prêts.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il faut que Poitevin ſe muniſſe de quelque vieux Tableau, bien noir, bien enfumé.

POITEVIN.

Nous en avons trois ou quatre dans le gardemeuble de Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame, voici quelqu'un.

CONSTANCE.

Ah! c'eſt le Valet de mon Père.

Mde

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il faudra l'intéresser afin qu'il ne nous trahisse pas.

POITEVIN.

Cela ne sera pas difficile ; il n'est pas accoutumé aux libéralités & en buvant avec lui, j'en ferai tout ce que je voudrai.

SCENE IV.

Mde DE MONT-JOYEUX, CONSTANCE, LE CHEVALIER, POITEVIN, LEMAIGRE.

Mde DE MONT-JOYEUX.

QU'EST-CE que tu cherches, Lemaigre ?

LEMAIGRE.

Madame, il n'est pas ici.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Est-ce Monsieur de Lépargnau ?

LEMAIGRE.

Oui, Madame.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il vient d'entrer dans son Cabinet. Ecoute-

moi, Lemaigre; tu auras ſoin de faire exactement tout ce que Monſieur le Chevalier & Poitevin te diront, & tu ſeras bien récompenſé.

LEMAIGRE.

Madame ne doit pas être en peine que je lui obéiſſe, ſur-tout après la bonne-chère qu'elle nous a fait faire à la campagne. La reconnoiſſance....

Mde DE MONT-JOYEUX.

Allons, Chevalier, venez que je vous diſe ce que vous avez à faire.

SCENE V.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE.

LEMAIGRE, *à la porte du Cabinet.*

MONSIEUR, on demande à vous parler.

M. DE LÉPARGNAU, *dans le Cabinet.*

Sais-tu qui c'eſt?

LEMAIGRE.

C'eſt de la part de Monſieur Leſec.

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, tout-à-l'heure. *On entend un bruit de ferrures, & il sort en fermant exactement son Cabinet.* Fais entrer cet homme, je sais ce que c'est.

SCENE VI.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE, L'ENROUÉ.

L'EMAIGRE.

ALLONS, entrez & parlez à Monsieur.

L'ENROUÉ.

Monsieur, c'est de la part de Monsieur Lesec, qui....

M. DE LÉPARGNAU.

Un moment & parlez plus bas.

L'ENROUÉ.

Comme vous voudrez, Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Toi, Lemaigre, aye soin de ne me laisser entrer personne tant qu'il sera ici.

LEMAIGRE.

Oui, oui, Monsieur, comme à l'ordinaire, j'entends.

SCENE VII.

M. DE LÉPARGNAU, L'ENROUÉ.

M. DE LÉPARGNAU.

Eh bien, qu'est-ce que vous voulez.

L'ENROUÉ.

Monsieur, Monsieur Lesec à dû vous dire que je m'appelle l'Enroué, & que j'étois autrefois, sur votre respect, déchireur de bateaux à la Grenouillere.

M. DE LÉPARGNAU.

Il ne m'a pas dit cela.

L'ENROUÉ.

Eh bien, Monsieur, je vous le disons. Or vous savez qu'à force d'être dans liau, je ne peux plus y rien faire; parce que je sons travaillés de rhumatistes; mais comme il n'en faut pas moins vivre, je me suis t'avisé d'un petit commerce qui, avec votre secours, en payant s'entend, me ferions un grand bien.

M. DE LÉPARGNAU.

Et quel eſt le commerce que vous voulez faire.

L'ENROUÉ.

Eh pargué, vous ne devinez pas ?

M. DE LÉPARGNAU.

Non.

L'ENROUÉ.

C'eſt de vendre de liau-de-vie à mes anciens camarades les déchireux de bateaux.

M. DE LÉPARGNAU.

Eh combien vous faut-il d'argent pour cela ?

L'ENROUÉ.

Oh, Monſieur, je ne taxons pas les honnêtes gens.

M. DE LÉPARGNAU.

C'eſt que je ne peux pas prêter beaucoup.

L'ENROUÉ.

Monſieur Leſec m'a dit comme cela que vous prêtiez ſix francs pour huit jours, & qu'au bout de la huitaine, il falloit que je vous en rendions ſept.

M. DE LÉPARGNAU.

Oui, c'eſt l'uſage; mais il faut être exact.

L'ENROUÉ.

Je vous répondons de venir vous apporter votre argent, avec le revenant bon, tous les Dimanches, & puis le Lundi nous recommencerons.

M. DE LÉPARGNAU.

Eh bien, à la bonne heure.

L'ENROUÉ.

Ah! Monsieur, je boirons bian à vot santé.

M. DE LÉPARGNAU.

Tiens, voilà ton affaire. *Il compte.* Regarde. Allons, prends. *Il écrit.*

L'ENROUÉ.

Monsieur, excusez avec vot permission, il manque vingt sous.

M. DE LÉPARGNAU.

C'est pour te débarrasser. Au lieu de sept francs tu ne m'en rendras que six.

L'ENROUÉ.

Ah! vous ne voulez me prêter que cent sous?

M. DE LÉPARGNAU.

Tu n'entends pas. Cent sous & vingt sous que je retiens, cela fait six francs.

L'ENROUÉ.

Mais ce que vous retenez, vous ne me le prêtez pas.

M. DE LÉPARGNAU.

Tu vois bien que si; puisque tu ne seras obligé de me rendre que six francs.

L'ENROUÉ.

Oui; mais je paie vingt sous pour cent sous, & non pas pour six francs par vot compte.

M. DE LÉPARGNAU.

Point du tout; que je les retienne à-présent, ou que tu me les donnes dans huit jours, c'est la même chose.

L'ENROUÉ.

Quoi? cent sous font la même chose que six francs?

M. DE LÉPARGNAU.

Sans doute.

L'ENROUÉ.

A vot compte; mais pas au mien.

M. DE LÉPARGNAU.

C'est que tu comptes mal.

L'ENROUÉ.

Mais, Monsieur, je m'y ferois hacher,

cent ſous n'ont jamais fait ſix francs que chez vous.

M. DE LÉPARGNAU.

Enfin, vois ſi tu veux prendre ce que je te donne ou non.

L'ENROUÉ.

Il le faut bien.

M. DE LÉPARGNAU.

Songe que tu me rendras ſix francs.

L'ENROUÉ.

Il faut du moins que je voye s'il y a bien cent ſous. Ah ! tenez voilà des pièces qui ne ſont pas de deux ſous.

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, elles ſont bonnes.

L'ENROUÉ.

Je vous en rendrai de pareilles.

M. DE LÉPARGNAU.

Non, je veux un écu de ſix francs.

L'ENROUÉ.

Mais, Monſieur....

M. DE LÉPARGNAU.

Eh bien, tu n'auras rien.

L'ENROUÉ.

Un moment donc que j'apprenne à compter. Six liards chez vous font deux ſous, & cent ſous font ſix francs.

M. DE LÉPARGNAU.

Je crois que tu veux rire.

L'ENROUÉ.

Ah! ſarpedié, je n'en ai pas d'envie. *Il ramaſſe l'argent & le met dans ſa poche.* Adieu, Monſieur de Lépargnau, dans huit jours je vous rapporterons ſix francs.

M. DE LÉPARGNAU.

N'y manque pas, ſans quoi....

L'ENROUÉ.

Ah! ne vous mettez pas en peine.

M. DE LÉPARGNAU.

Et ſur-tout ne dis rien de tout cela, qu'à Monſieur Leſec; ſans quoi je ne te prêterai plus rien.

L'ENROUÉ.

Oh, je n'en parlerons qu'à lui.

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, va-t-en. *Il va lui ouvrir la porte.*

SCENE VIII.

M. DE LÉPARGNAU, POITEVIN, LEMAIGRE.

LEMAIGRE.

MONSIEUR, voilà Monſieur Croute.

POITEVIN, *déguiſé, portant un Tableau noir.*

Monſieur, je ſuis Maître Peintre ſur le Pont Notre-Dame, & je viens de la part de Monſieur Leſec.

M. DE LÉPARGNAU.

Il ne m'a jamais parlé de vous.

POITEVIN.

Je ſuis pourtant ſon grand ami, & nous avons fait bien des affaires enſemble.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela ſe peut. Que me voulez-vous!

POITEVIN.

Monſieur, j'aurois beſoin d'un peu d'argent.

M. DE LÉPARGNAU.

Lemaigre, ſors & ne laiſſe entrer perſonne.

LEMAIGRE.

Oh, que non, Monſieur.

SCENE IX.

M. DE LÉPARGNAU, POITEVIN.

M. DE LÉPARGNAU.

VOYONS, Monſieur, de quoi eſt-il queſtion?

POITEVIN.

Monſieur, Monſieur Leſec m'a dit que vous étiez très-obligeant, & qu'il faiſoit bon avoir affaire à vous.

M. DE LÉPARGNAU.

Il eſt bien honnête.

POITEVIN.

C'eſt peut-être la première fois que j'ai emprunté de l'argent; mais demain, ſi j'avois pu attendre, je n'en aurois pas eu beſoin; parce que le Tableau que vous voyez eſt vendu, & j'en aurai douze cens francs au retour d'un Monſieur, qui reviendra de la campagne dans la journée; ainſi demain je vous rendrai ce que vous voudrez bien me prêter aujourd'hui.

M. DE LÉPARGNAU.

Eh combien voulez-vous ?

POITEVIN.

Trois louis, Monſieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Et qu'eſt-ce que vous me donnerez pour nantiſſement ?

POITEVIN.

Monſieur Leſec m'avoit dit que Monſieur ne prêtoit pas ſur gages, ſans quoi j'en aurois apporté.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne prête jamais ſur gages ; mais quand on ne connoît pas....

POITEVIN.

J'entends bien, Monſieur, & ſi vous vouliez, je laiſſerois ce Tableau-là ici.

M. DE LÉPARGNAU.

Vous dites qu'il vaut douze cens francs ?

POITEVIN.

Il vaut cent louis pour tout le monde; mais c'eſt quelqu'un à qui j'ai de grandes obligations ; c'eſt le plus beau Rimbrand que l'on

connoiſſe, voyez-le un peu, le nom eſt en bas dans l'ombre.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne diſtingue pas d'écriture.

POITEVIN.

Oh, le nom y eſt, & l'Amateur qui l'aura, l'a bien vu.

M. DE LÉPARGNAU.

Qu'eſt-ce qu'il a dit qu'il repréſentoit.

POITEVIN.

Un Bourguemeſtre de Hambourg.

M. DE LÉPARGNAU.

Ah! cela eſt beau?

POITEVIN.

Je vous dis qu'il n'a jamais été réparé, il eſt pur comme l'œil.

M. DE LÉPARGNAU.

Et vous voudriez trois louis?

POITEVIN.

Oui, Monſieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Tenez les voilà. *Il compte & écrit.*

POITEVIN.

Cela fait ſoixante francs. Il n'y a que vingt écus.

M. DE LÉPARGNAU.

Oui; mais la retenue de dix ſous par écu, vous voyez que cela fait trois louis.

POITEVIN.

Monſieur retient dix ſous?

M. DE LÉPARGNAU.

Oui, pas davantage.

POITEVIN.

Cela eſt bien honnête.

M. DE LÉPARGNAU.

C'eſt à cauſe de Monſieur Leſec, & parce que vous dites que vous reviendrez demain reprendre votre Tableau.

POITEVIN.

Peut-être aujourd'hui.

M. DE LÉPARGNAU.

Ne vous gênez pas. Vous me rendrez trois louis?

POITEVIN.

Oui, Monſieur, sûrement.

SCENE X.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne connoiſſois pas ce Monſieur Croute.

LEMAIGRE.

Il a l'air d'un bien honnête-homme.

M. DE LÉPARGNAU.

Je crois ce Tableau-là fort beau.

LEMAIGRE.

Sans doute; car il eſt bien noir.

M. DE LÉPARGNAU.

A propos, Lemaigre, voilà une lettre qu'il faut que tu portes demain dès le matin.

LEMAIGRE.

Où cela?

M. DE LÉPARGNAU.

Au fauxbourg Saint-Antoine.

LEMAIGRE.

Il n'y a qu'à la mettre à la Petite-poſte.

M. DE LÉPARGNAU.

Tu ſais bien que je ne m'en ſers jamais.

LEMAIGRE.

Parce qu'il en coûteroit de l'argent.

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, fais ce que je te dis, & ne raisonne pas.

LEMAIGRE.

Si vous me donniez pour boire, à la bonne heure ; mais sans cela je n'irai pas.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais ne t'ai-je pas pris pour faire toutes mes commissions ?

LEMAIGRE.

Vous m'avez pris pour tout ce que vous voudrez ; mais j'ai trop mal au genou.

M. DE LÉPARGNAU.

Voilà une raison, cela ; que ne le disois-tu d'abord.

LEMAIGRE.

Ma foi, Monsieur, je n'y avois pas pensé.

M. DE LÉPARGNAU.

Ah ça, mon cher Lemaigre, tu conviens donc que tu devois y aller.

LEMAIGRE.

Oui, Monsieur, puisque vous le voulez.

M.

M. DE LÉPARGNAU.

En ce cas-là, il ne doit m'en rien coûter pour que cette lettre ſoit rendue.

LEMAIGRE.

Comme il vous plaira.

M. DE LÉPARGNAU.

Eh bien, puiſque je fais une commiſſion que tu devrois faire, il faut que tu me prêtes tes ſouliers pour aller moi-même porter ma lettre.

LEMAIGRE.

En vérité, Monſieur....

M. DE LÉPARGNAU.

Oh, pour cela, je le veux.

LEMAIGRE.

Parbleu, c'eſt être bien avare!

M. DE LÉPARGNAU.

Qu'eſt-ce que tu dis?

LEMAIGRE.

Qu'il y a quelqu'un là.

M. DE LÉPARGNAU.

Vois qui c'eſt.

LEMAIGRE.

Monfieur le Baron du Pérou.

M. DE LÉPARGNAU.

Ah ! que voilà un beau nom !

SCENE XI.

M. DE LÉPARGNAU, LE CHEVALIER *déguifé.*

LE CHEVALIER.

MONSIEUR de Lépargnau, je fuis votre voifin & votre ferviteur ; je demeure précifément à côté de chez vous &....

M. DE LÉPARGNAU.

Dans ce grand Hôtel ?

LE CHEVALIER.

Oui, on y eft magnifiquement logé.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela doit vous coûter fort cher.

LE CHEVALIER.

Mais, je crois que oui, je ne regarde pas beaucoup à l'argent moi.

M. DE LÉPARGNAU.

Monsieur, dans ce tems-ci....

LE CHEVALIER.

Le tems ne me fait rien, je viens de ma Terre du Pérou.

M. DE LÉPARGNAU.

Quoi, Monsieur, le Pérou est à vous ?

LE CHEVALIER.

Pas tout-à-fait, mais la rivière de la Plata ; & comme elle est au Pérou, j'ai pris le nom du Pérou ; parce que la Plata ne sonne pas aussi-bien.

M. DE LÉPARGNAU.

Et il y a beaucoup d'or dans ce pays-là ?

LE CHEVALIER.

Beaucoup, sur-tout chez moi ; imaginez-vous que je ne puis pas faire creuser un puits que je ne trouve une mine d'or.

M. DE LÉPARGNAU.

Ah, Monsieur, le beau pays ! le beau pays !

LE CHEVALIER.

Monsieur, vous avez beau dire, malgré cela il n'y a que Paris & ses environs, & comme on m'a dit que vous aviez une maison de cam-

pagne à vendre, je ſuis venu vous demander ſi vous voudriez me donner la préférence?

M. DE LÉPARGNAU.

Monſieur, je ne demande pas mieux; mais il faut que vous ſachiez ce que c'eſt.

LE CHEVALIER.

Voyons. *Il regarde toujours le Tableau avec une Lunette.*

M. DE LÉPARGNAU.

Monſieur, c'eſt d'abord dans la plus belle ſituation du monde!

LE CHEVALIER.

Cela eſt fort beau!

M. DE LÉPARGNAU.

Je vous dis, une vûe comme il n'y en a pas.

LE CHEVALIER.

Cela eſt admirable!

M. DE LÉPARGNAU.

La maiſon eſt fort bien bâtie.

LE CHEVALIER.

Quelle couleur!

M. DE LÉPARGNAU.

Je l'ai fait reblanchir par les Peintres Italiens, ainſi elle eſt comme toute neuve.

LE CHEVALIER.

Cela eſt d'un Peintre Flamand ?

M. DE LÉPARGNAU.

On dit Italien ; mais cela eſt égal.

LE CHEVALIER.

Egal ? Parbleu, non, j'aime mieux les Flamands.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne diſputerai pas avec vous là-deſſus. La Cour eſt grande, la Cuiſine eſt fort belle.

LE CHEVALIER.

Quelle pâte !

M. DE LÉPARGNAU.

Oui, il y a un Four pour la pâtiſſerie.

LE CHEVALIER.

Quelle manière large & ferme !

M. DE LÉPARGNAU.

Je n'ai point de ferme ; mais on peut en acquérir une à côté qui eſt à vendre.

LE CHEVALIER.

Quel entente, quelle touche!

M. DE LÉPARGNAU.

Elle touche? à la maiſon.

LE CHEVALIER.

Parbleu, c'eſt une acquiſition qui me tente bien.

M. DE LÉPARGNAU.

Vous ne voyez rien encore, laiſſez-moi vous expliquer le reſte.

LE CHEVALIER.

Je le vois à merveille.

M. DE LÉPARGNAU.

Je vous dis que non.

LE CHEVALIER.

Parbleu, je m'y connois très-bien.

M. DE LÉPARGNAU.

Ecoutez-moi, je vous prie, nous ne nous entendons pas; vous regardez toujours de l'autre côté.

LE CHEVALIER.

Je vous dis que j'en ſuis enchanté!

M. DE LÉPARGNAU.

Mais pour juger du prix, il faut ſavoir....

LE CHEVALIER.

Je payerai ce que vous voudrez, pourvu que je puiſſe l'emporter avec moi.

M. DE LÉPARGNAU.

Ma maiſon ?

LE CHEVALIER.

Et non, ce tableau-là.

M. DE LÉPARGNAU.

Quoi! vous avez envie de ce tableau-là?

LE CHEVALIER.

Eh, parbleu, je ne vous parle pas d'autre choſe depuis une heure.

M. DE LÉPARGNAU.

Je croyois....

LE CHEVALIER.

Je vous dis que ſi vous voulez me le vendre, je vous le paierai ſur le champ.

M. DE LÉPARGNAU.

Monſieur, il eſt un peu cher.

LE CHEVALIER.

Mais cent louis, deux cens louis, je regarde cela comme de la boue, en comparaiſon d'un morceau pareil.

M. DE LÉPARGNAU.

Vous en donneriez deux cens louis?

LE CHEVALIER.

Oui, Monſieur, & tout-à-l'heure; les vou-

lez-vous ? Je vais les chercher, vous y pouvez compter.

M. DE LÉPARGNAU.

Monſieur, je ne ſaurois vous répondre ſur le champ ; mais vous me donnez votre parole ?

LE CHEVALIER.

Je vous dis que vous y pouvez compter, je voudrois être auſſi sûr d'avoir ce morceau-là ; non, je n'ai jamais rien vu de plus beau !

M. DE LÉPARGNAU.

Et la maiſon ?

LE CHEVALIER.

Nous en parlerons une autre fois. Ce tableau me tourne la tête ; je vous en prie ne me faites pas languir.

M. DE LÉPARGNAU.

Soyez sûr....

LE CHEVALIER.

Adieu ; Monſieur de Lépargnau. Ici à côté on me trouvera toujours, j'attends votre réponſe avec impatience. Mon Dieu, la belle choſe ! mon dieu, la belle choſe !

SCENE XII.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE.

M. DE LÉPARGNAU, *regardant le Tableau.*

IL en eſt fou, il n'y a pas pour douze ſous de marchandiſe dans ce tableau.

LEMAIGRE.

Monſieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Oui ; mais je peux faire un grand coup avec ſa folie.

LEMAIGRE.

Monſieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Il faut que j'aille trouver Monſieur Croute.

LEMAIGRE.

Monſieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Que veux-tu ?

LEMAIGRE.

Monſieur Croute eſt là-dedans qui veut vous parler ; il dit qu'il eſt très-preſſé.

M. DE LÉPARGNAU.

Et moi auſſi. Fais-le entrer.

LEMAIGRE.

Allons.

M. DE LÉPARGNAU.

Il faut pourtant me contenir.

LEMAIGRE.

Entrez, Monſieur Croute.

SCENE XIII.

M. DE LÉPARGNAU, POITEVIN.

POITEVIN.

MONSIEUR voit que je ſuis de parole, je lui rapporte ſes trois louis.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela eſt bon.

POITEVIN.

Si en faveur du peu de tems, Monſieur vouloit ne prendre que ſoixante-ſix livres.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne ſaurois parler de cela à-préſent ; j'ai autre choſe à vous dire.

POITEVIN.

C'eſt que.....

M. DE LÉPARGNAU.

Ah ça, Monſieur Croute, je vous ai rendu un ſervice, il faut que vous m'en rendiez un autre.

POITEVIN.

Monſieur n'a qu'à dire, ſi je peux....

M. DE LÉPARGNAU.

Je voudrois avoir votre tableau.

POITEVIN.

Monſieur, j'en ſuis bien fâché ; mais celui à qui il appartient vient d'arriver.

M. DE LÉPARGNAU.

Vous a-t-il payé ?

POITEVIN.

Non, Monſieur.

M. DE LÉPARGNAU.

En ce cas-là, il eſt à vous, & vous en êtes encore le maître.

POITEVIN.

Monsieur, quand on a donné sa parole....

M. DE LÉPARGNAU.

Voyons, voyons. Combien en voulez-vous? Vous aurez de l'argent sur le champ. Je vais vous donner six cens francs.

POITEVIN.

Monsieur se moque de moi, on m'attend avec cinquante louis.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela est bien cher.

POITEVIN.

C'est un prix fait, ainsi je ne le donnerai pas à un autre à meilleur marché.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais enfin....

POITEVIN.

Monsieur, je n'ai pas de tems à perdre, & je vais....

M. DE LÉPARGNAU.

Un moment donc.

POITEVIN.

Non, Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais ſi je vous donne cinquante louis, vous ne me refuſerez pas....

POITEVIN.

Pardonnez-moi; parce que c'eſt un Monſieur qui commence un cabinet, & vous entendez bien....

M. DE LÉPARGNAU.

C'eſt pour cela; écoutez, vous pouvez avoir beſoin d'argent d'un moment à l'autre, & vous êtes sûr que chez moi vous trouverez toujours....

POITEVIN.

Mais, Monſieur, vous faites payer bien cher....

M. DE LÉPARGNAU.

C'eſt que vous me rendez trop tôt. Allons, je vais vous donner un rouleau de cinquante louis. *Il entre dans ſon cabinet.*

POITEVIN.

Mais, Monſieur, vous m'allez donner une réputation de malhonnête homme, & je ne peux pas en conſcience vous céder comme cela....

M. DE LÉPARGNAU, *revenant.*

Tenez, voilà votre argent.

POITEVIN.

Monſieur, c'eſt pour ne pas vous déſobliger; mais je vous aſſure que....

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, le Maigre.

SCENE XIV.

M. DE LÉPARGNAU, LEMAIGRE, POITEVIN.

LEMAIGRE.

MONSIEUR.

M. DE LÉPARGNAU.

Ma canne, mon Chapeau.

LEMAIGRE.

Les voilà, Monſieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela eſt bon. Monſieur Croute, faites-moi le plaiſir de porter ce tableau avec moi à deux pas; c'eſt pour le faire voir à un de mes amis.

POITEVIN.

Monſieur, volontiers.

M. DE LÉPARGNAU.

Lemaigre, ſi on me demande, je reviens dans l'inſtant.

LEMAIGRE.

Je crois qu'à ſon retour il n'aura pas envie de rire. *Il range l'Appartement.*

SCENE XV.

Mde. DE MONT-JOYEUX, CONSTANCE, LE CHEVALIER, LEMAIGRE.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Eh bien, Lemaigre, mon Beau-frere a acheté le Tableau?

LEMAIGRE.

Oui, Madame, il l'a payé même ſur le champ.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Allons ma Niéce, tranquilliſez-vous, vous aurez vos cinquante louis.

CONSTANCE.

Je ne me consolerai jamais d'avoir été la cause que l'on a joué mon Père.

LE CHEVALIER.

Mais Mademoiselle ; c'est votre faute, & sans une délicatesse comme la vôtre, de n'avoir pas voulu, au point où nous en sommes, que je vous prêtasse cet argent, cela ne seroit pas arrivé.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Bon ! voilà un grand malheur que son Père paye une fête qu'elle lui a donnée.

LE CHEVALIER.

Ah ! voici Poitevin.

SCENE XVI.

Mde DE MONT-JOYEUX, CONSTANCE, LE CHEVALIER, POITEVIN.

POITEVIN.

MADEMOISELLE, voilà les cinquante louis....

Mde

Mde DE MONT-JOYEUX.

Non, non, donnez-les moi, Poitevin; elle ſeroit capable de les rendre.

CONSTANCE.

Mais, ma Tante, mon Père va me haïr.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Il ne ſaura pas qui lui aura fait ce tour-là, il y a tant de fripons à Paris!

CONSTANCE.

Mais, s'il le découvre enfin? Ah! je ne puis être tranquille!

SCENE DERNIÈRE.

M. DE LÉPARGNAU, CONSTANCE, Mde DE MONT-JOYEUX, LE CHEVALIER, POITEVIN, LEMAIGRE.

M. DE LÉPARGNAU.

LEMAIGRE, Lemaigre.

CONSTANCE.

Voici mon Père, je friſſonne.

M. DE LÉPARGNAU.

Lemaigre.

LEMAIGRE.

Monſieur, me voilà, me voilà.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ſuis volé! aſſaſſiné!

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mon Frère, qu'avez-vous donc?

M. DE LÉPARGNAU.

Ah! des fripons qui m'ont ruiné!...

Mde DE MONT-JOYEUX.

Comment cela? vous avez perdu votre fortune?

M. DE LÉPARGNAU.

Non; mais cinquante louis pour un Tableau..... Les coquins! Perſonne ne les connoît. Monſieur Leſec m'a dit qu'ils avoient emprunté ſon nom; & un Peintre de ſes amis trouve que le Tableau ne vaut pas quatre ſous. Ma Sœur, faites mettre vos chevaux dans le moment, tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Pourquoi faire?

M. DE LÉPARGNAU.

Je veux aller chez Monſieur le Lieutenant

de Police, pour retrouver mes deux fripons & les faire pendre.

POITEVIN *tremblant.*

Me faire pendre, Mademoiselle.

CONSTANCE.

Non, mon Père, vous ne les ferez pas pendre.

M. DE LÉPARGNAU.

Je vous réponds qu'ils le feront. Ma Sœur, vos chevaux, vos chevaux.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Un moment, calmez-vous. Vos cinquante louis ne feront pas perdus.

M. DE LÉPARGNAU.

J'efpère bien qu'on me les rendra.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Oui, on vous les rendra; mais c'eft à condition que vous terminerez le mariage de votre Fille.

M. DE LÉPARGNAU.

Cela n'a rien de commun.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Pardonnez-moi; parce que quand elle fera mariée, elle fera affez riche pour ne vous rien emprunter.

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne vous comprends point.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Consentez, vous dis-je ; voilà vos cinquante louis.

M. DE LÉPARGNAU.

Mais comment les avez-vous eus ?

Mde DE MONT-JOYEUX.

Voici vos deux fripons ; le Chevalier, & Poitevin.

M. DE LÉPARGNAU.

O ciel ! il est vrai. Comment ne les ai-je pas reconnus ? Il faut avouer que je suis une grande dupe !

POITEVIN.

Point du tout, Monsieur ; vous avez gagné douze francs avec moi.

M. DE LÉPARGNAU.

Veux-tu te taire.

POITEVIN.

Et vingt sous avec ce pauvre l'Enroué, qui est de mes amis, & qui m'a tout conté. Cela fait treize francs en une heure.

M. DE LÉPARGNAU.

Coquin !

POITEVIN.

Voyons à présent si vous me ferez pendre.

M. DE LÉPARGNAU.

Oui, si tu ne veux pas te taire.

LE CHEVALIER.

Poitevin, je vous défends de parler davantage.

POITEVIN.

Monsieur, vous êtes mon maître & je dois vous obéïr ; mais si Monsieur de Lépargnau ne consent à finir votre mariage, je quitte votre service, pour avoir le plaisir de dire à tout Paris qu'il prête à la petite semaine.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Mon Frère, voyez à quoi vous vous exposez, & quel vilain métier votre avarice vous fait faire.

M. DE LÉPARGNAU.

Rendez-moi mes cinquante louis, & je consens à tout.

Mde DE MONT-JOYEUX.

Les voilà.

M. DE LÉPARGNAU.

Je voulois conserver le bien de ma Fille ;

que le Chevalier l'épouse ; il est magnifique, il me vengera en la ruinant.

CONSTANCE.

Ah, mon Père ! ...

LE CHEVALIER.

Monsieur croyez....

M. DE LÉPARGNAU.

Je ne vous reverrai de la vie.

POITEVIN.

Vous voulez donc que je parle.

M. DE LÉPARGNAU.

Quoi, encore ?

POITEVIN.

Oui, Monsieur.

M. DE LÉPARGNAU.

Allons, il faut donc que je vous pardonne à tous.

FIN.

L'ATTESTATION,

COMÉDIE

En un Acte & en Profe.

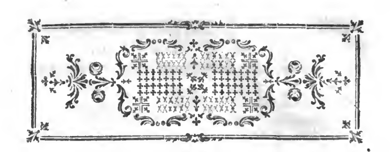
PERSONNAGES.

M. GUÉRISSEAU, *Médecin.*

M. DUCHARPI, *Chirurgien.*

SAINT-JEAN, *Valet de Monsieur Guerisseau.*

La Scène est chez Monsieur Guérisseau.



L'ATTESTATION,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

M. GUÉRISSEAU.

C'ÉTOIT bien la peine de me faire faire neuf lieues pour voir un homme mourant.

SAINT-JEAN.

Quoi, Monſieur, il y a neuf lieues d'ici où vous avez été?

M. GUÉRISSEAU.

Au moins:

SAINT-JEAN.

Et cet homme eſt mort?

M. GUÉRISSEAU.

Non, mais il n'en sauroit revenir.

SAINT-JEAN.

C'étoit donc une maladie dangereuse?

M. GUÉRISSEAU.

Point du tout; mais on l'a échauffé, au lieu de le rafraîchir.

SAINT-JEAN.

Cela n'arrive-t-il pas tous les jours, qu'on se trompe?

M. GUÉRISSEAU.

Quelquefois au moins. Donnez-moi ma robe-de-chambre.

SAINT-JEAN.

Mais, Monsieur, on vous attend dans beaucoup d'endroits.

M. GUÉRISSEAU.

Donnez toujours. *Il met sa robe-de-chambre.*

SAINT-JEAN.

On vous attend chez Madame la Comtesse de Plombeuil.

M. GUÉRISSEAU.

Qu'est-ce qu'elle a?

SAINT-JEAN.

Une attaque de nerfs très-forte.

M. GUÉRISSEAU.

Bon ! c'eſt une brouillerie d'Amans. N'eſt-ce pas ſon Mari qui a envoyé ?

SAINT-JEAN.

Oui, Monſieur.

M. GUÉRISSEAU.

Je n'en ſuis pas étonné ; c'eſt la plus grande dupe qu'il y ait au monde !

SAINT-JEAN.

Irez-vous ?

M. GUÉRISSEAU.

Rien ne preſſe ; tout cela eſt sûrement raccommodé à-préſent, & je veux me repoſer.

SAINT-JEAN.

Madame de Gourſon a une migraine affreuſe.

M. GUÉRISSEAU.

Je le crois bien, ſon mari ne lui donne pas le ſou.

SAINT-JEAN.

Cela fait pitié.

M. GUÉRISSEAU.

Oui; mais elle ne me paye pas.

SAINT-JEAN.

Madame des Rosalces est dans un anéantissement affreux, & elle ne dort pas.

M. GUÉRISSEAU.

C'est que personne ne veut d'elle.

SAINT-JEAN.

Cela est bien fâcheux! irez-vous tout de suite?

M. GUÉRISSEAU.

Non, elle n'est pas jolie, j'irai demain ou après. Donnez-moi mon porte-feuille.

SAINT-JEAN, *donnant le Porte-feuille.*

Mais, Monsieur toutes ces visites-là rapportent toujours de l'argent.

M. GUÉRISSEAU.

Et mes consultations que je fais ici, en me reposant, ne m'en rapportent-elles pas?

SAINT-JEAN.

Ah! je ne dispute pas le contraire. A propos, Monsieur, ce Chirurgien que vous savez, est venu.

M. GUÉRISSEAU.

Lequel ?

SAINT-JEAN.

Eh, mon Dieu, j'oublie toujours ſon nom; c'eſt celui qui veut avoir une place de Chirurgien de Village.

M. GUÉRISSEAU, *écrivant.*

Ah! Ducharpi ?

SAINT-JEAN.

Oui, Monſieur, c'eſt lui-même. Il dit que ſi Monſieur vouloit lui donner une atteſtation qu'il pût porter à Monſieur l'Intendant de cette Province, qu'il ſeroit reçu tout de ſuite.

M. GUÉRISSEAU.

Je ne lui en donnerai point.

SAINT-JEAN.

Pourquoi donc, Monſieur ?

M. GUÉRISSEAU.

Parce que c'eſt un ignorant.

SAINT-JEAN.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

M. GUÉRISSEAU.

Comment, qu'eſt-ce que cela fait?

SAINT-JEAN.

Sûrement, il y en a tant d'autres.

M. GUÉRISSEAU.

Oui; mais un homme qui coupe à un bleſſé une jambe pour une autre, & qui oblige de couper la ſeconde, vous ne trouvez pas cela épouvantable?

SAINT-JEAN.

Ah! cela fait que cet homme n'eſt pas boiteux, du moins.

M. GUÉRISSEAU.

Je ne veux pas entendre parler d'une bête comme celle-là.

SAINT-JEAN.

Mais quand il reviendra?

M. GUÉRISSEAU.

Vous le renverrez.. Allons, laiſſez-moi.



SCENE II.

M. GUÉRISSEAU, *lisant des consultations.*

HUM, hum, hum, on ne l'a pas saigné? Cela est bon. Saignée du bras & du pied, & réitérer jusqu'à ce qu'il soit guéri. *Il écrit.*

SCENE III.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN.

VOILA Monsieur Ducharpi, qui est là-dedans.

M. GUÉRISSEAU.

Je vous ai dit de le renvoyer.

SAINT-JEAN.

Cela est vrai, mais il veut absolument vous parler.

M. GUÉRISSEAU.

Dites-lui que je n'y suis pas.

SAINT-JEAN.

Allons.

SCENE IV.

M. GUÉRISSEAU, *lisant.*

HUM, hum, hum. Sang brûlé? Je n'en suis pas étonné, il passe toutes les nuits. Qu'est-ce que j'ordonnerai?.... Ah! c'est un joueur; aux Eaux de Spa. *Il écrit.* L'ordonnance lui plaira.

SCENE V.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN.

MONSIEUR?

M. GUÉRISSEAU.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a?

SAINT-JEAN.

Monsieur Ducharpi dit qu'il sait que vous êtes revenu de la campagne, & qu'il n'a qu'un mot à vous dire.

M. GUÉRISSEAU.

Cela est inutile, je ne veux pas le voir. Dites-lui que je suis en affaire.

SAINT-

SAINT-JEAN.

J'aurai bien de la peine à le renvoyer.

SCENE VI.

M. GUÉRISSEAU, *lisant.*

Hum, hum, hum, étouffemens, plénitudes ? Exercice, petit-lait & lavemens.... De quoi ? ma foi, je n'en sais rien. Lavemens.... de.... de.... Ah ! de fraise de veau. Les gens mangeront la fraise. *Il ecrit.*

SCENE VII.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN.

Monsieur, il dit qu'il attendra que Monsieur le Docteur ait fini ses affaires, & qu'il sorte ; parce que sa fortune dépend de cette attestation.

M. GUÉRISSEAU.

Eh bien, il manquera sa fortune, je ne m'en soucie guère.

SAINT-JEAN.

Mais puisqu'il est résolu d'attendre que vous sortiez, vous serez obligé de lui parler.

M. GUÉRISSEAU.

Eh bien, dites-lui que je ne sortirai point, que je suis malade.

SAINT-JEAN.

Tout cela ne lui fera rien.

SCENE VIII.

M. GUÉRISSEAU, *lisant.*

Hum, hum, hum. Quelle diable de maladie ! après tout ce qu'on lui a fait, je ne sais qu'ordonner ; un homme fort riche, on n'a pas épargné les remèdes. Ma foi, il faut l'envoyer aux eaux ; mais sçavoir auxquelles. Cela est égal, il n'y a qu'à commencer par les premières venues ; s'il ne meurt pas, je l'enverrai aux autres successivement. *Il écrit.*

SCENE IX.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

M. GUÉRISSEAU.

EH bien, est-il en allé ?

SAINT-JEAN.

Non, Monsieur, au contraire, il dit qu'il seroit trop heureux s'il pouvoit vous être utile.

M. GUÉRISSEAU.

Je n'ai que faire de ses services.

SAINT-JEAN.

Que peut-être une saignée vous sauveroit la vie ; il est dans la plus grande joie d'espérer que vous allez le voir ; il dit qu'il vous gardera jour & nuit avec la plus grande vigilance.

M. GUÉRISSEAU.

Parbleu, voilà un coquin bien obstiné. Allons, dis-lui que je suis mort. Il me laissera peut-être en repos après cela.

SAINT-JEAN.

Je vais lui dire.



SCENE X.

M. GUÉRISSEAU.

Je ne fais plus où j'en suis. Ah, aux eaux de, de, ... de Barège. Qu'importe ? *Il lit.* Hum, hum, hum. Un homme qui a beaucoup vécu, qui a des maux d'estomach, de mauvaises digestions : oh que diable tout cela est trop long à lire ; il y en a dix pages. Allons, allons, des Pilules de Savon. *Il écrit.*

SCENE XI.

M. GUÉRISSEAU, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN.

Ah, Monsieur, c'est pis que jamais! Monsieur Ducharpi pleure, se désespère ; il dit qu'il veut vous voir encore une fois, vous rendre les derniers devoirs, qu'il passera la nuit auprès de vous, s'il est besoin.

M. GUÉRISSEAU.

Pourquoi faire ?

SAINT-JEAN.

Je ne ſais pas.

M. GUÉRISSEAU.

Quel diable d'homme ! Comment, je ne pourrai m'en défaire ? qu'il promette du moins, lorſqu'il m'aura vû, de s'en aller.

SAINT-JEAN.

Vous lui donnerez-donc ſon atteſtation ?

M. GUÉRISSEAU.

Non, puiſqu'il me croit mort.

SAINT-JEAN.

Mais s'il vous voit ?...

M. GUÉRISSEAU.

Il eſt trop bête pour ne pas en être la dupe.

SAINT-JEAN.

Vous le croyez ?

M. GUÉRISSEAU.

Je m'en vais me jetter ſur mon lit.

SAINT-JEAN.

Et s'il vous tâte le pouls ?

M. GUÉRISSEAU.

Tu lui diras que je ſuis mort ſubitement,

que depuis long-tems je ne me portois pas bien. Il ne ſera pas étonnant qu'il me trouve de la chaleur.

SAINT-JEAN.

Je ferai tout ce que vous voudrez. Vous allez donc vous coucher?

M. GUÉRISSEAU.

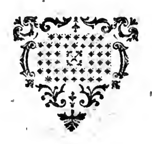
Oui.

SAINT-JEAN.

Je vais le faire entrer.

M. GUÉRISSEAU *ſe jettant ſur ſon lit.*

Peut-être qu'à la fin il s'en ira.



SCENE DERNIÈRE.

M. GUÉRISSEAU, M. DUCHARPI, SAINT-JEAN.

M. DUCHARPI, *pleurant.*

AH, mon cher protecteur ! quelle perte je viens de faire !

SAINT-JEAN.

Tenez, le voilà ; vous voyez bien que je ne vous trompe pas.

M. DUCHARPI.

Eh, mon Dieu, oui, malheureusement ! mais de quoi est-il donc mort?

SAINT-JEAN.

Il se trouvoit mal quand je vous ai dit qu'il n'y étoit pas, & cela a empiré, & il est mort pendant que je vous ai dit qu'il étoit malade.

M. DUCHARPI.

Mourir comme cela, tout d'un coup & pendant que j'étois chez lui ! Et de quoi se plaignoit-il?

SAINT-JEAN.

D'un.... d'un.... ah, d'un asthme.

M. Ducharpi.

D'un aſthme ? cela n'eſt pas poſſible. *Il va le regarder.* Vous voyez bien que la paralyſie alloit ſe former, il a déja la bouche de travers.

Saint-Jean.

Il m'a dit cent fois, que ſon aſthme l'étoufferoit.

M. Ducharpi.

Mais vous voyez bien qu'il a de la couleur, & que c'eſt le ſang qui s'eſt porté à la tête.

Saint-Jean.

Comme il étoit fort habile, je dois croire, puiſqu'il me l'a dit, qu'il eſt mort d'un aſthme.

M. Ducharpi.

Moi, je vous dis que c'eſt d'apoplexie. Il ne ſe purgeoit jamais ?

Saint-Jean.

Pardonnez-moi, tous les mois.

M. Ducharpi.

En ce cas-là, le mal n'étoit pas dans les humeurs, mais dans le ſang.

SAINT-JEAN.

Bon ! dans le ſang ; il ne buvoit jamais que de l'eau, afin de le diviſer à ce qu'il diſoit.

M. DUCHARPI.

Oui ; mais il ne l'a pas pû. Il ne ſe faiſoit jamais ſaigner.

SAINT-JEAN.

Pardonnez-moi, très-ſouvent.

M. DUCHARPI.

Voilà ce que c'eſt ; c'étoit la partie aqueuſe qui ſortoit de la veine, & la lymphe n'en devenoit que plus épaiſſe.

SAINT-JEAN.

Mais il touſſoit beaucoup toute la nuit, & il la paſſoit à ſon ſéant.

M. DUCHARPI.

Parce que le ſang l'étouffoit.

SAINT-JEAN.

Point du tout. Il crachoit, & il étoit ſoulagé ; ainſi vous voyez bien que c'étoit un aſthme.

M. DUCHARPI.

Tenez, puiſque je ne peux pas vous perſuader par les faits ; les raiſonnemens vous prouveront peut-être mieux ce que j'avance.

SAINT-JEAN.

Je n'en crois rien ; mais je vais vous écouter.

M. DUCHARPI.

Vous allez m'écouter ?

SAINT-JEAN.

Oui, oui, parlez.

M. DUCHARPI.

Prêtez-moi attention. Le sang est composé de parties .... de parties hétérogènes.

SAINT-JEAN.

Hétérogènes ?

M. DUCHARPI.

Oui ; c'est comme qui diroit.... comme qui diroit....

SAINT-JEAN.

Eh bien ?

M. DUCHARPI.

Je cherche à me mettre à votre portée ; c'est comme qui diroit.... simphatique ; de-là l'opposition des glandes cellulaires.

SAINT-JEAN.

Cellulaires ?

M. DUCHARPI.

Oui, cellulaires ; & les ... lombes pressées

par le foie, font.... refluer ſur le cœur, la.... dilatation.... obſtruée des corps ſanguins, qui venant à rencontrer les.... épiglottes, ferment les ſoupapes de.... de la trachée-artère & font criſper.... les muſcles ſupérieurs, ce qui établit.... la paralyſie, en même-tems que l'apoplexie.

SAINT-JEAN.

Cela peut être fort bien dit; mais je crois toujours qu'il eſt mort d'un aſthme.

M. DUCHARPI.

Voulez-vous que je vous faſſe toucher au doigt la choſe.

SAINT-JEAN.

Comment?

M. DUCHARPI.

Rien n'eſt plus aiſé.

SAINT-JEAN.

Je ſerai fort aiſe que vous puiſſiez me prouver que vous êtes habile; car mon Maître ne le croyoit pas, & c'étoit pour cela qu'il vous refuſoit l'atteſtation que vous vouliez avoir.

M. DUCHARPI.

Bon! je ne ſuis pas étonné de ce que vous me dites-là. Les Médecins nous croyent toujours moins habiles qu'eux, nous autres Chirurgiens.

SAINT-JEAN.

Cela eſt vrai, cela.

M. DUCHARPI.

C'eſt qu'ils ſont jaloux de nous.

SAINT-JEAN.

Je le crois au-moins.

M. DUCHARPI.

Rien n'eſt plus sûr.

SAINT-JEAN.

Revenons à ce que vous voulez me prouver.

M. DUCHARPI.

Tout-à-l'heure. J'ai juſtement ici ce qu'il me faut pour cela.

SAINT-JEAN.

Quoi donc?

M. DUCHARPI.

Vous allez voir. *Il cherche dans ſa poche, & il tire un étui d'Inſtrumens.*

SAINT-JEAN.

Qu'eſt-ce que vous cherchez?

M. DUCHARPI.

Un biſtouri pour ouvrir Monſieur le Docteur.

SAINT-JEAN.

Ah ! si vous l'ouvrez, je ne pourrai plus douter de tout ce que vous m'avez dit.

M. DUCHARPI.

Le voici ; allons, venez. *Il se retourne, & il voit M. Guérisseau qui se lève.* Ah, Ciel ! que vois-je ?

M. GUÉRISSEAU.

Un homme qui est ennuyé de t'entendre dire des sottises.

M. DUCHARPI.

Ah ! Monsieur le Docteur, que je serois heureux de vous avoir rendu la vie !

M. GUÉRISSEAU.

Ce n'est pas que tu n'ayes fait tout ce qu'il faut pour me faire mourir d'impatience. Allons ; sors d'ici tout-à-l'heure.

M. DUCHARPI.

Mais, Monsieur le Docteur, je ne vous demande qu'un mot d'écrit ; cela sera bientôt fait, si vous le voulez.

M. GUÉRISSEAU.

Je ne le veux pas.

M. DUCHARPI.

Mais pourquoi, Monſieur le Docteur ?

M. GUÉRISSEAU.

Peux-tu le demander, infâme ignorant ?

M. DUCHARPI.

Mais ſongez-donc que vous ferez ma fortune.

M. GUÉRISSEAU.

Oui, aux dépens des malheureux que tu tueras ?

M. DUCHARPI.

Pourquoi donc ? je ſerai peut-être aſſez heureux pour en guérir comme un autre.

M. GUÉRISSEAU.

Et où eſt ta ſcience ?

M. DUCHARPI.

Ah ! la ſcience n'y fait rien ; Monſieur le Docteur le ſait bien.

M. GUÉRISSEAU.

Voilà comme on dépeuple le Royaume.

M. DUCHARPI.

Avec cette place je me marierai, ainſi je rendrai d'un côté ce que je ferai perdre de l'autre.

M. GUÉRISSEAU.

Allons, je ne veux plus entendre parler de cela.

M. DUCHARPI.

Mais, Monſieur le Docteur, vous vous débarraſſeriez de moi, ſi j'ai le malheur de vous déplaire.

M. GUÉRISSEAU.

Je ne te reverrois plus?

M. DUCHARPI.

Pardi, vous le ſavez-bien. Cela arrive tous les jours.

M. GUÉRISSEAU.

Qu'eſt-ce qui arrive tous les jours?

M. DUCHARPI.

Que l'on oublie ceux à qui on doit les bienfaits.

M. GUÉRISSEAU.

Il eſt vrai.

M. DUCHARPI.

Je ne ſuis pourtant pas un ingrat.

M. GUÉRISSEAU.

Ah, je te permets de l'être, & à cette condition je veux bien faire ton affaire. *Il écrit.*

M. DUCHARPI.

Ce ſera comme il vous plaira.

M. GUÉRISSEAU *lui donnant ce qu'il a écrit.*

Tiens. Va-t-en, & que je ne te revoie jamais.

M. DUCHARPI.

En vous remerciant, Monſieur le Docteur.

M. GUÉRISSEAU.

Vous, Saint-Jean, ne le laiſſez jamais entrer.

SAINT-JEAN.

Au moins, je m'informerai avant s'il n'a pas de biſtouri dans ſa poche.

FIN.

LA

LA VEUVE SINGULIERE,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

LE VICOMTE, *Tuteur de la Marquise.*

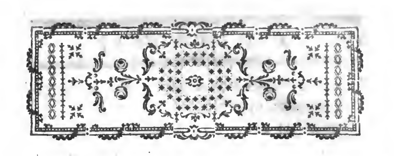
LA MARQUISE, *jeune Veuve.*

LA COMTESSE, *Niéçe du Vicomte.*

LE CHEVALIER, *Frère de la Comtesse.*

LA FRANCE, *Laquais du Chevalier.*

La Scène est chez le Vicomte, dans un Sallon.



LA VEUVE SINGULIERE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *entre, s'assied auprès d'une table, prend un Livre, l'ouvre, en prend un autre, lit un moment, puis le jette sur la table.*

JE ne saurois lire, travaillons plutôt. *Elle veut prendre un tambour à broder.*

LA COMTESSE *qui l'a observée, s'avance en faisant des nœuds.*

Laissez, laissez votre ouvrage, ma chère

Marquiſe, vous n'avez pas beſoin de travailler pour être occupée.

LA MARQUISE, *voulant ſe lever.*

Que voulez-vous dire, Madame la Comteſſe?

LA COMTESSE.

Reſtez donc. A quoi bon ces façons-là, entre nous? *Elle s'aſſied.* Je veux dire que j'ai découvert le ſujet de vos diſtractions.

LA MARQUISE.

A moi, Madame?

LA COMTESSE.

Oui, à vous; vous aimez, & très-vivement. Pourquoi vous troubler? Quel mal y a-t-il à cela? Vous êtes jeune, veuve riche, il eſt tout ſimple que vous ayez un amant dont vous vouliez faire un mari; il eſt vrai que toutes les femmes ne penſent pas comme cela; mais je ſuis sûre que c'eſt à quoi vous rêvez.

LA MARQUISE, *ſoupirant.*

Un Mari!

LA COMTESSE.

Ce mot vous fait ſoupirer?

LA MARQUISE.

Oui, Madame, & c'eſt parce que j'ai été mariée.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas.

LA MARQUISE.

J'étois bien jeune, il eſt vrai; le Marquis m'avoit charmée; je croyois qu'il m'aimeroit toujours, il m'en avoit aſſurée; mais au bout de trois mois, quel changement! je ne le vis preſque plus; je me déſeſpérai, & j'appris par cette cruelle expérience, que rarement, dans le mariage, on voit régner l'amour.

LA COMTESSE.

Il y a pourtant des exemples de Femmes qui n'ont point à ſe plaindre de leurs maris.

LA MARQUISE.

Dites plutôt qu'elles ſont aſſez ſages pour dévorer leurs chagrins.

LA COMTESSE.

Ou bien pour trouver les moyens de ſe conſoler.

LA MARQUISE.

C'eſt un parti que je ne prendrois jamais.

LA COMTESSE.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Et je ne veux pas m'y exposer.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc pas vous remarier?

LA MARQUISE.

Hélas! comment espérer d'être heureuse en formant un pareil engagement?

LA COMTESSE.

Heureuse? Il faut savoir en quoi vous faites consister le bonheur dans le mariage. Je vois que vous voudriez être sûre que votre mari ne cesseroit point de vous aimer.

LA MARQUISE.

Et c'est une chose impossible!

LA COMTESSE.

Les plus grandes passions n'ont-elles pas un terme?

LA MARQUISE.

Voilà ce qui m'afflige!

LA COMTESSE.

Dans leur naissance, tout est vif, agréable, délicieux, sur-tout lorsqu'on a éprouvé quel-

ques contrariétés ; mais un Mari àmant n'en éprouve point ; c'eſt ce qui fait qu'il ceſſe d'aimer le premier. Si nous le prévenons, en aimant ailleurs, n'eſt-il pas inſupportable d'être obligée de ſouffrir les empreſſemens d'un homme que l'on n'aime plus & qui vous tourmente en raiſon de l'éloignement qu'il vous inſpire.

LA MARQUISE.

Et quand on aime également ?

LA COMTESSE.

Tant que l'amour dure, on peut être heureux.

LA MARQUISE.

Pour moi, je réponds bien que jamais je ne changerai.

LA COMTESSE.

Enfance que tout cela ! on ne ſauroit répondre de ſon cœur.

LA MARQUISE.

J'ai des moyens pour fixer, ou pour....

LA COMTESSE.

Que prétendez-vous faire ?

LA MARQUISE.

Reculer autant qu'il me ſera poſſible l'inſ-

tant de mon mariage, pour prolonger au moins l'amour de ce que j'aime.

LA COMTESSE.

C'eſt riſquer beaucoup; les difficultés rebutent quelquefois les hommes; plus on eſtime ce qu'on aime, moins il faut l'expoſer à lui faire perdre cette eſtime; car pour lors, c'eſt nous qui perdons réellement.

LA MARQUISE.

Mais n'eſt-il pas des hommes plus parfaits que les autres?

LA COMTESSE.

Ceux que nous aimons, nous le paroiſſent toujours davantage.

LA MARQUISE.

En vérité, Madame, vous êtes déſeſpérante!

LA COMTESSE.

Peut-être ſuis-je auſſi trop vraie.

LA MARQUISE.

Si vous ſaviez.... Mais non.

LA COMTESSE.

Qui vous aimez?

LA MARQUISE.

Oui, je ſuis perſuadée que vous changeriez de langage.

LA COMTESSE.

Eh, ouvrez-moi votre cœur, nommez-le moi.

LA MARQUISE.

Et ſi vous m'alliez trahir.

LA COMTESSE.

Ce ſoupçon eſt honnête.

LA MARQUISE.

Si l'amitié vous parloit en ſa faveur, vous pourriez l'en inſtruire, ſur-tout, faiſant auſſi peu de cas de toutes mes craintes.

LA COMTESSE.

Comment! il l'ignore?

LA MARQUISE.

Oui, & je ne veux pas encore le lui apprendre.

LA COMTESSE.

Raſſurez-vous; les femmes doivent faire une ligue offenſive contre tous les hommes, ſans en excepter un ſeul.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'il eſt ſi eſſentiel pour mon projet, que mon amour ſoit un ſecret.

LA COMTESSE.

Prétendez-vous ne jamais l'avouer à celui qui vous l'inſpire?

LA MARQUISE.

Jamais, c'en eſt trop; mais le plus tard que je pourrai, pour me voir aimer toujours avec la même vivacité.

LA COMTESSE.

Vos yeux vous trahiront.

LA MARQUISE.

Ma bouche les démentira.

LA COMTESSE.

Voilà le projet le plus ridicule!.... Mais quel eſt le malheureux à qui vous préparez un pareil tourment?

LA MARQUISE.

Jurez-moi.... Non, vous ne pourrez pas me tenir parole.

LA COMTESSE.

Marquiſe, vous m'offenſez. Faut-il vous faire les ſermens les plus inviolables?

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous crois.

LA COMTESSE.

Prenez garde: si je vous devine, je ne serai plus engagée à rien.

LA MARQUISE.

Pourrez-vous taire au Chevalier....

LA COMTESSE.

Mon Frère?

LA MARQUISE.

Oui.

LA COMTESSE.

Je vous le promets: j'étois déja plus instruite que vous ne l'imaginiez.

LA MARQUISE.

Et lui, qu'en pense-t'il?

LA COMTESSE.

Il se flatte & se désespère tour-à-tour; en un mot, c'est un Amant.

LA MARQUISE.

Ah! qu'il soit fidèle, & il sera parfait.

LA COMTESSE.

Mais vous retardez son bonheur & le vôtre.

LA MARQUISE.

Dites plutôt que je le prolonge.

LA COMTESSE.

Et comment pourrez-vous le voir à chaque inſtant vous jurer qu'il vous adore & lui taire que vous l'aimez.

LA MARQUISE.

Je le lui dirai & il ne le croira pas.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends point ; mon Oncle aime mon Frère, il peut lui faire un ſort qui le rendra digne de vous.

LA MARQUISE.

Je ſais l'eſtime & l'amitié qu'a pour moi Monſieur le Vicomte ; je les dois à celles qu'il avoit pour mon Père, il me l'a bien prouvé par tous les ſoins qu'il a pris de mon enfance & qu'il prend encore de tous mes biens ; on n'a jamais vu un Tuteur plus honnête.

LA COMTESSE.

Je vous réponds qu'il ſeroit très-aiſe de vous voir faire ce mariage, & que s'il ne vous l'a pas propoſé, c'eſt ſeulement par délicateſſe. Le nom de Tuteur lui déplaît extrêmement,

& il préféreroit celui de votre ami ; jugez combien il sera ravi de vous voir sa Niéce.

LA MARQUISE.

Je le desire au moins autant que lui ; mais je ne peux vaincre encore toutes mes craintes ; laissez-moi travailler à les affoiblir.

LA COMTESSE.

C'est l'affaire de mon Frère. Le voici qui vous cherche sans doute ; puisque je me suis engagée, je me tairai ; mais vous ne devez pas m'en vouloir, si je lui laisse la liberté de vous entretenir. Adieu, ma chère Marquise. *elle l'embrasse.* Nous nous reverrons. Je vais achever une lettre d'affaires que j'ai commencée il y a trois jours, & qu'il faut que je fasse partir.



SCENE II.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE, *à part.*

SAISISSONS ce moment pour faire agréer mon projet au Chevalier. *Au Chevalier.* Monſieur le Chevalier, vous venez à propos.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, Madame ? Serois-je aſſez heureux pour que vous puiſſiez ceſſer de me haïr ?

LA MARQUISE.

Je ne vous hais point, je vous eſtime, & je vais vous le prouver.

LE CHEVALIER.

Si je ne puis réuſſir à toucher votre cœur, ſi l'amour le plus vif & le plus tendre ne peut que vous déplaire, banniſſez-moi de votre préſence, j'irai vivre, ou plutôt mourir loin de vous.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous faire ? Non, je n'y conſentirai jamais.

LE CHEVALIER.

Que faut-il donc que j'efpère?

LA MARQUISE.

Ecoutez-moi. J'attends de vous un fervice effentiel.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, ordonnez, ma vie eft entiérement à vous, & je ferois trop heureux de la perdre en vous fervant, puifque vous ne voulez pas que je vive pour vous aimer.

LA MARQUISE.

Quoi, mon amitié ne peut-elle vous dédommager....

LE CHEVALIER.

Que l'amitié eft froide, en comparaifon de l'amour! & que ces deux fentimens font différens!

LA MARQUISE.

Puifque vous m'aimez autant, il doit vous être agréable de faire ce que je defire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LA MARQUISE.

Je crains extrêmement de m'engager, & je ne puis me déterminer à me remarier.

LE CHEVALIER.

Eh, Madame, je ne vous demande seulement que d'approuver que je vous aime.

LA MARQUISE.

S'il m'étoit possible de vous épouser sans craindre le plus grand des malheurs, croyez que je n'hésiterois pas.

LE CHEVALIER.

Quels malheurs pouvez-vous redouter?

LA MARQUISE.

Laissez-moi vous expliquer ce que je desire de vous. Depuis quelque tems je crois m'appercevoir que Monsieur le Vicomte a quelques desseins sur moi.

LE CHEVALIER.

Soyez sûre, Madame, qu'il me les sacrifieroit, que quelques partis qui pussent se présenter, si vous me faisiez la grace de me préférer, il les éloigneroit promptement.

LA MARQUISE.

Vous ne m'entendez pas; c'est lui-même que je crains.

LE

LE CHEVALIER.

Vous croiriez qu'il vous aime?

LA MARQUISE.

Oui, & je voudrois qu'il ne pût former aucun eſpoir.

LE CHEVALIER.

Vous m'étonnez!

LA MARQUISE.

Ce que j'exige de vous, vous ſurprendra davantage.

LE CHEVALIER.

Je crois, Madame, que vous vous trompez en penſant qu'il a de l'amour pour vous.

LA MARQUISE.

Que je me trompe ou non, voici ce que j'ai imaginé pour l'en guérir, pendant qu'il en eſt encore tems. Vous ſavez qu'il ſe tient aſſez ſouvent dans le Cabinet qui touche ce Sallon, & qu'on y entend facilement tout ce que l'on dit ici?

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.

LA MARQUISE.

Je voudrois qu'il crût que j'ai dê l'amour

pour vous, afin de détruire tous les projets qu'il pourroit former sur moi.

LE CHEVALIER.

Et comment ferez-vous ?

LA MARQUISE.

Rien n'est plus aisé à exécuter que ce que je vais vous proposer. Nous aurons ici des conversations où je vous assurerai que je vous aime ; vous me répondrez ce que vous voudrez ; pourvu que vous m'écoutiez & que vous me répondiez ; c'est tout ce que j'exige de vous.

LE CHEVALIER.

Quoi, vous, Madame, vous me direz que vous m'aimez ?

LA MARQUISE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Et ce ne sera qu'une feinte ?

LA MARQUISE.

Qui fera sentir à votre Oncle qu'il ne réussiroit pas à vouloir se proposer ; je serai par-là délivrée de la crainte qui m'occupe, & ce sera à vous que j'aurai cette obligation.

LE CHEVALIER.

C'eſt pour un Amant, un ſupplice bien nouveau, que celui que vous voulez me faire éprouver.

LA MARQUISE.

Il ne doit pas être fâcheux de s'entendre dire je vous aime, ce me ſemble.

LE CHEVALIER.

Quoi! lorſqu'il n'en eſt rien, & qu'on le ſait? Ah! Madame, l'apparence même du bonheur, lorſqu'elle s'évanouit, n'augmente-t-elle pas encore nos regrets? Jugez quelle ſera ma ſituation, quand je verrai cette bouche adorable prononcer ce mot ſi doux, que je deſire ſi vivement d'entendre; que je ſaurai que tout ce qu'elle me dira ne ſera qu'un menſonge cruel, & que votre cœur ſera bien éloigné d'être d'accord avec elle.

LA MARQUISE.

Pourriez-vous me refuſer?

LE CHEVALIER.

J'en mourrai de douleur.

LA MARQUISE.

Non, non; conſentez-y.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame! vous le voulez?

LA MARQUISE

Vous ſavez le tems où votre Oncle vient dans ſon Cabinet, venez ici, vous m'y trouverez. Y viendrez-vous, Chevalier?

LE CHEVALIER, *ſoupirant.*

Oui, Madame.

LA MARQUISE, *ſouriant.*

Songez donc que c'eſt un rendez-vous que je vous donne, & pour vous y dire combien je vous aime. Adieu. *Elle ſort.*

LE CHEVALIER.

La cruelle plaiſante encore! en me faiſant éprouver le tourment le plus rigoureux, elle rit de ma douleur?



SCENE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Eh bien, mon Frère, la Marquife vous quitte?

LE CHEVALIER.

Elle vient encore d'ajouter à fa cruauté.

LA COMTESSE.

Comment donc?

LE CHEVALIER.

Elle veut, après m'avoir affuré qu'elle ne fauroit m'aimer, me forcer de m'entendre dire par elle-même le contraire.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends point.

LE CHEVALIER.

Elle croit que mon Oncle eft amoureux d'elle.

LA COMTESSE.

Cela ne fe peut pas.

LE CHEVALIER.

Je vous répète ce qu'elle vient de me dire;

& voulant lui ôter tout desir de lui parler de son amour, elle veut en feindre pour moi, m'entretenir ici de manière qu'il l'entende de son Cabinet.

LA COMTESSE.

Tout ce que vous me dites-là me surprend de plus en plus.

LE CHEVALIER.

Ces assurances d'un amour, qui, s'il étoit réel, seroit pour moi le plus grand bonheur, sera le plus cruel tourment.

LA COMTESSE.

Mais si c'étoit pour vous qu'elle voulût se conserver.

LE CHEVALIER.

Pourquoi me diroit-elle que ce n'est qu'une feinte?

LA COMTESSE.

Je ne sais.

LE CHEVALIER.

Ah! je ne suis pas assez heureux pour oser seulement le penser!

LA COMTESSE.

Pourquoi pas?

LE CHEVALIER.

Aimeroit-elle quelqu'un qu'elle voudroit épouser, après avoir ôté tout espoir au Vicomte?

LA COMTESSE.

Peut-être que....

LE CHEVALIER.

Ah! si je puis découvrir....

LA COMTESSE.

Quoi, votre rival? Seroit-ce en le punissant que vous parviendriez à plaire à la Marquise? Ayez la complaisance qu'elle vous demande; peut-être trouvera-t-elle quelque douceur à vous dire qu'elle vous aime.

LE CHEVALIER.

Et si elle aime ailleurs?

LA COMTESSE.

Et qui vous dit qu'elle soit aimée?

LE CHEVALIER.

Tout, tout, ma Sœur; qui pourroit lui résister?

LA COMTESSE.

Un cœur prévenu d'une autre passion, par exemple. Si cela étoit, vous pourriez parve-

nir à mériter sa confiance, vous la plaindriez. Oubliez-vous, pour ne lui parler jamais que d'elle; c'est en flattant sans cesse l'amour propre qu'on réussit à plaire, vous finirez par la consoler Peu-à-peu, vous lui deviendrez nécessaire, elle ne pourra se passer de vous; c'est alors qu'en vous plaignant tous deux de la rigueur du sort, que le vôtre pourra s'adoucir, & pour lors cette conformité de malheurs vous mènera sûrement au port que vous desirez.

LE CHEVALIER.

Mais si je sers mon rival, en faisant ce qu'elle veut? concevez-vous ma position?

LA COMTESSE.

Paix, voici mon Oncle. Laissez-nous; je vais tâcher de démêler ce qu'il pense de la Marquise. Soyez assuré que j'emploierai tous mes soins pour vous servir.

LE CHEVALIER.

Adieu, ma Sœur, je n'ai plus de secours à attendre que de vous. *Il sort.*

LA COMTESSE, *à part.*

Le Vicomte aimeroit-il réellement la Marquise? Cela n'est pas vraisemblable.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

MA Niéce ; je viens vous trouver, pour vous demander si vous savez pourquoi la Marquise refuse tous les partis que je lui propose? Si elle ne veut pas se déterminer à se remarier & me laisser encore quatre ans chargé de toutes ses affaires, elle se trompe.

LA COMTESSE.

Quatre ans?

LE VICOMTE.

Oui, elle n'a que vingt-un an, & jusqu'à vingt-cinq, vous voyez bien que c'est le compte.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LE VICOMTE.

Je suis las de suivre des Procès, de faire faire des réparations, de compter avec des Receveurs, ce n'est point-là mon métier; j'ai assez calculé quand j'étois Major.

LA COMTESSE.

Aussi vous y entendez-vous très-bien.

LE VICOMTE.

Ce n'est pas-là non plus ce qui m'embarrasse; mais je n'ai pas le tems de tout cela, & puis la Justice est si lente! Autrefois avoit-on quelques droits à reclamer, on se battoit, & le vainqueur étoit mis en possession de ce qui faisoit l'objet de la question, il n'en coûtoit rien & cela étoit plutôt fait.

LA COMTESSE.

Oui; mais on y perdoit la vie.

LE VICOMTE.

Cela valoit mieux encore que de mourir de faim en gagnant son Procès. D'ailleurs comment voulez-vous qu'un Militaire passe sa vie à ramper devant des Gens de Robe?

LA COMTESSE.

Mais, mon Oncle, quand on a besoin, il faut bien s'y résoudre.

LE VICOMTE.

Je ne le ferois sûrement pas pour moi; enfin tout cela m'ennuie. Il faut que j'aille à Versailles solliciter des congés, pour pouvoir

à Paris ſolliciter ces Meſſieurs-là, au lieu de m'occuper de faire ſervir les troupes du Roi.

LA COMTESSE.

Cela fait que nous jouiſſons un peu plus long-tems de vous, l'hiver, mon Oncle.

LE VICOMTE.

Oui! & quand me voyez-vous? Je vous fais ſouvent attendre pour dîner, je ſors promptement après; le ſoir, nous ſoupons avec vingt perſonnes, & quelquefois ſéparément. Quand je ſors le matin, vous n'êtes pas éveillée. Si vous appellez cela vivre enſemble; pour moi, je ne le trouve pas.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai....

LE VICOMTE.

Qu'il faut que la Marquiſe ſe marie, celui qui l'épouſera ſera chargé de ſes affaires, & pour lors, quand je ſerai à Paris, hors mes voyages de Verſailles, je vous verrai, je jouirai de la douceur de vivre avec mes amis, & je ſerai fort aiſe d'être ici, quand le ſervice du Roi n'exigera pas que je ſois ailleurs.

LA COMTESSE.

Je vous assure que j'en serai encore plus charmée que vous.

LE VICOMTE.

Eh bien, faites donc finir tout cela.

LA COMTESSE.

Ayez un peu de patience.

LE VICOMTE.

Oh, la patience est bonne pour les gens qui ont du temps à perdre. Je ne saurois souffrir les ames froides, indéterminées, cela n'est bon à rien, qu'à tourmenter les autres.

LA COMTESSE.

La Marquise est plus vive & plus sensible que vous ne le pensez.

LE VICOMTE.

Je n'en crois rien & j'ai raison. Les Maris que je lui ai offerts sont jeunes, bien-faits, riches, bons serviteurs du Roi, que lui faut-il de plus ? Une Femme qui n'est pas touchée de tout cela est sûrement insensible.

LA COMSESSE.

Eh bien, vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire.

LE VICOMTE.

Je ne vous le permets point.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi ; car je sais qu'elle aime.

LE VICOMTE.

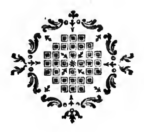
Que ne parle-t-elle ? Si c'est quelqu'un qui lui convienne, cela sera fini tout de suite. Tenez la voilà, je m'en vais le lui dire.

LA COMTESSE.

Gardez-vous-en bien ; c'est un secret, qu'elle ne me pardonneroit jamais de vous avoir révélé.

LE VICOMTE.

Voilà un secret bien merveilleux ! les Femmes font mystère de tout. Ne vous inquiétez pas, laissez-moi faire, je ne lui en dirai rien.



SCENE V.

LA MARQUISE, LE VICOMTE, LA COMTESSE.

LE VICOMTE.

MADAME la Marquiſe, je me plaignois de vous tout-à-l'heure à ma Niéce.

LA MARQUISE.

De moi, Monſieur ? j'en ſerois très-fâchée. Qu'ai-je donc pû faire ?

LE VICOMTE.

Vous ne vous déterminez point, & je ſerai encore obligé de retourner dans mon Commandement avant que vous ſoyez remariée.

LA MARQUISE.

Monſieur, permettez-moi d'y ſonger. Un établiſſement mérite quelques réflexions, & l'on ne ſauroit bruſquer un engagement d'où dépend le bonheur ou le malheur de la vie.

LE VICOMTE.

Qui vous parle de bruſquer ? Je crois qu'en quinze jours on peut faire toutes les réflexions poſſibles, & il y a déja trois mois que vous

me remettez. Votre Père n'auroit pas aimé cela, je suis moins vif que lui, parce qu'il faut être raisonnable ; mais une veuve doit être plus décidée que vous ne l'êtes.

LA MARQUISE.

Une Veuve ?

LE VICOMTE.

Oui : je sai bien que les Filles sont obligées de faire semblant de craindre de se marier, quoiqu'il y en ait qui se marieroient bien toutes seules, si on les laissoit faire.

LA COMTESSE.

Que dites-vous donc-là, mon Oncle ?

LE VICOMTE.

Eh parbleu, ce que je vois arriver tous les jours dans les garnisons. Les femmes ne sont-elles pas de même par-tout ? je dis donc qu'une Veuve ne doit avoir ni craintes, ni inquiétudes.

LA MARQUISE.

Cela est fort aisé à dire, Monsieur.

LE VICOMTE.

Il est vrai que lorsqu'on a perdu un Mari, on peut craindre d'en perdre un second ; mais on a la ressource d'en épouser un troisième.

LA MARQUISE.

Si j'avois cette penſée, je ne me remarierois jamais ; eſt-ce une reſſource quand on perd tout ce qu'on aime ?

LE VICOMTE.

Mais quand on a aimé une fois, il eſt ſûr qu'on aimera encore, ce n'eſt pas à nous autres Militaires qu'on fait croire le contraire ; quel peſte de conte ! ſans cela, le Roi ne pourroit, ſans inhumanité, faire changer de garniſons à ſes Régimens. Déterminez-vous donc toujours pour le préſent ; quand vous aurez vingt-cinq ans, cela ne me regardera plus & pour-lors, ſi vous devenez Veuve encore, je trouverai très-bon tout ce que vous ferez.

LA MARQUISE.

Je vous prie de croire que je ſuis très-fâchée de toutes les peines que vous donnent mes affaires.

LE VICOMTE.

La peine n'eſt rien quand on a du tems ; mais tout eſt ici d'une lenteur inſupportable ! Les plaiſirs ont le pas ſur tout ; rien n'eſt ſi impatientant pour quelqu'un qui penſe ſérieuſement

ment. Si vous aviez un Mari, il feroit tout ce que je ne fais pas, il vous feroit peut-être visiter vos Rapporteurs; vous êtes belle & vous réussiriez sûrement mieux que moi vis-à-vis ces Messieurs, à ce qu'on dit : mais je n'approuve point de pareilles démarches, surtout d'une jeune femme, & ce seroit à lui à voir ce qu'il auroit à faire. Mariez-vous donc Madame, sans quoi vous serez peut-être ruinée.

LA COMTESSE.

Mon Oncle, Madame y pensera.

LE VICOMTE.

Y pensera, y pensera ! vous êtes de grandes penseuses vous autres Femmes ! Si lorsque l'ennemi se présente, nous disions, nous penserons s'il faudra nous battre; il nous passeroit sur le corps, il arriveroit à Paris avant qu'on eût résolu de se mettre en mouvement, & vous verriez, s'il faut s'amuser à penser. Enfin, Madame, je vous donne un mois.

LA MARQUISE.

Cela est bien peu, Monsieur.

LE VICOMTE.

Eh bien, deux; mais pas davantage. Allons,

ma Niéce, venez vous-en avec moi dans le Jardin, pour achever de raisonner sur ce que vous me disiez tout-à-l'heure. Madame, ne m'en voulez-pas de tout ce que je viens de vous dire.

LA MARQUISE.

Moi, Monsieur? au contraire.

LE VICOMTE.

C'est pour votre bien, & pour vous prouver l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde. *Il s'en va.*

LA MARQUISE.

J'en suis bien persuadée, Monsieur. *A la Comtesse.* Madame, tâchez, je vous prie, de calmer son impatience.

LA COMTESSE.

Laissez-moi faire.

LA MARQUISE.

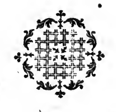
Je compte sur vous.



SCENE VI.

LA MARQUISE.

S'IL pouvoit être obligé de partir avant deux mois!... Mais où eſt le Chevalier, pendant que le Vicomte eſt dans le Jardin?.... S'il pouvoit venir!... Quelle impatience j'éprouve de voir arriver le moment où je vais lui dire que je l'aime! le moyen que j'ai imaginé pour l'empêcher de le croire, me conſervera ſon cœur, & il adoucira cette cruelle contrainte d'être obligée de ſe taire de peur de perdre ſon amant. Je ne puis trop m'applaudir de cette idée, toute biſarre qu'elle pourroit paroître..... J'entends quelqu'un, c'eſt peut-être lui.



SCENE VII.

LA MARQUISE, LA FRANCE.

LA MARQUISE.

QU'EST-CE qu'il y a, Lafrance ? Où eſt le Chevalier ? pourquoi ne vient-il pas ?

LA FRANCE.

Madame, voici une Lettre de ſa part.

LA MARQUISE.

Que peut-il me mander ? Attendez-là. *La France s'éloigne, & elle lit la Lettre.*

Je vous demande pardon, Madame, ſi je ne puis vous obéir.... Comment ? *Je ne le vois que trop ; c'eſt un rival que je ſervirois....* Ah ! il croit que j'en aime un autre que lui. *& je ne puis m'y réſoudre. Ne me faites pas ſentir tout le poids de votre haîne, je ſuis déja aſſez malheureux ; puiſque ce n'eſt pas moi que vous aimez, & que malgré cela je ne pourrai jamais ceſſer de vous adorer.*

La perſuaſion où il eſt favoriſe mon projet, & je n'en veux pas perdre le fruit ; je veux abſolument lui parler. La France ?

LA FRANCE.

Madame ?

LA MARQUISE.

Dites au Chevalier.... Mais, non; je vais lui écrire. *Elle se met à écrire.* Me résister!... & il dit qu'il m'aime! *Elle continue toujours.*

SCENE VIII.

LA MARQUISE, *écrivant*, LE CHEVALIER, LA FRANCE.

LE CHEVALIER, *à La France.*

VA-T'EN. *La France sort.*

LA MARQUISE *plie la Lettre & la donne sans regarder.*

Tenez La France, donnez cela au Chevalier.

LE CHEVALIER, *prenant la Lettre.*

Le voici, Madame, tout prêt à exécuter vos ordres. Le repentir a suivi de près ma faute.

LA MARQUISE, *bas.*

Paix donc, le Vicomte est-là, écoutez, & répondez. *Haut.* En vérité, Monsieur le Chevalier, vous vous faites bien attendre; vous savez pourtant que tous les momens que je

passe sans vous voir, n'ont pour moi nulle douceur.

LE CHEVALIER, *bas.*

Ah, Madame, que je voudrois bien que cela fût vrai!

LA MARQUISE.

Vous ne répondez point, ingrat?

LE CHEVALIER.

Moi ingrat? moi! je n'ai jamais mérité ces reproches, Madame. *Bas.* Puissiez-vous être aussi sensible que je le suis, & m'aimer autant que je vous aime.

LA MARQUISE.

Vous vous plaisez à douter de mon amour pour vous! & dans quels instans n'en suis-je pas occupée? M'avez-vous vû jamais d'autres desirs que ceux de faire votre bonheur?

LE CHEVALIER, *bas.*

Faut-il que ceci ne soit qu'une feinte?

LA MARQUISE.

Quoi, vous ne lisez pas dans mes yeux tout le plaisir que je goûte à vous voir & à vous le dire?

LE CHEVALIER.

Quel eſt donc le trop heureux Rival à qui s'adreſſe ce langage ?

LA MARQUISE.

Parce que je me contrains continuellement, vous croyez que je ne vous aime pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ne ſaurois-je me flatter que votre cœur ne dément pas votre bouche ?

LA MARQUISE.

Quand je me plais à vous faire l'aveu de ma tendreſſe pour vous, vous pouvez croire que je vous trompe ?

LE CHEVALIER, *bas.*

Faut-il que ces aſſurances qui me ſeroient ſi précieuſes, qui feroient tout le charme de ma vie, ſi elles étoient réelles, ne ſoient faites que pour augmenter mon tourment ?

LA MARQUISE.

Quelle froideur, quelle indifférence ! votre cœur ſe refuſe à la joie que devroit lui faire éprouver le doux épanchement de mon ame, il n'eſt ſeulement pas émû. Regardez-moi donc, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, je me meurs!

LA MARQUISE.

Tout m'eſt indifférent ſans vous, ou plutôt tout m'importune; c'eſt dans vos yeux que je cherche à lire ſi vous pourriez m'aimer toujours; je voudrois ſans ceſſe y puiſer cette certitude d'un bonheur dont vous me laiſſez douter, & dont vous ne devriez jamais vous laſſer de m'aſſurer.

LE CHEVALIER, *bas.*

Eh! Madame, que faut-il que je faſſe pour vous prouver.... Mais je m'égare.... *A genoux.* Ah! par pitié, laiſſez-moi vous fuïr!

LA MARQUISE, *émûe.*

Chevalier, levez-vous; levez-vous donc.

LE CHEVALIER.

Ce charme inexprimable qui eſt en vous, augmente encore en ce moment; il ſemble que vous vous plaiſiez à triompher de ma douleur. Ah! laiſſez-moi m'éloigner, ou vous allez me voir expirer à vos pieds.

LA MARQUISE.

Eh bien, ... *A part.* Qu'allois-je dire, ô

Ciel ! *Haut.* Quoi, vous pourriez-vous résoudre à m'abandonner, vous Chevalier ?

LE CHEVALIER, *se levant, à part.*

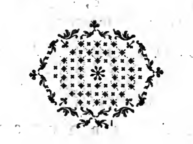
Quelles expressions de tendresse ! & je n'en suis pas l'objet ! Mon cœur est déchiré, je n'ai jamais rien éprouvé de pareil.

LA MARQUISE.

Vous m'avez dit tant de fois que vous m'aimiez, & vous voulez me quitter ! Etoit-ce une imposture ? N'avez-vous plus le même sentiment ? Quai-je fait pour l'éteindre, & que fais-je encore qui me puisse faire perdre votre cœur ?

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, je vous prie, cessez ces reproches cruels, que je ne mérite pas & que je ne mériterai jamais.



SCENE IX.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, *s'arrêtant dans le fond.*

LA MARQUISE.

EH ! ne voulez-vous pas vous éloigner, me fuïr ? vous Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ah !

LA MARQUISE.

Les difficultés vous rebutent, rien ne peut vous arrêter.

LE CHEVALIER.

Décidez de mon ſort, Madame, je ne veux que ce que vous ordonnerez.

LE VICOMTE, *à part.*

Fort bien. Ma Niéce à raiſon, mon Neveu eſt aimé de la Marquiſe.

LA MARQUISE.

Si je vous euſſe épouſé, je vous aurois ſans doute déja perdu.

LE CHEVALIER.

Vous pourriez le penser ? Mais que dis-je ? Toujours trompé par ce que je desire....

LA MARQUISE.

Il y faut donc renoncer ! Ah, pourquoi ne puis-je cesser de vous aimer !

LE VICOMTE, *avançant.*

A merveille, Marquise !

LA MARQUISE *interdite.*

Quoi, Monsieur, ...

LE VICOMTE.

Je me réjouis de vous voir enfin sensible.

LA MARQUISE.

Que lui dirai-je ? *Haut & souriant.* Vous croyez donc, Monsieur, que réellement....

LE VICOMTE.

Parbleu, je crois ce que je vois & ce que j'entends. *A part.* Elle est embarrassée.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il ne paroît point fâché de ce qu'il a entendu.

LA MARQUISE.

Je ris de bon cœur de l'erreur où vous êtes; mais il m'est aisé de la détruire.

LE VICOMTE.

Celui-ci eſt fort bon. Et comment ?

LA MARQUISE.

Vous ne vous êtes pas apperçu que c'eſt une Scène de Comédie que nous répétons, Monſieur le Chevalier & moi.

LE VICOMTE.

Cette ruſe eſt très-ingénieuſe.

LA MARQUISE.

Une ruſe ?

LE VICOMTE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Monſieur, je vous prie de croire....

LE VICOMTE.

Je croirai tout ce que vous voudrez ; mais pour le mieux prouver, dites-moi de quelle Pièce eſt cette Scène ?

LA MARQUISE.

De quelle Pièce ?

LE VICOMTE.

Oui ; faut-il rêver long-tems pour dire cela ?

LA MARQUISE.

Cela eſt.... d'une Pièce nouvelle.

LE VICOMTE.

Et qui s'appelle ?

LA MARQUISE.

Qui s'appelle.... le.... la.... Monſieur le Chevalier, aidez-moi donc à dire.

LE CHEVALIER.

Je ne m'en ſouviens pas, Madame.

LE VICOMTE.

Qu'a-t-il donc ? Il eſt tout ému. Cette Scène m'a bien l'air d'un impromptu dicté par l'Amour.

LA MARQUISE, *bas au Chevalier.*

Remettez-vous donc.

LE CHEVALIER, *à part & ſurpris.*

Il ne me paroît point jaloux.

LE VICOMTE.

On ne me trompe pas aiſément ; dans ma jeuneſſe j'ai fait de très-bons tours & je m'y connois. Allons, avouez-moi.

LA MARQUISE.

Quoi donc, Monſieur ?

LE VICOMTE.

Je ne vois pas les raiſons que vous auriez de vous taire.

LE CHEVALIER, *à part & surpris.*

Il ne l'aime pas !

LA MARQUISE.

Des raisons ?

LE VICOMTE.

Oui. Tenez, avec votre embarras à tous deux, la confidence est à moitié faite ; je vois que vous vous aimez, eh bien j'en suis ravi ; parce que je ne vois rien qui s'oppose à votre bonheur & que si vous voulez que je vous le dise, Madame ; c'est tout ce que je desire que de vous voir épouser mon Neveu, je n'osois vous le proposer.

LE CHEVALIER, *à part.*

O Ciel ! serois-je assez heureux....

LE VICOMTE.

Répondez-moi donc, Madame, ou bien parle, toi, mon Neveu ?

LE CHEVALIER.

Mon Oncle....

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, laissez-moi dire. *Au Vicomte.* Je vous avouerai, Monsieur, que vous avez pénétré une partie de ce qui se passe ; mais vous ignorez quel est mon malheur.

LE VICOMTE.

Eh, où diable peut-il être ? Je ne le comprends pas.

LA MARQUISE.

Depuis plus de six mois, j'aime Monsieur votre Neveu.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'entens-je ? seroit-il possible ?

LA MARQUISE.

J'ai cru que je pourrois toucher son cœur....

LE VICOMTE.

Eh bien ?

LE CHEVALIER, *bas à la Marquise.*

Madame, qu'allez-vous dire ?

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Ne m'interrompez pas. *Au Vicomte.* Prévenu d'une autre passion, pour un objet qui le mérite sans doute davantage, je le dis à ma honte, il m'a résisté.

LE VICOMTE.

Quoi, Monsieur ?....

LA MARQUISE.

Ah, ne vous fâchez pas contre lui, il n'est sûrement pas coupable ; j'aurois tort de l'ac-

cuſer, & je ſerois au déſeſpoir d'être cauſe du malheur qu'il auroit de vous déplaire.

LE CHEVALIER.

En vérité, mon Oncle....

LA MARQUISE, *bas au Chevalier.*

Ne me démentez pas, ou vous me perdez.

LE VICOMTE.

Que lui faut-il donc de mieux? Je ne comprends rien à tout ce qui ſe paſſe à préſent. On penſe à l'Angloiſe, on chante à l'Italienne, on danſe à l'Allemande, on s'habille à la Pruſſienne; apparemment qu'on aimera à la Turque: ces Meſſieurs ſont les petits Sultans, ils dédaignent les Femmes dont ils ſont aimés. Où trouvera-t-il quelqu'un qui vous reſſemble, Madame, qui ſoit auſſi parfaite en tous points? Il vous épouſera où je le déshériterai.

LA MARQUISE.

Arrêtez, Monſieur; qu'ai-je à lui reprocher? Eſt-il poſſible de régler ſes inclinations? eſt-on maître de ſon cœur? Quand il m'épouſeroit; puiſqu'il ne ſauroit m'aimer, je n'en ſerois pas plus heureuſe. Au-lieu de le punir, ſongez qu'il ne pouvoit pas prévoir les ſentimens que j'aurois pour lui, & que celle

celle qu'il aime lui fera ſans doute mériter que vous lui continuiez vos bontés.

LE VICOMTE.

Celle qu'il aime ! Ah, oui ; il n'a qu'à s'y attendre, je crois que c'eſt une jolie perſonne! Je le fais venir paſſer l'hiver à Paris, pour éviter qu'il ne s'amourache en Province, de quelqu'un qui ne me conviendroit ſûrement pas ; il ſe préſente ici une Femme charmante, adorable & Monſieur ne peut pas l'aimer. Qu'il ne croie pas que j'approuve ſes folies : non ; je vais le faire partir, dès ce moment, pour ſon Régiment. Ah ! je lui apprendrai....

LE CHEVALIER.

Mais, mon Oncle....

LE VICOMTE.

Je n'écoute rien. Envoie chercher des chevaux & prépare tout pour ton départ.

LA MARQUISE *alarmée.*

Eh, Monſieur, par ce départ, que voulez-vous que devienne celle dont il eſt aimé ?

LE VICOMTE.

Tout ce qu'elle voudra.

LA MARQUISE.

Monſieur, je vous conjure....,

LE VICOMTE.

Vous êtes trop bonne ; non, Madame. Allons, Monsieur, sortez d'ici & laissez-nous.

LE CHEVALIER, *désespéré.*

Que devenir ? Allons trouver la Comtesse.
Il sort, & la Marquise se laisse tomber dans un fauteuil.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *à part.*

JE ne comprends rien à tout ceci.

LA MARQUISE.

Monsieur, vous me désespérez de traiter le Chevalier avec cette rigueur. Combien il va me haïr, si je suis la cause de son malheur! je vous en supplie, qu'il ne parte point encore.

LE VICOMTE.

Cessez de me parler pour lui, Madame, il ne mérite pas vos regrets. Oubliez un ingrat ; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

LA MARQUISE.

Mais, Monſieur....

LE VICOMTE.

Faites-moi, je vous prie, la grace de m'entendre, Madame; vous ſavez combien je vous ſuis attaché : vous êtes belle, ſpirituelle, généreuſe; je vous reprochois tantôt votre indifférence, votre inſenſibilité, je ne connoiſſois pas votre cœur; il ſait aimer avec vivacité, avec délicateſſe; ces nouvelles qualités que je découvre en vous, vous embelliſſent encore; une ame tendre rend la beauté plus touchante, il eſt impoſſible de lui réſiſter; enfin, Madame, oſerai-je vous le dire? Vous venez de me rendre jaloux de mon Neveu, & c'eſt cette jalouſie qui m'apprend à quel point je vous aime; j'ai cru que c'étoit la pitié qui me parloit pour vous, en apprenant que vous aviez le malheur d'aimer un ingrat & je me trompois, c'étoit l'amour.

LA MARQUISE, *ſe récriant.*

Que dites-vous, Monſieur?

LE VICOMTE.

Oui, Madame, je vous aime à la fureur; il vous faut une diſtraction aux maux que vous ſouffrez, une conſolation; j'eſpère que vous

la trouverez en moi. Je ne ſuis pas auſſi jeune que mon Neveu ; mais je ne ſuis pas vieux encore. Si vous voulez un Mari, qui n'aime que vous, un Mari raiſonnable, qui ſente tout ce que vous valez, perſonne ne le ſait mieux que moi ; le Chevalier ſera déſeſpéré, & vous ſerez vengée ?

LA MARQUISE.

Qui, moi ! pour me venger d'un homme que j'aime, je conſentirois à le dépouiller de ſes biens ?

LE VICOMTE.

Ils ne ſeront jamais à lui, Madame. J'aurois pû ne pas me marier ; mais vous me faites trop connoître ce que vaut une Femme eſtimable, pour renoncer à cette union ; je prends mon parti ſur-le-champ, n'héſitez pas non plus, rendez-vous à mon empreſſement.

LA MARQUISE.

Ah ! laiſſez-moi du moins le tems d'oublier un ingrat !

LE VICOMTE.

Pour oublier un ingrat, un inſtant doit ſuffire.

LA MARQUISE.

Me croyez-vous assez légère....

LE VICOMTE.

Il n'y a pas de légèreté à cela ; ce n'est pas de l'amour que je vous demande, je ne suis pas assez vain pour me flatter de vous en inspirer ; mais, ma franchise, le desir que j'ai de mériter vos bontés, mes soins, un entier dévouement, parviendront sûrement à vous toucher & avec cela je suis sûr d'être heureux.

LA MARQUISE.

Ne précipitons rien, Monsieur, & laissez-moi penser à tout ce que vous me venez de dire.

LE VICOMTE.

Vous n'y penserez point, vous ne vous occuperez que de mon Neveu, votre douleur s'accroîtra, il faut la combattre & la vaincre; & pour cela, il n'y a pas un moment à perdre. Laissez-moi faire, je vais envoyer chercher mon Notaire, le Contrat sera fait dans l'instant, vous le signerez & tout le passé sera bientôt oublié. *Il s'en va.*

LA MARQUISE.

Arrêtez, Monsieur, je vous le demande en grace.

LE VICOMTE.

Non, non; je ne vous écoute plus. *Il sort.*

SCENE XI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE, *assise.*

DIEUX, qu'ai-je fait! dans quel embarras viens-je de me plonger!

LA COMTESSE.

Ah! ma chère Marquise, dans quel état vous voilà!

LA MARQUISE.

Je me suis perdue, Madame, & par ma faute!

LA COMTESSE.

Mon Frère m'a tout dit; je ne vous comprends pas.

LA MARQUISE.

Je ne pouvois pas prévoir ce qui arriveroit, vous ne ſavez pas quel eſt l'excès de mon malheur ; le Chevalier ne vous a pas tout dit.

LA COMTESSE.

Quoi donc, que peut-il y avoir de plus ?

LA MARQUISE.

Votre Oncle veut que je l'épouſe ; je ruine votre malheureux Frère.

LA COMTESSE.

Vous, épouſer mon Oncle ?

LA MARQUISE.

Je vous dis, qu'il le veut.

LA COMTESSE.

Et vous y conſentiriez ?

LA MARQUISE.

Je ſuis déſeſperée ! Aidez-moi à rompre ce mariage, je crains votre Oncle, ma chère Comteſſe, il m'a long-tems ſervi de Père, ſans vous comment réuſſirois-je à le détourner de ce projet ?

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout cela ?

LA MARQUISE.

C'eſt ma faute, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Il faut tout réparer & promptement.

LA MARQUISE.

Et comment guérir vôtre Oncle de l'amour qu'il a pris pour moi ? L'ingratitude dont j'ai accuſé devant lui le Chevalier, a fait qu'il m'a plaint, qu'il s'eſt attendri, & je crains, que quelque choſe que nous faſſions, il ne veuille jamais me céder à ſon Neveu.

LA COMTESSE.

Il aime le Chevalier; qu'il lui parle, & je ne déſeſpère encore de rien.

LA MARQUISE.

Vous voulez calmer mes craintes ; mais, ma chere Comteſſe, votre Frère me pardonnera-t-il de l'avoir perdu dans l'eſprit du Vicomte ? Que penſera-t-il de moi ? Je dois lui paroître extravagante, j'ai fait tout ce qu'il falloit pour détruire ſon amour, il doit me haïr, il ne comprendra même jamais, après ce qui vient d'arriver, que j'aye pu l'aimer. Dois-je lui dire le motif qui m'a fait agir, & pourra-t-il en être convaincu ?

LA COMTESSE.

Songez donc qu'il vous aime, & qu'il sera trop heureux de savoir enfin qu'il est aimé de vous. Consentez à le voir.

LA MARQUISE.

Hélas! je le crains, autant que je le desire!

SCENE XII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LA FRANCE.

LA FRANCE, *accourant.*

AH! Madame la Comtesse, c'est vous que je cherche ; mon Maître est dans un état qui vous feroit pitié ; il veut se tuer ; puis il veut partir pour ne revenir jamais dans ce païs-ci ; il est au désespoir.

LA MARQUISE, *soupirant.*

Et c'est moi qui suis la cause de tout cela!

LA FRANCE.

Je crois que oui, Madame; car il soupire, il vous nomme, il lève les yeux au Ciel, &

puis il tombe dans un fauteuil, en pleurant à chaudes larmes.

LA COMTESSE.

La France, dites-lui de venir ici.

LA FRANCE.

Ah! peut-être il ne m'entendra pas; car il eſt comme un égaré.

LA COMTESSE.

Dites-lui que c'eſt la Marquiſe qui le demande, en la nommant, vous ſerez bien ſûr d'être entendu.

LA FRANCE.

Allons.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE, *soupirant.*

QUE de reproches j'ai à me faire ! le Vicomte ne sera-t-il pas outré contre moi, quand il apprendra que je l'ai joué ? Je me meurs de douleur !

LA COMTESSE.

Ah ! Marquise, ayez plus de courage, l'amour fait tout excuser.

LA MARQUISE.

Puissiez-vous ne pas trop me flatter ! voici votre Oncle.

LA COMTESSE.

Et mon Frère.

LA MARQUISE.

Je tremble.



SCENE. DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, *qui entre par une autre porte que le Vicomte.*

LE VICOMTE.

MADAME, tout eſt arrangé, le contrat eſt tout prêt, & il n'y a plus qu'à ſigner. *Au Chevalier.* Ah! vous voilà, Monſieur, j'en ſuis bien-aiſe, vous ſignerez auſſi.

LE CHEVALIER.

Quoi, mon Oncle, ſerois-je aſſez heureux.... Mais je mégare....

LA MARQUISE, *au Vicomte.*

Ah! Monſieur, arrêtez. Il faut vous l'avouer, je vous ai trompé en vous diſant que le Chevalier ne m'aimoit pas, je l'ai trompé lui-même en lui laiſſant ignorer combien je l'aime, je ne voulois que retarder le moment qui pourroit nous unir, pour m'aſſurer davantage de ſon amour.

LE CHEVALIER.

Seroit-il bien poſſible.

LA MARQUISE.

Oui, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, j'en mourrai de joie!

LA MARQUISE.

Vous ne ſavez pas quel eſt l'excès de notre malheur.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, Madame? Je frémis!

LE VICOMTE, *à la Marquiſe.*

Vous l'aimiez & il vous aimoit?

LE CHEVALIER.

Ah! mon Oncle, je l'adorois, & elle le ſavoit bien. Si mon bonheur dépend de vous, quel autre projet pourriez-vous former? qui voudriez-vous me préférer.

LA MARQUISE.

Monſieur, vous m'avez toujours regardé comme votre Fille, vous aimez votre Neveu, ſi vous nous ſéparez, non-ſeulement vous ferez notre malheur, mais vous ſerez au déſeſpoir de l'avoir cauſé.

LE VICOMTE.

Je vous l'ai dit, le contrat eſt tout prêt & vous le ſignerez tous les deux.

LA MARQUISE.

Non, Monſieur, non, jamais.

LE CHEVALIER.

Mon Oncle....

LE VICOMTE.

Je vous réponds que vous le ſignerez: ne ſuis-je pas ton Oncle? Ne ſuis-je pas votre Tuteur?

LA MARQUISE.

Ce titre vous donne-t-il le droit de me tyranniſer, Monſieur, de me marier malgré moi?

LE VICOMTE.

Je ne vois pas où eſt le malheur d'épouſer un homme qui vous aime & que vous aimez.

LA MARQUISE.

Que j'aime, moi?

LE VICOMTE.

Oui, vous ne pourrez vous en défendre.

LA MARQUISE.

Au contraire, Monſieur, je vais vous déteſter ; puiſque vous me forcez de vous le dire.

LE VICOMTE.

Vous ne me deſterez point, j'en ſuis sûr, quand vous verrez que j'aſſure tout mon bien....

LA MARQUISE.

Eh, Monſiieur, le bien ſeul fait-il le bonheur ? Je n'ai que faire du vôtre.

LE VICOMTE.

Non ; mais l'égalité eſt néceſſaire dans le mariage, & mon Neveu a beſoin du mien pour vous épouſer, & c'eſt ce contrat-là que je veux que vous ſigniez tous les deux.

LA MARQUISE, *avec joie.*

Quoi, Monſieur....

LE VICOMTE.

Mais dans l'inſtant.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon Oncle ! *Il l'embraſſe.*

LE VICOMTE.

Si vous retardiez, Madame, je n'y consentirois plus.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame!....

LA MARQUISE.

Chevalier, croyez-vous que je puisse hésiter un instant, apres la crainte que j'ai eue de vous perdre, & tous les regrets que j'ai eus de vous avoir autant tourmenté ?. *Au Vicomte.* Mais, Monsieur, est-il bien vrai que notre bonheur soit aussi sûr ?

LE VICOMTE.

En pouvez-vous douter ? Quel plaisir trouverois-je à détruire le bonheur de deux personnes qui me sont chères, & qui s'aiment autant; n'est-il pas bien doux au contraire de l'assurer ?

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?....

LE VICOMTE.

Je savois ce qui se passoit, vous avez voulu me tromper, Marquise, & je m'en suis vengé en terminant enfin toutes vos irrésolutions,

& en vous donnant un homme d'affaires, qui en faisant les vôtres, fera mieux les siennes que je ne les faisois. ....

LA MARQUISE.

Ah! ma chère Comtesse, vous m'avez trahie!

LA COMTESSE.

Non, mon Frère n'a appris que par vous qu'il étoit aimé ; mon Oncle seul en étoit instruit.

LA MARQUISE.

Je vous le pardonne ; puisque vous avez hâté le moment où je devois être votre Sœur. *Elle l'embrasse.*

LA COMTESSE.

Je puis vous assurer que vous ne me le reprocherez jamais.

LA MARQUISE.

Chevalier, si j'ai pû douter de votre constance après le mariage, ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre ; c'est aux exemples qu'on en voit arriver tous les jours.

LE CHEVALIER.

Votre tendresse pour moi, ne surpassera jamais celle que j'aurai toute ma vie.... .

LE VICOMTE.

Allons, allons, avec toutes ces affurances de tendreffe-là, ils vont oublier de figner leur contrat. Voilà comme rien ne finit.

FIN.

L'AUBERGISTE,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

M. MARTIN, *Aubergiste.*

Mde MARTIN, *Femme de Monsieur Martin.*

GENEVIEVE, *Fille de Monsieur Martin.*

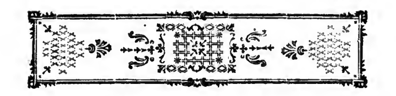
CLÉMENT, *Epicier.*

PIERRE SILVAIN, *Marchand de Bois.*

CLAUDE SILVAIN, *Fils de Pierre Silvain.*

HONORIN, *Tabellion.*

La Scène est chez Monsieur Martin, dans la Cuisine de l'Auberge.



L'AUBERGISTE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

GENEVIEVE, CLAUDE SILVAIN.

GENEVIEVE, *cousant de la grosse toile.*

J'ENTENDS quelqu'un, je crois. Si c'étoit Clément!

CLAUDE SILVAIN.

Peut-on entrer?

GENEVIEVE.

Qui est-ce?

CLAUDE SILVAIN.

C'est moi, Mamselle Génevieve.

GENEVIEVE.

Eh bien, allez-vous-en; car ma Belle-mère va venir.

CLAUDE SILVAIN.

Madame Martin ? Oh, je ne la craignons plus.

GENEVIEVE.

Comment vous ne la craignez plus ? Qu'eſt-ce que vous voulez dire ?

CLAUDE SILVAIN.

Eh, pardi, vous ſavez bien. Eſt-ce que vous ne ſavez pas ?

GENEVIEVE.

Non vraiment ; allons, Claude Silvain, dites-donc ?

CLAUDE SILVAIN.

Eh bien devidons encore un écheveau de fil enſemble, comme l'autrefois.

GENEVIEVE.

Ah ! je le veux bien, ſi vous vouliez m'expliquer ce que vous diſiez.

CLAUDE SILVAIN.

Ah ! dame, il faut que je voye le fil.

GENEVIEVE.

Le voilà, *lui montrant.* Aſſeyez-vous ici.

CLAUDE SILVAIN.

C'eſt bon, c'eſt bon. *Il ſe frotte les mains.*

GENEVIEVE, *lui donnant le fil à tenir.*

Si vous allez encore me faire endéver.

CLAUDE SILVAIN.

Cela ne fait rien, pourvu que je vous fasse rire, n'est-ce pas?

GENEVIEVE.

Dites donc?

CLAUDE SILVAIN.

C'est qu'il ne faut pas que vous me regardiez.

GENEVIEVE.

Je n'en ai pas d'envie du tout.

CLAUDE SILVAIN.

Ah! vous dites cela pour badiner, vous êtes bien maline, Mamefelle Génevieve.

GENEVIEVE.

Moi?

CLAUDE SILVAIN.

Oui, j'aime cela, parce que je m'y connois au moins.

GENEVIEVE.

Voilà mon fil qui va se mêler.

CLAUDE SILVAIN.

Tant mieux, le plaisir durera plus long-

tems ; comment trouvez-vous ce que je vous dis-là ? c'eſt fin.

GENEVIEVE.

Si vous ne voulez pas parler autrement, je m'en vais laiſſer-là le fil.

CLAUDE SILVAIN.

Il ne faut pas vous fâcher, voyez-vous. Je ne vous le diſois pas, parce que mon Père me l'a défendu, il m'a dit qu'il n'étoit pas encore tems ; voilà pourquoi je ne peux pas vous le dire.

GENEVIEVE.

Mais vous me le direz.

CLAUDE SILVAIN.

Si je déſobéis à mon Père, ſongez que ce ſera votre faute toujours & pas la mienne.

GENEVIEVE.

Oui, oui, parlez.

CLAUDE SILVAIN.

C'eſt que j'ai dit comme cela à mon Père que je vous aimois, & que je voudrois bien vous avoir pour Femme.

GENEVIEVE.

Il ne falloit pas lui parler de cela.

CLAUDE SILVAIN.

Eh vraiment ſi, pour qu'il le sût. Il m'a répondu ; mais , Claude Silvain , Mameſelle Genevieve t'aime-t-elle?

GENEVIEVE.

Il falloit dire que non.

CLAUDE SILVAIN.

Je n'en ſavois rien encore. Enfin voilà qui eſt bien. Il m'a dit, j'en parlerai à ſon Père, en attendant que tu ſaches à quoi t'en tenir, & il en a parlé.

GENEVIEVE.

Et qu'eſt-ce que mon Père a dit?

CLAUDE SILVAIN.

Oh, attendez, attendez ; je ſuis venu vous voir il y a trois jours, vous ſavez bien?

GENEVIEVE.

Après, après.

CLAUDE SILVAIN.

Comme j'allois vous demander ſi vous m'aimiez, vous m'avez dit, Claude Silvain, aidez-moi à devider un écheveau de fil. J'ai bien deviné ce que cela vouloit dire, & j'ai été le dire à mon Père.

GENEVIEVE.

Comment! quoi dire?

CLAUDE SILVAIN.

Oh, vous le savez bien. Il a parlé à votre Père, & notre mariage va se faire tout de suite. Il ne faut pas le dire à personne, c'est un secret. Je ne fais pas mal mes affaires, comme vous voyez, moi.

GENEVIEVE.

Oui, oui; mais allez-vous-en; car j'entends du monde.

CLAUDE SILVAIN.

Ah! c'est Clément. Ne lui dites rien.

GENEVIEVE.

Non, non.

CLAUDE SILVAIN.

Adieu, Mamefelle Génevieve. Adieu, Clément; adieu, Madame Martin; adieu, Honorin.



SCENE II.

Mde MARTIN, GENEVIEVE, HONORIN, CLÉMENT.

Mde MARTIN.

ADIEU, adieu. A qui en a donc ce nigaud-là avec ſa joie ? Eh bien, voilà l'autre qui pleûre à-préſent.

CLÉMENT.

Qu'avez-vous donc, ma chère Génevieve?

Mde MARTIN.

Bon, bon ! laiſſez-là, tantôt elle pleure, tantôt elle rit, on n'y comprend rien. Si elle étoit ma Fille elle ne ſeroit pas comme cela; voilà comme la défunte l'a élevée, ce n'eſt pas ma faute; mais pendant que ſon Père n'y eſt pas, parlons un peu de ſes affaires.

HONORIN.

Où eſt-il donc allé votre Mari?

Mde MARTIN.

Il eſt allé chercher des proviſions à la Ville, pour une noce, à ce qu'il dit.

GENEVIEVE.

Pour une noce ?

Mde MARTIN.

Oui ; est-ce qu'il ne l'a pas dit ce matin ?

GENEVIEVE.

Ah ! c'est vrai ; c'est cela même ! *Elle pleure.*

HONORIN.

Une noce ! Personne ne se marie dans le Village, & j'en devrois savoir quelque chose.

GENEVIEVE.

Eh bien, Monsieur le Tabellion ; c'est la mienne.

CLÉMENT.

Comment la vôtre ?

HONORIN.

Cela ne se peut pas.

GENEVIEVE.

Je vous dis que si, avec Claude Silvain. Il vient de me le dire tout-à-l'heure.

Mde MARTIN.

Vous voyez bien que ce je vous disois étoit vrai.

CLÉMENT.

Ah ! Monſieur Honorin, nous ſommes perdus !

HONORIN.

Attendez, attendez. Le contrat ne ſe peut pas faire ſans moi, primo & d'un.

CLÉMENT.

Non, vraiment.

HONORIN.

Madame Martin, il faudra que vous me ſecondiez.

Mde MARTIN.

Je ne demande pas mieux ; vous ſavez bien que je ſuis pour Clément.

CLÉMENT.

Je vous en ſerons bien obligés.

Mde MARTIN.

Et que je ne peux pas ſouffrir ces deux nigauds de Silvains le père & le fils ; car qui voit l'un, voit l'autre.

CLÉMENT.

Oh, c'eſt tout de même.

HONORIN.

Je parlerai au Compère Martin ; laiſſez-moi faire.

Mde MARTIN.

Quoi, tout de bon ?

HONORIN.

Oui ; Clément m'a dit des choſes qui me déterminent.

CLÉMENT.

Et je vous tiendrai parole, Monſieur Honorin.

Mde MARTIN.

Et qu'eſt-ce que vous lui direz ?

HONORIN.

Si je vous le diſois, vous n'y conſentiriez peut-être pas ; ainſi il eſt inutile.

Mde MARTIN.

Je conſentirai à tout, pourvu que vous me défaſſiez de ces deux Silvains qui feroient toujours ici, à pot & à rôt, ſi Génevieve épouſoit le fils ; car ils ſont auſſi avares que bêtes.

HONORIN.

Mon idée eſt très-bonne. Le Compère Martin eſt un peu jaloux ?

Mde MARTIN.

Oh, pour cela oui : & vous ſavez bien le train qu'il me fit un jour à cauſe de ce Monſieur ?

HONORIN.

Quoiqu'on ne faſſe pas de mal, on ne veut pas avoir des eſpions, ni des gens qui en diſent pour plaire à ceux dont c'eſt le défaut de le croire aiſément.

Mde MARTIN.

Et ils ſont bien capables de cela.

HONORIN.

Je le ſai.

Mde MARTIN.

Ah ! je crois voir où vous en voulez venir ; mais je ne devine pas bien.

HONORIN.

Vous ne le ſaurez pas, déja.

GENEVIEVE.

Qu'eſt-ce cela fait ? pourvu que Monſieur Honorin réuſſiſſe.

Mde MARTIN.

C'eſt que je ſerois bien aiſe de ſavoir....

CLÉMENT.

Laiſſons faire Monſieur Honorin.

GENEVIEVE.

Ah ! voilà mon Père qui vient avec les Silvains, je tremble.

HONORIN.

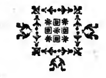
Ne craignez rien. Toi Clément, commence par t'en aller chez moi, j'irai t'y trouver.

CLÉMENT.

C'eſt bon. *Il s'en* [illegible]. Je m'en vais par la baſſe-cour, pour ne pas les rencontrer.

HONORIN.

Vous deux, faites ſemblant d'ignorer les intentions du Compère Martin, & n'ayez pas l'air de vouloir les ſavoir ; ſur-tout point de triſteſſe.



SCENE III.

M. MARTIN, Mde MARTIN, PIERRE SILVAIN, CLAUDE SILVAIN, GENEVIEVE, HONORIN.

M. MARTIN.

AH! vous voilà ici, Monfieur Honorin?

HONORIN.

Oui; j'étois venu pour vous voir & j'étois-là à deviser avec la Commère.

CLAUDE SILVAIN.

Ne dites encore rien, Mamefelle Genevieve.

PIERRE SILVAIN.

Claude Silvain, veux-tu bien venir ici.

CLAUDE SILVAIN.

J'y viens, mon Père.

PIERRE SILVAIN.

Ce petit coquin-là, d'abord qu'il voit une jeune Fille, il y court tout de fuite, on ne peut pas le tenir.

M. MARTIN.

Ah ! c'eſt de ſon âge. Femme donne-nous un peu une croûte de pain & une pinte de vin ; parce que nous avons à parler ici.

Mde MARTIN.

Genevieve, va chercher du vin, pendant que je rincerai les verres.

GENEVIEVE.

J'y vais.

M. MARTIN, *bas.*

C'eſt que les Femmes, vous ſavez.... Elle n'eſt pas-là ?

PIERRE SILVAIN.

Si fait ; je la vois.

M. MARTIN, *haut.*

Il y avoit bien du monde au marché aujourd'hui. *Bas.* Il ne faut parler de rien encore.

PIERRE SILVAIN.

Voilà donc pourquoi vous êtes revenu ſi tard ?

M. MARTIN.

Si tard, ſi tard ! Il faut bien avoir le tems de faire ſes affaires.

CLAUDE SILVAIN.

Moi, j'étois ſur le pas de la porte à regarder toujours quand vous reviendriez ; parce que je commençois à m'impatienter.

PIERRE SILVAIN.

Veux-tu bien te taire.

CLAUDE SILVAIN.

Oh, mais ce que je dis c'eſt pour parler, afin qu'on ne nous entende pas.

PIERRE SILVAIN.

Il eſt malin au moins, Monſieur Martin, mon fils.

M. MARTIN.

Bon chien chaſſe de race.

Mde MARTIN.

Tenez ; voilà toujours des verres & du pain.

M. MARTIN.

Donne-nous auſſi un peu de fromage.

Mde MARTIN.

Du Brie ?

M. MARTIN.

Oui, oui. Eh bien, ce vin ? Elle eſt bien long-tems.

CLAUDE SILVAIN.

Voulez-vous que j'aille à la cave chercher Mamefelle Genevieve ?

M. MARTIN.

Eh non, non, ne bougez, la voilà. Tiens, apporte ici, Fille.

Mde MARTIN.

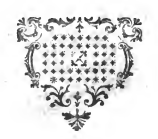
Voilà du fromage ; vous en mangerez fi vous voulez.

M. MARTIN.

Allons, c'eft bon. Allez-vous-en à préfent. Faites chauffer le four, nous y mettrons ces deux pâtés que j'ai fait hier au foir.

Mde MARTIN.

Allons, viens Genevieve.



SCENE IV.

M. MARTIN, PIERRE SILVAIN, CLAUDE SILVAIN, HONORIN.

CLAUDE SILVAIN.

DEUX pâtés ! quand je ne me marierois que pour cela, j'en ferois toujours bien-aise ; parce que j'aime bien le pâté, moi.

M. MARTIN.

Vous aimez le pâté ?

CLAUDE SILVAIN.

Oh ! comme tout.

PIERRE SILVAIN.

Bon ! laissez-le dire ; c'est un drôle de corps qui ne finiroit jamais si on l'écoutoit. Dites-moi un peu, Monsieur Martin, avez-vous trouvé tout ce qu'il vous falloit pour notre noce ?

M. MARTIN.

Ah ! ne vous embarrassez-pas, vous aurez de quoi manger. Allons buvons donc. *Il leur verse à boire, & ils boivent.*

HONORIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette noce ?

CLAUDE SILVAIN.

Quoi ? Monſieur Honorin, vous ne ſavez pas ? Ah ! il eſt bon-là ; c'eſt lui qui fera notre contrat & il n'en ſait encore rien. *Il rit.* Ah, ah, ah.

PIERRE SILVAIN.

Veux-tu bien ne pas tant rire ? Voilà comme il eſt, il rit de tout, & quand il a une fois commencé.... Enfin, je ne puis jamais le mener nulle part, quand j'ai à parler d'affaires.

CLAUDE SILVAIN.

Comment, vous ne ſavez pas que je me marie avec Mameſelle Geneviève ?

HONORIN.

Point du tout.

CLAUDE SILVAIN.

Que nous faiſons ce ſoir le contrat ?

HONORIN.

Je n'en ſai rien.

CLAUDE SILVAIN.

C'est pourtant bien vrai. *Il rit.* Ah, ah, ah, il n'en sait rien.

M. MARTIN.

Oui ; rien n'est plus certain, & nous ferons la noce de Lundi en huit. Nous allions aller tout-à-l'heure chez vous pour vous prier à souper pour ce soir.

CLAUDE SILVAIN.

Nous ferons bien du monde, n'est-ce pas, Monsieur Martin ?

M. MARTIN.

Mais de mon côté....

CLAUDE SILVAIN.

Oh de votre côté, c'est votre affaire. Pour moi, il faut que j'aille prier ma Tante, mon Oncle, mes Cousins, mes Cousines....

PIERRE SILVAIN.

Tu n'as pas de tems à perdre.

CLAUDE SILVAIN.

Oh, pour cela non ; car il faut que je me fasse friser.

PIERRE SILVAIN.

Et moi donc, qui n'ai pas ma barbe faite,

je voulois me faire raser hier ; mais le Barbier étoit allé au Château pour le chien de Madame qui étoit malade. Je m'en vais aussi m'en aller.

M. MARTIN.

Et nos affaires donc, avec Monsieur Honorin, quand est-ce que nous en parlerons?

PIERRE SILVAIN.

Ce soir, ce soir.

M. MARTIN.

Ah, si vous le prenez comme cela, moi, je m'en vais travailler au souper ; car je n'ai pas trop de tems non plus.

CLAUDE SILVAIN.

Vous avez raison beau-Père. Attendez que je boive encore un coup auparavant de m'en aller.

PIERRE SILVAIN.

Et moi donc?

M. MARTIN, *versant à boire.*

Tenez. A vous, Monsieur Honorin, à toi, Pierre Silvain ; allons, à votre santé tous ensemble. *Ils boivent.*

CLAUDE SILVAIN.

Eſt-ce là le vin que nous boirons ce ſoir ?

M. MARTIN.

Oui ; je n'en ai pas d'autre.

CLAUDE SILVAIN.

Tant mieux ; car il eſt bon.

PIERRE SILVAIN.

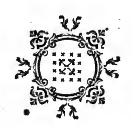
Allons, allons, marche.

CLAUDE SILVAIN.

Beau-Père, dites-donc notre mariage à Monſieur Honorin, puiſqu'il ne le fait pas. Ah, ah, ah. *Il rit.*

PIERRE SILVAIN.

Allons, allons, marche, grand fou. A ce ſoir, Meſſieurs.



SCENE V.

M. MARTIN, HONORIN.

HONORIN.

Quoi ! vous allez donner votre Fille à ce benêt-là ?

M. MARTIN.

Oh, benêt ! il sera riche ; son Père l'associe dans son commerce des Bois, & la richesse va avant tout dans le ménage.

HONORIN.

Je le sai bien ; mais qu'est-ce qu'il vous en reviendra à vous ?

M. MARTIN.

Ce qu'il m'en reviendra ? D'avoir bien marié ma Fille ?

HONORIN.

Oui ; mais on dira la même chose toujours.

M. MARTIN.

Je ne sai pas ce que vous voulez dire.

HONORIN.

Tenez, Compère, à votre place, je n'aurois pas donné ma Fille à Claude Silvain.

M. MARTIN.

Eſt-ce parce que ce n'eſt pas l'avis de ma Femme ?

HONORIN.

Vous vous y connoiſſez. *Il rit.*

M. MARTIN.

Mais sûrement ; je ſai bien qu'elle auroit voulu que je l'euſſe donné à Clément.

HONORIN.

Et vous le croyez ?

M. MARTIN.

Sans doute.

HONORIN.

Vous êtes un homme bien aiſé à tromper.

M. MARTIN.

Mais, puiſqu'elle me l'a dit elle-même.

HONORIN.

Et pardi, j'y étois ce jour-là.

M. MARTIN.

Et oui vraiment, à propos.

HONORIN.

Eh bien, vous avez donné là-dedans ?

M. MARTIN.

Pourquoi pas ?

HONORIN.

Mais, vous n'avez donc pas vû ?

M. MARTIN.

Quoi ?

HONORIN.

Quand nous sommes arrivés ?

M. MARTIN.

Je ne m'en souviens pas.

HONORIN.

Attendez que je voie si elle n'est pas-là. *Il va voir.* Asseyez-vous ici. *Ils s'asseyent.* Tenez, Compère, rappellez-vous.

M. MARTIN.

Vous me faites sécher d'impatience.

HONORIN.

Vous ne vous souvenez-pas que le jour qu'elle vous parla pour Clément, nous l'avions trouvé avec elle ?

M. MARTIN.

Ah, oui.

HONORIN.

Et que dans le moment que nous sommes arrivés il l'embrassoit.

M. MARTIN.

C'est vrai, je m'en souviens.... Est-ce que.... Expliquez-moi donc?

HONORIN.

Elle étoit fort rouge.

M. MARTIN.

Fort rouge? Cela pourroit bien être.

HONORIN.

Elle vous dit tout de suite, mon ami, Clément me prioit de vous parler pour lui. Il voudroit bien épouser Genevieve.

M. MARTIN.

Oui; elle m'a dit cela, & c'est pourquoi j'ai crû qu'elle le vouloit; est-ce que vous croyez le contraire?

HONORIN.

Pardi, j'en suis bien sûr. Elle sait que vous n'êtes jamais de son avis, & elle ne risquoit rien.

M. MARTIN.

Elle ne riſquoit rien ?

HONORIN.

Sans doute ; car ſi vous l'euſſiez priſe au mot, elle en auroit été bien fâchée.

M. MARTIN.

Vous m'embarraſſez l'eſprit.

HONORIN.

Rien n'eſt pourtant plus clair, à ce que tout le monde dit.

M. MARTIN.

Mais, quoi encore ?

HONORIN.

Que votre Femme eſt amoureuſe de Clément.

M. MARTIN.

Seroit-il bien poſſible ?

HONORIN.

Vous voyez bien qu'en faiſant épouſer votre Fille à Clément, vous feriez taire les mauvaiſes langues, & que l'on croiroit qu'il ne venoit chez vous que pour votre Fille.

M. MARTIN, *consterné.*

Et vous croyez qu'il y venoit pour ma Femme?

HONORIN.

Dame. Ecoutez-donc, on ne peut répondre de rien dans la vie.

M. MARTIN.

Non, sur-tout avec les Femmes.

HONORIN.

Ne lui dites pas que je vous ai parlé de cela.

M. MARTIN.

Effectivement, je me rappelle à présent tout plein de choses. Je l'ai trouvé souvent à causer avec elle.

HONORIN.

Tous les jours.

M. MARTIN.

Elle ne m'a parlé qu'une fois de lui donner ma Fille, rien que le jour en question.

HONORIN.

Je le crois bien.

M. MARTIN.

Mais croyez-vous que Clément consentiroit à l'épouser ?

HONORIN.

Je ne sais pas ; mais si vous vouliez je lui en parlerois.

M. MARTIN.

Dites-lui que sur ce que ma Femme m'a dit, j'ai fait mes réflexions, & que je ne demande pas mieux.

HONORIN.

Je le veux bien ; je lui dirai de plus que vous avez tout découvert, & qu'il n'y a que ce moyen-là de tout réparer.

M. MARTIN.

Je vous en aurai la plus grande obligation. Je vais parler à ma Femme, elle ne croira pas que je pense à ce mariage, elle en sera bien étonnée. Laissez, laissez-moi faire.

HONORIN.

Sur-tout *motus*, que c'est moi qui vous ai dit tout cela.

M. MARTIN.

Ne craignez rien.

HONORIN.

HONORIN.

Adieu, Compère, je m'en vais tâcher de déterminer Clément & de vous l'amener.

M. MARTIN.

Il a du bien?

HONORIN.

Oui, sûrement; & puis son commerce d'Epicerie.

M. MARTIN.

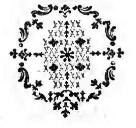
Allons, c'est bon, ne perdez pas de tems.

HONORIN.

A tantôt. *Il s'en va.*

M. MARTIN.

La Carogne! la Défunte ne m'auroit pas fait un tour comme cela.... Il faut que je me contraigne. Genevieve, Genevieve.



SCENE VI.

M. MARTIN, GENEVIEVE.

GENEVIEVE.

QU'EST-CE que vous voulez, mon Père?

M. MARTIN.

Où est ta Belle-Mère?

GENEVIEVE.

Elle est assise auprès du puits à laver la salade.

M. MARTIN

Dis-lui de venir ici.

GENEVIEVE.

Oui, mon Père. A propos le four est chaud.

M. MARTIN.

Eh bien, mets-y les deux pâtés & un gigot dans une terrine avec de la chicorée, & épluche des champignons.

GENEVIEVE.

Oui, oui.

M. MARTIN.

Il faut, pour cacher ma colère, que je me mette à travailler.

SCENE VII.

M. MARTIN, Mde MARTIN.

Mde MARTIN.

Me voilà, mon Homme ; qu'est-ce que tu veux ?

M. MARTIN.

Allons, aide-moi à ôter mon habit. *Il ôte son chapeau.*

Mde MARTIN.

Et ton chapeau ?

M. MARTIN.

Oui ; donne-moi mon bonnet.

Mde MARTIN.

De coton ?

M. MARTIN.

Oui ; je garderai ma perruque. Mon tablier ?

Mde MARTIN.

Le voilà.

M. MARTIN.

Y a-t-il du persil, de la ciboule, de l'échalote là-dessus ?

Mde MARTIN.

Oui, oui ; la poivriere y eſt auſſi.

M. MARTIN.

C'eſt bon.

Mde MARTIN.

Qu'eſt-ce que tu as donc ? tu parois fâché.

M. MARTIN, *hachant du perſil.*

Fâché, fâché ! Je ſuis comme je ſuis. Quand on a de l'amour dans la tête on eſt plus content, n'eſt-ce pas ?

Mde MARTIN.

Comment de l'amour ?

M. MARTIN.

Eh, tu ſais bien ce que je veux dire.

Mde MARTIN.

Dame, ſi on vous a dit que votre Fille aime Clément, ce n'eſt pas ma faute.

M. MARTIN.

Quoi ! ma Fille aime Clément ?

Mde MARTIN.

Oui ; n'eſt-ce pas cela que vous dites ?

M. MARTIN.

Je voudrois bien que ce fût elle.

Mde MARTIN.

Et qui croyez-vous donc que c'eſt ? Eſt-ce qu'il y en a un autre qui veut l'avoir ?

M. MARTIN.

Ah ! voilà la jalouſie qui te prend.

Mde MARTIN.

Comment, la jalouſie ?

M. MARTIN.

Oui ; tu ne peux pas la cacher.

Mde MARTIN.

Celui-là eſt bon ! Quoi, je ferois jalouſe ! & à propos de quoi ?

M. MARTIN.

A propos de Clément ; tiens, ne m'en fais pas dire davantage.

Mde MARTIN.

Mais je crois que vous êtes fou.

M. MARTIN.

Non, non, je ne ſuis pas fou ; mais j'ai bien peur d'être autre choſe. Qu'eſt-ce que tu as à dire à cela ?

Mde MARTIN.

J'ai à dire que je voudrois bien ſavoir qui vous a donné cette idée-là ?

M. MARTIN.

Qui ?

Mde MARTIN.

Oui.

M. MARTIN.

Eh bien, tout le village s'en apperçoit depuis long-tems.

Mde MARTIN.

Tout le village ?

M. MARTIN.

Oui ; demande plutôt à Monsieur Honorin.

Mde MARTIN.

Quoi ! Monsieur Honorin a pu vous dire que j'aimois Clément ?

M. MARTIN.

Je ne dis pas que c'est lui ; mais il le sait comme tout le monde.

Mde MARTIN, *à part.*

Monsieur Honorin auroit été capable....

M. MARTIN.

Te voilà confondue.

Mde MARTIN, *à part.*

Voilà pourquoi il n'a pas voulu me dire....

M. MARTIN.

Qu'eſt-ce que tu as à répondre à cela?

Mde MARTIN.

Que rien n'eſt plus faux.

M. MARTIN.

Ah, oui; tu crois que je te croirai.

Mde MARTIN, *à part.*

Si c'étoit pour faire réuſſir Clément..... cela ſeroit bien vilain à lui.

M. MARTIN.

Qu'eſt-ce que tu dis-là toute ſeule?

Mde MARTIN.

Je dis que c'eſt affreux à vous, de croire de pareilles choſes.

M. MARTIN.

Oui, oui; affreux. Pourquoi m'as-tu propoſé Clément, pour ma Fille? Je le ſai bien.

Mde MARTIN.

Comment, vous le ſavez?

M. MARTIN.

Oui; tu ne m'en as pas parlé depuis.

Mde MARTIN.

Vous ne le vouliez pas.

Q 4

M. MARTIN.

Si tu en avois eu bonne envie, tu m'aurois tourmenté pour cela.

Mde MARTIN.

Eh bien faites-lui époufer, elle en fera charmée & moi auffi.

M. MARTIN.

Et toi auffi ? Je t'attrapperois bien.

Mde MARTIN.

Mais...... *A part.* Je ne fai ce que je dois faire.

M. MARTIN.

Tu barguighes, je vois bien que tout ce que je t'ai dit eft vrai.

Mde MARTIN, *pleurant.*

Si vous m'aimiez, vous ne me parleriez pas comme cela.

M. MARTIN.

Et c'eft parce que je t'aime. Vraiment fi je ne t'aimois pas, qu'eft-ce que cela me feroit ? il y a tant de gens comme moi. Mais bon gré, malgré, j'ai décidé....

Mde MARTIN.

Quoi ?

M. MARTIN.

Tu auras beau pleurer, cela sera; oui, je l'ai mis dans ma tête, ma Fille épousera Clément.

Mde MARTIN, *avec joie.*

Quoi! tout de bon?

M. MARTIN.

Oui, oui; fais semblant de rire, tu n'en as pas d'envie.

Mde MARTIN.

Mais il faut savoir si votre Fille y consentira.

M. MARTIN.

Oh, ne crois pas l'empêcher, tu ne la préviendras pas; car je vais lui parler devant toi. Tiens-toi-là. Genevieve.



SCENE VIII.

Mde MARTIN, GENEVIEVE, M. MARTIN.

GENEVIEVE, *avant de paroître.*

MON Pere.

M. MARTIN.

Viens donc ici.

GENEVIEVE, *paroissant.*

Me voilà, mon Père. J'apportois les champignons.

M. MARTIN.

Mets-les sur la table, & passe-là. *Elle passe à droite, & Monsieur Martin est entr'elle & Madame Martin qui fait des signes à Genevieve.*

GENEVIEVE.

Pourquoi donc faire?

M. MARTIN.

Ah çà, Fille, je sais que tu aimes Claude Silvain.

GENEVIEVE.

Je vous assure, mon Père, que cela n'est pas vrai.

M. MARTIN.

Il me l'a dit, ainſi je n'en doute pas.

GENEVIEVE.

Mais il a eu tort.

M. MARTIN.

Il ne faut pas le nier, tu ſeras bien fâchée tout-à-l'heure ; mais tu auras beau pleurer, je ne changerai pas d'avis.

GENEVIEVE.

En vérité, mon Père, je ne peux être que malheureuſe avec lui.

M. MARTIN.

Allons, allons, je ſais à quoi m'en tenir ; il a prié ſon Père de me parler pour vous marier enſemble, j'y ai conſenti ; mais ce n'eſt plus cela.

GENEVIEVE.

Comment ?

M. MARTIN.

Ah! je ſavois bien que tu ſerois fâchée de ce que je te vas dire. Je ne veux plus de ce mariage-là. Et je veux que tu conſentes dès ce ſoir, à épouſer Clément.

GENEVIEVE, *avec joie.*

Clément ?

M. MARTIN.

Oui. Elle te fait des ſignes, voilà pourquoi tu fais ſemblant d'en être bien-aiſe ; mais à cela il n'y a pas à reculer, il faut que tu oublies Claude Silvain.

GENEVIEVE.

Mon Père, je ferai tout ce que vous voudrez.

M. MARTIN.

Oui, voilà ce qu'elles diſent quand on ne veut pas ce qu'elles veulent. Quand ma Femme m'a propoſé ce mariage-là, elle avoit ſes raiſons, & moi j'avois les miennes pour le refuſer ; mais aujourd'hui ce n'eſt plus de même.

GENEVIEVE.

Mon Père....

M. MARTIN.

Je n'entendrai rien. Monſieur Honorin va amener Clément, il m'a promis de l'y faire conſentir, & s'il ne le veut pas, je ſais bien à qui je m'en prendrai. *Il regarde Madame Martin.* Je crois que les voici. Reſtez-là toutes deux. Oui, ce ſont eux-mêmes.

SCENE IX.

M. MARTIN, Mde MARTIN, GENEVIEVE, HONORIN, CLÉMENT.

HONORIN.

ALLONS, entrez, entrez.

CLÉMENT.

Mais pourquoi faire?

M. MARTIN.

Ah çà, Clément, écoutez moi.

CLÉMENT.

Mais, Monſieur Martin, Monſieur Honorin m'a déja dit ce que vous vouliez de moi.

M. MARTIN.

Eh bien?

CLÉMENT.

Je lui ai répondu que je ne voulois pas me marier.

GENEVIEVE, *étonnée & piquée.*

Il ne veut pas ſe marier! non, mon Père, il ne faut pas le forcer, apparemment qu'il en aime une autre.

M. MARTIN.

Eh vraiment oui, je le ſais bien.

Mde MARTIN, *à Honorin, bas.*

Monſieur Honorin, qu'eſt-ce que vous avez fait ?

HONORIN *bas.*

Laiſſez donc, vous verrez.

M. MARTIN.

Qu'eſt-ce qu'elle vous dit-là ?

HONORIN.

Elle me prie d'empêcher ce mariage.

M. MARTIN.

Je le crois bien.

HONORIN.

Ce n'eſt pas-là mon métier, au contraire.

M. MARTIN.

Ma Fille a du bien de ſa Mère, il eſt à peu-près égal au vôtre, & ſi vous ne conſentez pas, vous me ferez croire que c'eſt celle qui vous aime, qui vous en empêche.

HONORIN.

Allons, Clément, un bon établiſſement vaux mieux que tout.

GENEVIEVE *piquée.*

Non, non, Monſieur Honorin, puiſqu'il ne s'en ſoucie pas, il ne faut pas le preſſer davantage.

M. MARTIN.

Ah! je ſais bien ce qui te fait dire cela à toi.

CLÉMENT.

Eh bien, Monſieur, j'y conſens; mais vous en ſerez peut-être fâché?

M. MARTIN.

Fâché? je vous réponds que non.

CLÉMENT.

Si vous allez vous dédire?

M. MARTIN, *frappant dans la main de Clément.*

Je vous donne deux mille francs, ſi je me dédis.

CLÉMENT.

Oh! c'eſt bon pour le propos.

M. MARTIN.

Vous verrez; tenez, voilà les deux Silvains, je vais les renvoyer.

Mde MARTIN.

Mais ſi vous êtes engagé avec eux?

M. MARTIN.

Ne t'inquiètes pas plus que moi. Je fais bien ce que je fais apparemment.

SCENE X.

M. MARTIN, Mde MARTIN, PIERRE SILVAIN, GENEVIEVE, HONORIN, CLAUDE SILVAIN, CLÉMENT.

CLAUDE SILVAIN.

Ah, ah! nous fommes les premiers.

M. MARTIN.

Oui ; mais je n'ai pas befoin qu'il en vienne davantage.

CLAUDE SILVAIN.

Pourquoi donc? Eft-ce que le fouper n'eft pas prêt? J'ai pourtant faim, moi; avez-vous faim auffi, Mamefelle Genevieve? *Il veut la prendre par le bras.*

GENEVIEVE.

Allons, laiffez-moi.

CLAUDE SILVAIN.

Oh! vous ne me direz pas toujours cela.

PIERRE

PIERRE SILVAIN.

Veux-tu bien te tenir en repos.

CLAUDE SILVAIN.

Tous nos parens vont venir. Voyez comme je ſuis friſé ?

CLÉMENT.

Je crois que vous perdrez votre étalage.

CLAUDE SILVAIN.

Qu'eſt-ce qu'il dit donc Clément ? Il me fait toujours rire, lui.

M. MARTIN.

Il n'a pas tout-à-fait tort. J'ai changé d'avis & je lui donne ma Fille.

CLAUDE SILVAIN.

Allons donc, vous badinez.

PIERRE SILVAIN.

Mais, Monſieur Martin, vous m'avez donné votre parole.

M. MARTIN.

Eh bien, je la retire.

PIERRE SILVAIN.

Mais....

CLAUDE SILVAIN.

Bon ! mon Père, ne croyez pas Monſieur

Martin, il ſe moque de vous; car j'ai été voir au four, & il y a deux pâtés & un gigot.

M. MARTIN.

Oui, dont vous ne mangerez pas.

HONORIN.

C'eſt tout de bon.

CLAUDE SILVAIN.

Je ne comprends pas cela! mon Oncle, ma Tante, mes Couſins, mes Couſines qui vont venir.

M. MARTIN.

Allez au-devant d'eux pour les en empêcher.

PIERRE SILVAIN.

Monſieur Honorin, expliquez-moi donc pourquoi ce changement, je n'y comprends rien.

HONORIN.

Tant que le contrat n'eſt pas fait, il n'y a rien à dire.

CLAUDE SILVAIN.

Il a raiſon, Monſieur Honorin; mon Père, il falloit commencer par le contrat; mais, Mameſelle, vous ne m'aurez donc pas?

GENEVIEVE.

Il faudra s'en consoler.

CLAUDE SILVAIN.

Et ce fil que nous avons devidé ensemble?

PIERRE SILVAIN.

Allons, Claude Silvain, puisqu'on se moque de nous, sortons d'ici.

CLAUDE SILVAIN.

Oui, on se moque de nous, je le vois bien, mon Père; je vois aussi que c'est Clément qui mangera les deux pâtés; mais quand nous en ferons faire pour nous, il n'en aura pas, je le promets bien. Fi le vilain gourmand.

PIERRE SILVAIN.

Passe donc. Nous trouverons toujours bien une Femme pour toi. Adieu, adieu.



SCENE DERNIÈRE.

M. MARTIN, Mde MARTIN, GENEVIEVE, HONORIN, CLÉMENT.

M. MARTIN.

A PRÉSENT que nous en voilà débarrassés, allons chez vous, Monsieur Honorin, faire notre contrat.

HONORIN.

Oui ; mais avant il faut que je vous apprenne la tromperie que je vous ai faite, & vous n'en serez pas fâché.

M. MARTIN.

Qu'est-ce que c'est ?

HONORIN.

Vous ne m'en voudrez pas, Madame Martin ?

Mde MARTIN.

Pourquoi ?

HONORIN.

C'est que connoissant le caractère jaloux du

Compère, j'en ai profité, en lui faiſant croire que vous étiez amoureuſe de Clément.

Mde MARTIN.

Ah! Monſieur Honorin, c'eſt bien mal à vous.

M. MARTIN.

Comment! cela n'eſt pas vrai?

HONORIN.

Non, vraiment.

GENEVIEVE.

Quoi, c'eſt ma Belle-mère qu'on diſoit que tu aimois, Clément?

CLÉMENT.

Elle-même.

Mde MARTIN.

Tu es bien-heureux, mon ami, que je ne ſois pas Femme à me venger de ta crédulité.

M. MARTIN.

Allons, ne parlons plus de cela, je te promets d'être corrigé de la jalouſie pour toute ma vie.

Mde MARTIN.

En ce cas, je n'en ſuis plus fâchée, puiſque

par ce moyen nous faisons aussi le bonheur de Genevieve & de Clément.

HONORIN.

Venez-vous-en chez moi, nous reviendrons souper ici après.

FIN.

LA
MALADIE
SUPPOSÉE,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

M. DE PRÉVIEUX, *Tuteur de Mademoiselle de Leurville.*

Mlle DE LEURVILLE.

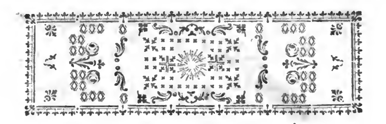
LE CHEVALIER DE CLERCIN, *Neveu de Monsieur de Prévieux.*

M. DE SOURVAL.

CÉCILE, *Femme-de-Chambre de Mademoiselle de Leurville.*

CLÉMENT, } *Laquais.*
LE ROUX, }

La Scène est chez Monsieur de Prévieux.



LA MALADIE SUPPOSÉE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER.

M. DE PRÉVIEUX.

TU as raison, mon Neveu.

LE CHEVALIER.

Mais, mon Oncle, vous avez de l'amitié pour moi; comment, dans cette occasion-ci ne m'avez-vous pas préféré? Je conviens que

Mademoiselle de Leurville a plus de bien que je n'en devrois espérer dans un établissement; mais vous êtes son Tuteur, il vous étoit aisé de faire ma fortune & vous m'avez oublié.

M. DE PRÉVIEUX.

C'est parce que je suis chargé de la pourvoir, que j'ai cherché un parti aussi riche qu'elle.

LE CHEVALIER.

Le bien seul fait-il le bonheur? Monsieur de Sourval ne l'aura pas épousée qu'il vous fera peut-être des Procès.

M. DE PRÉVIEUX.

Mes comptes sont bien en règle.

LE CHEVALIER.

Oui; mais il aime à plaider.

M. DE PRÉVIEUX.

Que veux-tu? Les choses sont avancées au point qu'il n'y a pas à reculer.

LE CHEVALIER.

Ne croyez pas que ce soit son bien seul qui me feroit desirer d'épouser Mademoiselle de Leurville, & c'est-là ce qui me cause les plus vifs regrets! j'avois été deux ans sans la voir; à mon retour, j'ai été ébloui, transporté....

M. DE PRÉVIEUX.

Tant pis pour toi; car bien loin de vouloir rompre cet engagement, quand cela se pourroit, je crois qu'elle s'y opposeroit; Monsieur de Sourval l'aime, il lui plaît....

LE CHEVALIER.

Il lui plaît?

M. DE PRÉVIEUX.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas possible; il a osé lui dire qu'il l'aimoit; elle a cru devoir l'aimer, parce qu'il lui étoit destiné, & c'est plutôt un arrangement où la tête a décidé que le penchant.

M. DE PRÉVIEUX.

Pourquoi s'abuser & croire....

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas; mais je desire.

M. DE PRÉVIEUX.

Quel remède peut-il y avoir quand les choses sont si avancées?

LE CHEVALIER.

De rompre tout-à-fait.

M. DE PRÉVIEUX.

Et comment?

LE CHEVALIER.

J'imagine un moyen qui, ſi vous y conſentez, détachera entièrement Mademoiſelle de Leurville de Sourval.

M. DE PRÉVIEUX.

C'eſt-là, je te dis, la grande difficulté.

LE CHEVALIER.

Secondez-moi ſeulement, & rien ne ſera plus facile.

M. DE PRÉVIEUX.

Voyons, que faut-il que je faſſe?

LE CHEVALIER.

Il faut que vous diſiez à Mademoiſelle de Leurville que vous avez appris que Sourval étoit ſoupçonné de....

M. DE PRÉVIEUX.

Je l'entends, il vient sûrement pour voir Mademoiſelle de Leurville.

LE CHEVALIER.

Eh bien, pendant qu'il ſera avec elle, je vous dirai mon idée & ce que vous aurez à faire.

M. DE PRÉVIEUX.

Pour qu'il ne se doute de rien, je vais l'assurer qu'il ne tiendra qu'à lui de conclure son mariage quand il le voudra.

LE CHEVALIER.

Cela est bon.

SCENE II.

M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER, LE ROUX.

LE ROUX.

MONSIEUR de Sourval demande à voir Monsieur.

M. DE PRÉVIEUX.

J'y vais.

LE CHEVALIER.

Le Roux, attends.



SCENE III.

LE CHEVALIER, LE ROUX.

LE ROUX.

QU'EST-CE que vous voulez, Monſieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Une choſe très-facile, & où je ne veux employer que toi & Clément.

LE ROUX.

Vous n'avez qu'à dire.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu te muniſſes d'une corde.

LE ROUX.

Bien forte ?

LE CHEVALIER.

Non, & que vous vous teniez prêts pour quand je vous le dirai.

LE ROUX.

Où faudra-t-il aller ?

LE CHEVALIER.

Pas bien loin ; car c'eſt ici, l'un là tout près, & l'autre là-bas. *Il lui montre.*

LE ROUX.

Eſt-ce pour faire tomber quelqu'un?

LE CHEVALIER.

Juſtement.

LE ROUX.

Oh! cela eſt bien aiſé.

LE CHEVALIER.

C'eſt Monſieur de Sourval.

LE ROUX.

Ne vous embarraſſez pas.

LE CHEVALIER.

Je vous placerai tous les deux quand il le faudra.

LE ROUX.

Je m'en vais chercher la corde.



SCENE IV.

Mlle DE LEURVILLE, LE CHEVALIER.

Mlle DE LEURVILLE.

AH! c'eſt vous, Monſieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Vous croyiez trouver Monſieur de Sourval, Mademoiſelle?

Mlle DE LEURVILLE.

Il eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Je me ſais très-bon gré d'être arrivé ici pour être témoin de votre mariage.

Mlle DE LEURVILLE.

Cela eſt fort honnête à vous. Cela vous fait donc un très-grand plaiſir?

LE CHEVALIER.

Aſſurément; c'eſt un parti qui vous convient, un homme aimable, & qu'il paroît que vous aimez; comment ne ſerois-je pas charmé de votre bonheur?

Mlle

Mlle DE LEURVILLE.

C'est donc un très-grand bonheur d'épouser ce qu'on aime? Parlez-moi naturellement?

LE CHEVALIER.

Oh! oui, très-grand, très-grand!

Mlle DE LEURVILLE.

Et vous croyez que Monsieur de Sourval est un homme aimable?

LE CHEVALIER.

Oui, très-aimable. *A part.* Qu'est-ce que cela signifie?

Mlle DE LEURVILLE.

Mais, Monsieur le Chevalier, est-ce que vous n'avez jamais aimé, que vous êtes encore garçon?

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, Mademoiselle; mais je ne suis pas riche, & cela empêche quelquefois d'épouser ce qu'on aime.

Mlle DE LEURVILLE.

Cela ne devroit y rien faire. Et par cette raison vous avez cessé d'aimer?

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle, j'aime toujours.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous aimez toujours?

LE CHEVALIER.

Et j'aimerai toute ma vie.

Mlle DE LEURVILLE.

Mais c'est être aussi trop malheureux; puisqu'il est impossible que vous épousiez celle que vous aimez.

LE CHEVALIER.

Impossible, si vous voulez, il pourroit arriver....

Mlle DE LEURVILLE.

Comment, auriez-vous quelqu'espérance?

LE CHEVALIER.

Mais, je crois que oui.

Mlle DE LEURVILLE *sèchement.*

Vous n'êtes donc pas si malheureux.

LE CHEVALIER.

Il semble que vous cessiez de me plaindre?

Mlle DE LEURVILLE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Vous avez de l'impatience de voir Monsieur

de Sourval, il est avec mon Oncle, je vais vous l'envoyer. *Il s'en va très-content.*

Mlle DE LEURVILLE.

Comme il vous plaira, Monsieur.

SCENE V.

Mlle DE LEURVILLE, CÉCILE.

CÉCILE.

QUOI, Mademoiselle, c'est avec Monsieur le Chevalier que vous étiez? Voulez-vous que je vous dise ce que je pense?

Mlle DE LEURVILLE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est?

CÉCILE.

Vous paroissez fâchée.

Mlle DE LEURVILLE.

Fâchée ou non, dites toujours?

CÉCILE.

Je crois m'appercevoir que depuis que Monsieur le Chevalier est ici, vous aimez moins Monsieur de Sourval.

Mlle DE LEURVILLE.

Comment ! qu'eſt-ce c'eſt que cette idée-là ?

CÉCILE.

Tenez, Mademoiſelle ; puiſque le mot eſt lâché, je ne m'en dédis pas.

Mlle DE L'EURVILLE.

Ah ! Cécile !

CÉCILE.

Vous ſoupirez ?

Mlle DE LEURVILLE.

Je crains bien de m'être trompée, quand je croyois avoir de l'amour pour Monſieur de Sourval.

CÉCILE.

Aurois-je deviné ?

Mlle DE LEURVILLE.

Tout ce que j'ai ſenti en voyant le Chevalier, eſt bien différent !

CÉCILE.

Eh bien, Mademoiſelle, ſi réellement il vous aimoit....

Mlle DE LEURVILLE.

Lui, m'aimer ! Ah ! ne m'en parle plus !

CÉCILE.

Pourquoi ? il feroit peut-être encore tems....

Mlle DE LEURVILLE, *prenant la main de Cécile.*

Cécile....

CÉCILE.

Eh bien, Mademoifelle ? parlez, je vous en fupplie.

Mlle DE LEURVILLE.

Le Chevalier, aime ailleurs.

CÉCILE.

Qui vous l'a dit ?

Mlle DE LEURVILLE.

Lui-même. Il eft bien loin d'imaginer ce qui fe paffe dans mon cœur !

CÉCILE.

En ce cas-là, Mademoifelle, au lieu de laiffer fortifier vos fentimens pour lui, vous devriez preffer Monfieur de Prévieux de conclure votre mariage avec Monfieur de Sourval, & oublier Monfieur le Chevalier.

Mlle DE LEURVILLE.

Je le devrois, fans doute !

CÉCILE.

Il faut vous y résoudre ; voici Monsieur de Sourval, sûrement il vous aime, ne pensez plus qu'à lui. *Elle sort.*

SCENE VI.

Mlle DE LEURVILLE, M. DE SOURVAL.

M. DE SOURVAL.

MADEMOISELLE, vous me voyez l'homme du monde le plus heureux ! Monsieur de Prévieux, desire autant que moi de voir terminer notre mariage ; c'est à vous de fixer le jour ; le contrat sera signé ce soir, si vous y consentez.

M. DE LEURVILLE.

Vous êtes le maître, Monsieur.

M. DE SOURVAL.

Quelle froideur ! Quoi, Mademoiselle, me serois-je flatté envain du bonheur de vous plaire ?

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur.

M. DE SOURVAL.

Mais vous ne partagez pas ma joie.

Mlle DE LEURVILLE, *avec regret, à part.*

Quelle différence ! ...

M. DE SOURVAL.

Que dites-vous ? depuis quelques jours vous m'inquiétez. Auriez-vous quelque chose à me reprocher ?

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur, encore une fois.

M. DE SOURVAL.

Quelle aigreur !

Mlle DE LEURVILLE.

Moi, de l'aigreur ?

M. DE SOURVAL.

Je vous demande pardon, si ce mot vous offense ; ce n'est pas mon dessein, vous le savez bien.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous devez savoir aussi que je n'aime pas les reproches.

M. DE SOURVAL.

Je ne vous en fais pas non plus ; je cherche à pénétrer....

Mlle DE LEURVILLE.

Voilà ce que je ne veux pas.

M. DE SOURVAL.

Je respecte votre volonté.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous voulez m'épouser, j'y consens ; je voudrois même que ce fût déja une chose faite. De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

M. DE SOURVAL.

Je ne me plains pas, Mademoiselle.

Mlle DE LEURVILLE.

A la bonne heure.

M. DE SOURVAL.

Mais, je crains....

Mlle DE LEURVILLE.

Dites donc ?

M. DE SOURVAL.

Que votre santé ne soit altérée.

Mlle DE LEURVILLE.

Et par où jugez-vous cela ?

M. DE SOURVAL.

C'est que vous paroissez souffrir.

Mlle DE LEURVILLE.

Il est vrai que je ne suis pas bien ; mais il ne faut pas pour cela vous inquiéter. D'ailleurs, malade ou non, je vous épouserai, Monsieur ; je vous le promets, je crois que vous devez être content.

M. DE SOURVAL.

Ah ! très-content ! *A part.* Quel changement ! je m'y perds.

SCENE VII.

M. DE PRÉVIEUX, M. DE SOURVAL, Mlle DE LEURVILLE.

M. DE PRÉVIEUX.

Je vous demande pardon, mon cher Sourval, d'interrompre ainsi un tête à tête ; mais j'ai un mot à dire à Mademoiselle.

M. DE SOURVAL.

Je vais chez mon Notaire, & je reviens sur-le-champ ; je l'amènerai, s'il est possible.

M. DE PRÉVIEUX.

Allez, allez.

SCENE VIII.

M. DE PRÉVIEUX, Mlle DE LEURVILLE, LE CHEVALIER, LE ROUX, CLÉMENT.

Pendant cette Scène, le Chevalier cache Clément & Le Roux, l'un à droite & l'autre à gauche.

M. DE PRÉVIEUX.

Je crains de vous affliger, Mademoiselle; mais mon devoir de Tuteur, m'empêche de vous laisser ignorer ce que je viens d'apprendre.

Mlle DE LEURVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE PRÉVIEUX.

Il ne faut pourtant pas vous alarmer; parce que ce que j'ai à vous dire, pourroit n'être pas vrai.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous m'inquiétez réellement, Monsieur.

M. DE PRÉVIEUX.

Je sais combien vous aimez Monsieur de Sourval....

Mlle DE LEURVILLE, *soupirant.*

Ah!

M. DE PRÉVIEUX.

Je n'avois pas besoin de ce soupir pour me le confirmer. Voici donc ce que je viens d'apprendre; mais je vous le répète, je ne saurois le croire.

Mlle DE LEURVILLE.

Eh! Monsieur, vous me faites languir.

M. DE PRÉVIEUX.

Il m'est permis d'hésiter; mais non pas de me taire. On vient de m'assurer qu'il avoit ressenti plusieurs attaques d'épilepsie; ce mal affreux! on croit souvent en être guéri, mais envain; cependant comme je ne crois pas qu'il veuille vous le cacher, si cela étoit, il ne me paroît pas vraisemblable qu'il se fût proposé pour vous épouser.

Mlle DE LEURVILLE.

Vous me faites frémir!

M. DE PRÉVIEUX.

Cette confidence est cruelle, quand il est

queſtion, ſur-tout, de quelqu'un qu'on aime.

Mlle DE LEURVILLE.

Rien n'épouvante autant !

M. DE PRÉVIEUX.

Il ſeroit poſſible d'éclaircir ce ſoupçon, je le dois même pour vous tranquilliſer. Et ſi vous le jugez à propos, je conſulterai ſon Médecin, ou bien vous le lui demanderez à lui-même, ſi vous le préférez.

Mlle DE LEURVILLE.

Je ſuis bien tentée de vous croire, & ſans examiner davantage....

M. DE PRÉVIEUX.

Non ; il ne faut pas moins que la certitude pour conſentir à perdre un Amant qu'on aime.

Mlle DE LEURVILLE.

Un Amant qu'on aime ! & ne le perd-on pas ſans le vouloir ?

M. DE PRÉVIEUX.

Que dites-vous ?

Mlle DE LEURVILLE.

Monſieur, ne perdez pas de tems pour vérifier ce que vous venez de m'apprendre.

M. DE PRÉVIEUX.

Je l'entends, je vais lui dire d'attendre mon retour. *Il sort.*

Mlle DE LEURVILLE.

J'aurois dû saisir cette occasion de rompre mon mariage ; mais pourquoi ! .... Si le Chevalier m'aimoit ! .... Quelle cruelle situation que la mienne !

SCENE XI.

Mlle DE LEURVILLE, M. DE SOURVAL, CLÉMENT ET LE ROUX *cachés*.

M. DE SOURVAL *en entrant.*

MADEMOISELLE, mon Notaire .... *Il tombe en rencontrant la corde que tiennent Clément & le Roux.*

Mlle DE LEURVILLE.

Ah ! ciel. *Elle s'enfuit.*

M. DE SOURVAL *se relevant.*

Elle me croit mort, rassurons-là. *Il suit Mlle de Leurville.*

SCÈNE X.

LE ROUX ET CLÉMENT, *ſortent de l'endroit où ils étoient cachés, en riant de toutes leurs forces.*

LE ROUX *riant.*

Ah, ah, ah, nous n'avons pas manqué notre coup.

CLÉMENT.

Comme il eſt tombé tout à plat?

LE ROUX.

Ah! je n'en puis plus à force de rire.

CLÉMENT.

C'eſt un bon tour que celui-là!

LE ROUX.

Je lui en voulois depuis long-tems.

CLÉMENT.

C'eſt un vilain avare, & je ſerois bien fâché que notre Demoiſelle fût ſa Femme.

LE ROUX.

Il n'aime que ſon bien.

CLÉMENT.

Oh! j'en ſuis bien sûr.

SCENE XI.

M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER, CLÉMENT, LE ROUX.

M. DE PRÉVIEUX.

CELA a-t-il réussi ?

LE ROUX.

Oh ! Monsieur, je vous en réponds

CLÉMENT.

Il est entré avec vivacité, & il est tombé de même.

LE CHEVALIER.

Et Mademoiselle de Leurville ?

LE ROUX.

Elle a eu une si grande peur, qu'elle s'est enfuie tout de suite.

M. DE PRÉVIEUX.

Et Monsieur de Sourval ?

CLÉMENT.

Il a couru après elle pour la rassurer ; mais je crois qu'elle étoit déja bien loin.

M. DE PRÉVIEUX.

Pourvu que....

LE CHEVALIER.

J'entends Mademoiſelle de Leurville.

M. DE PRÉVIEUX.

C'eſt elle-même.

SCENE XII.

Mlle DE LEURVILLE, CÉCILE, M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER

Mlle. DE LEURVILLE *effrayée.*

CÉCILE, ne me ſuit-il pas?

CÉCILE.

Non, Mademoiſelle, il ne nous a pas vues prendre par le petit eſcalier.

M. DE PRÉVIEUX.

Qu'eſt-ce que c'eſt? Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle?

Mlle DE LEURVILLE.

Monſieur, ce que vous m'aviez dit n'eſt que trop vrai, il eſt tombé-là, à mes pieds.

LE

LE CHEVALIER.

Qui donc?

CÉCILE.

Monsieur de Sourval.

LE CHEVALIER.

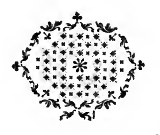
Je ne comprends pas....

M. DE PRÉVIEUX.

C'est qu'on dit qu'il est sujet à tomber d'un mal....

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur, je n'épouserai jamais cet homme-là. Ah! le voilà!



SCENE XIII.

M. DE SOURVAL, Mlle DE LEURVILLE, M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER, CÉCILE.

Mlle DE LEURVILLE.

MONSIEUR, ne m'approchez pas!

M. DE SOURVAL.

Messieurs, je n'y comprends rien. Mademoiselle, écoutez-moi.

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur, non, non, jamais. Allez-vous-en.

M. DE SOURVAL.

Comment.?

Mlle DE LEURVILLE.

Vous me faites une peur horrible!

M. DE SOURVAL.

Mais, Mademoiselle...!.

Mlle DE LEURVILLE.

Je n'en puis plus. *Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*

LE CHEVALIER.

Oh, ciel! *La secourant.*

M. DE PRÉVIEUX.

Mais que lui avez-vous donc fait?

M. DE SOURVAL.

Rien, Monsieur; mais dès tantôt j'ai bien vu qu'elle n'avoit plus sa tête.

M. DE PRÉVIEUX.

Comment?

M. DE SOURVAL.

Rien n'est plus vrai.

M. DE PRÉVIEUX.

Expliquez-vous?

M. DE SOURVAL.

Vous devez m'entendre, Monsieur.

M. DE PRÉVIEUX.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

M. DE SOURVAL.

Je veux dire, Monsieur, que vous vouliez me faire épouser une folle, & que cela est très-mal fait à vous.

M. DE PRÉVIEUX.

Monsieur de Sourval?

M. DE SOURVAL.

Monſieur de Prévieux, écoutez-moi ; j'aime Mademoiſelle de Leurville, & je la plains bien ſincérement ; mais ſi vous voulez me rendre ma parole, je vous promets le plus grand ſecret.

M. DE PRÉVIEUX.

Monſieur, vous vous repentirez peut-être un jour de m'y avoir forcé.

M. DE SOURVAL.

C'eſt mon affaire ; je ne crois pas que vous deviez héſiter.

M. DE PRÉVIEUX.

Monſieur, puiſque vous le voulez, vous êtes libre.

M. DE SOURVAL.

Adieu, Monſieur. Je vais emmener le Notaire.

M. DE PRÉVIEUX.

Non, laiſſez-le attendre, j'aurai peut-être beſoin de lui.

M. DE SOURVAL.

Comme vous voudrez. *Il ſort.*

SCENE DERNIÈRE.

Mlle DE LEURVILLE, M. DE PRÉVIEUX, LE CHEVALIER, CÉCILE.

LE CHEVALIER.

Et vous aimiez cet homme-là, Mademoiselle ?

Mlle DE LEURVILLE.

Non, Monsieur, non, je ne l'aimois plus.

M. DE PRÉVIEUX.

Comment, il est bien vrai ?

Mlle DE LEURVILLE.

Oui, Monsieur, je l'avois cru ; mais j'en ai été détrompée lorsque j'y pensois le moins.

M. DE PRÉVIEUX.

Il falloit donc me le dire, & nous n'aurions pas pris tant de soins pour vous détacher.

Mlle DE LEURVILLE.

Je ne vous comprends point.

M. DE PRÉVIEUX.

Mon Neveu, explique toi-même....

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, me pardonnerez-vous? Je croyois Monſieur de Sourval aimé de vous, j'étois jaloux de ſon bonheur; pour vous engager à vous en détacher, j'ai employé la ruſe, mon Oncle a bien voulu me ſeconder, la maladie dont on vous a dit qu'on le ſoupçonnoit n'eſt pas vraie.

Mlle DE LEURVILLE.

Mais il eſt tombé....

LE CHEVALIER.

Une corde tendue par le Roux & Clément a cauſé ſa chûte.

CÉCILE.

J'en ſuis ravie! Mademoiſelle, Monſieur le Chevalier vous aime!

Mlle DE LEURVILLE.

Tu te trompes, Cécile.

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiſelle, elle ne ſe trompe pas; je vous ai déja dit que j'aimerois toute

ma vie, souffrez que je vous renouvelle cette promesse ; daignez approuver mon amour, & vous allez me rendre le plus heureux des hommes.

Mlle DE LEURVILLE.

Chevalier, que vous m'avez fait souffrir!

LE CHEVALIER.

Moi, Mademoiselle?

Mlle DE LEURVILLE.

Oui, tantôt, j'ai cru que vous aimiez ailleurs.

LE CHEVALIER.

O ciel! quel est mon bonheur! vous m'aimeriez? Ah, Mademoiselle, daignez me le confirmer!

Mlle DE LEURVILLE.

Monsieur votre Oncle vous seconde, ainsi je crois qu'il m'approuvera.

M. DE PRÉVIEUX.

Je vous en réponds ; puisqu'il a pu vous plaire, voilà l'établissement qui vous convient. J'ai bien fait de ne pas renvoyer le Notaire. Venez, passons dans mon cabinet.

LE CHEVALIER.

Ah! Mademoiselle! toute ma vie je ne serai occupé que de mériter le bien dont je vais jouir.

FIN.

LES
BOSSUS,
COMÉDIE
En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

M. RONDEAU, *Procureur, bossu.*

Mlle RONDEAU, *Fille de Monsieur Rondeau.*

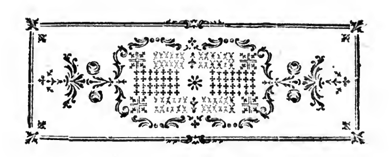
DAME DUMONT, *Gouvernante de Mademoiselle Rondeau, naine & bossue.*

M. BOURVAL, *Notaire.*

M. BOURVAL, *le Fils.*

LA PIERRE, *Laquais de Monsieur Bourval le Fils.*

La Scène est dans une Salle basse, chez Monsieur Rondeau.



LES BOSSUS, COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

DAME DUMONT*, LA PIERRE.

On entend aboyer un gros Chien.

LA PIERRE *en entrant.*

VEUX-TU te taire, vilain mâtin. Le Diable emporte le chien.

DAME DUMONT *entrant d'un autre côté.*

Mon Dieu, la vilaine bête ! ah, c'est vous, Monsieur la Pierre ?

LA PIERRE.

Oui, vraiment; j'ai cru que votre chien me mangeroit.

DAME DUMONT.

C'eſt qu'il ne vous connoît pas; quand j'ai entendu aboyer, je ſuis venue tout de ſuite.

LA PIERRE.

Il faudroit du moins l'attacher ce diable d'animal-là.

DAME DUMONT.

Notre Monſieur ne veut pas, & puis il n'aboie pas à tout le monde.

LA PIERRE.

Comment?

DAME DUMONT.

Oui, ſi vous étiez boſſu, par exemple, il ne vous auroit rien dit.

LA PIERRE.

Ah, ah! celui-là eſt plaiſant!

DAME DUMONT.

Il eſt élevé à cela.

LA PIERRE.

Et pourquoi?

DAME DUMONT.

C'eſt que comme Monſieur Rondeau eſt boſſu, il veut que ſon chien ne careſſe que ceux qui lui reſſemblent.

LA PIERRE.

On a bien raiſon de dire que les boſſus ſont de drôles de corps.

DAME DUMONT.

Comment avez-vous donc découvert que nous étions ici?

LA PIERRE.

C'eſt que mon Maître ayant été trois jours ſans voir Mademoiſelle Rondeau à la fenêtre de votre Couvent, où il lui parloit tous les ſoirs, il s'eſt douté....

DAME DUMONT.

Que nous étions ſorties du Couvent pour paſſer ici les jours gras.

LA PIERRE.

Oui, & j'ai demandé à la Tourière où vous demeuriez.

DAME DUMONT.

Elle vous a dit dans la rue de la Mortellerie?

LA PIERRE.

Non, auprès de la Grève.

DAME DUMONT.

Eh bien ; c'est cela.

LA PIERRE.

Oui ; mais je ne savois pas le nom de la rue.

DAME DUMONT.

Vous avez trouvé pourtant.

LA PIERRE.

Avec bien de la peine.

DAME DUMONT.

Cela ne fait rien.

LA PIERRE.

Ah çà, je m'en vais lui dire que j'ai découvert où vous logez.

DAME DUMONT.

Il ne faut pas qu'il vienne ici.

LA PIERRE.

Pourquoi donc?

DAME DUMONT.

C'est que si Monsieur Rondeau savoit qu'il est amoureux de sa Fille....

LA PIERRE.

On ne le lui dira pas ; nous chercherons ſeulement les moyens de la voir, quand ce ne ſeroit encore que par la fenêtre.

DAME DUMONT.

Non, il ne faut pas qu'il la voie qu'au Couvent.

LA PIERRE.

Et par quelle raiſon ?

DAME DUMONT.

C'eſt que c'eſt un ſecret, ce que je m'en vais vous dire.

LA PIERRE.

Eh bien, parlez ?

DAME DUMONT.

Si Monſieur Rondeau ſavoit cela, il ne me le pardonneroit jamais, & ſa Fille ſeroit malheureuſe toute ſa vie.

LA PIERRE.

Cela eſt donc bien ſérieux ?

DAME DUMONT.

Oh ! mon Dieu, oui ; mais il faut que votre Maître le ſache ; parce qu'il pourroit s'y tromper s'il la rencontroit quelque part.

LA PIERRE.

Dites donc ce que c'eſt.

DAME DUMONT.

Notre Monſieur, comme vous ſavez, eſt boſſu.

LA PIERRE.

Après?

DAME DUMONT.

Je vous ai dit qu'il n'aimoit que ceux qui lui reſſembloient; il ne pouvoit pas ſouffrir ſa Fille étant petite, parce qu'elle étoit trop droite; pendant qu'il étoit charmé d'une petite Niéce qu'il a, qui eſt toute tortue. Et moi, je ne ſuis entrée ici, que parce que Dieu m'a fait la grace de n'être pas trop droite.

LA PIERRE.

Cela eſt bien heureux.

DAME DUMONT.

Quand Madame Rondeau a vu que Monſieur n'aimoit pas ſa Fille, elle l'a miſe au Couvent avec moi, & elle a fait accroire à ſon Mari que ſa taille ſe gâtoit, & avec de petits matelas dans ſes habits, elle a paru un jour auſſi boſſue que ſon Père; pourlors il

l'a

l'a aimée à la folie, & quand nous venons ici, elle fait toujours semblant d'être bossue.

LA PIERRE.

On peut bien dire que cet homme-là aime furieusement à donner dans le travers.

DAME DUMONT.

Madame Rondeau, en mourant, m'a recommandé de ne jamais dire à Monsieur Rondeau la ruse dont elle avoit usé pour lui faire aimer sa Fille, que lorsqu'elle seroit mariée.

LA PIERRE.

Et n'y pense-t-il pas à la marier?

DAME DUMONT.

Je n'en sais rien, à moins que ce ne soit pour cela qu'il doit venir aujourd'hui un Notaire.

LA PIERRE.

Comment s'appelle-t-il?

DAME DUMONT.

Monsieur de Bourval.

LA PIERRE.

C'est le Père de mon Maître, il n'y a que lui de Notaire de ce nom-là.

DAME DUMONT.

Il m'a dit de l'avertir dès qu'il arriveroit. *Le chien aboie.* C'eſt peut-être lui.

LA PIERRE.

Par où m'en irai-je ? je ne veux pas qu'il me voie.

DAME DUMONT.

Tenez, par ici; il y a un paſſage qui donne ſur le Port.

LA PIERRE.

Je vais dire à mon Maître tout ce que je viens d'apprendre. *Il ſort.*

SCENE II.

M. BOURVAL, DAME DUMONT.

M. BOURVAL.

MONSIEUR Rondeau eſt-il ici, Madame?

DAME DUMONT.

Oui, Monſieur, il eſt en affaire; mais il va venir tout de ſuite, donnez-vous la peine de vous repoſer. Monſieur eſt, je crois, Monſieur....

M. BOURVAL.

Bourval.

DAME DUMONT.

Je m'en vais l'avertir.

M. BOURVAL.

Dites-lui de ne ſe pas preſſer.

DAME DUMONT.

Oui, oui.

SCENE III.

M. BOURVAL, M. BOURVAL *Fils*.

Le Chien aboie.

M. BOURVAL.

POURQUOI s'amuſer à faire aboyer ce chien?

M. BOURVAL *Fils*.

Il me tenoit par mon habit.

M. BOURVAL.

Oh çà! vous ne ſavez pas où vous êtes ici?

M. BOURVAL *Fils.*

Non, mon Père.

M. BOURVAL.

Je vais vous le dire. Je vous ai acheté une Charge de Maître des Comptes, ce n'eſt pas pour rien.

M. BOURVAL *Fils.*

C'eſt pour avoir un état.

M. BOURVAL.

Oui, & pour pouvoir vous marier.

M. BOURVAL *Fils.*

Mais, mon Père....

M. BOURVAL.

Il n'y a point de mais à cela ; Monſieur Rondeau donne cent mille francs à ſa Fille, & c'eſt une affaire que je ne veux pas manquer ; d'ailleurs elle en aura encore davantage après la mort de ſon Père.

M. BOURVAL *Fils, avec joie.*

Quoi ! c'eſt Mademoiſelle Rondeau que vous voulez me faire épouſer ?

M. BOURVAL.

Oui ; la connois-tu ?

M. BOURVAL *Fils*.

Ah ! mon Père, vous ſavez ſans doute que je l'aime, & c'eſt une ſurpriſe agréable que vous avez voulu me ménager. Je vous reconnois bien-là.

M. BOURVAL.

Non, je n'en ſavois rien.

M. BOURVAL *Fils*.

Vous plaiſantez ?

M. BOURVAL.

Non, je t'aſſure, je craignois même que tu n'euſſes de la répugnance à l'épouſer.

M. BOURVAL *Fils*.

Moi ? Je la trouve charmante !

M. BOURVAL.

On dit qu'elle a un aſſez joli viſage ; mais pour la taille....

M. BOURVAL *Fils*.

Elle n'eſt pas grande.

M. BOURVAL.

Et elle eſt boſſue.

M. BOURVAL *Fils*.

Boſſue ?

M. BOURVAL.

Oui ; mais cela ne fait rien, puisque tu l'aimes ; le bien va avant tout.

M. BOURVAL *Fils.*

Celle que j'aime n'est point bossue.

M. BOURVAL.

Celle-ci l'est ; mais cela m'est égal.

M. BOURVAL *Fils.*

Je ne l'épouserai point.

M. BOURVAL.

Tu l'épouseras.

M. BOURVAL *Fils.*

Je vous réponds bien que non.

M. BOURVAL.

Je saurai t'y forcer.

M. BOURVAL *Fils.*

Non, non, jamais ; si c'est pour cela que vous m'avez amené ici, cela est inutile ; car je n'épouserai jamais que celle que j'aime. *Il sort. Le chien aboie.*

M. BOURVAL.

Veux-tu bien rester ? Il s'en va. Oh ! je saurai bien le mettre à la raison.

SCENE IV.

M. RONDEAU, M. BOURVAL.

M. RONDEAU.

MONSIEUR Bourval, je ſuis fâché de vous avoir fait attendre.

M. BOURVAL.

Je vous ai fait dire de ne vous pas preſſer.

M. RONDEAU.

Vous avez l'air ému.

M. BOURVAL.

Ce n'eſt rien; c'eſt que je me promenois en vous attendant.

M. RONDEAU.

Aſſeyez-vous donc. *Ils s'aſſéyent.* Ah, çà! parlons de notre affaire. Vous connoiſſez ma Fille?

M. BOURVAL.

Non, je ne l'ai jamais vue; mais on m'a dit qu'elle étoit fort jolie.

M. RONDEAU.

Jolie? Elle n'eſt pas mal; elle eſt un peu faite comme moi; mais c'eſt le plus joli ca-

raćtère du monde , & elle joue très-bien du clavecin.

M. BOURVAL.

Cela eſt fort bien.

M. RONDEAU.

Voulez-vous que je la faſſe deſcendre?

M. BOURVAL.

Non, non, ne la dérangez pas, & puis je n'ai pas beaucoup de tems.

M. RONDEAU.

Vous ſavez comme je veux que ſoit fait mon Gendre?

M. BOURVAL.

Je crois que vous en ſerez content.

M. RONDEAU.

Allons; cela eſt bon. Qu'eſt-ce que vous lui donnez?

M. BOURVAL.

Sa Charge de Maître des Comptes, qui eſt payée.

M. RONDEAU.

J'entends bien; mais ne lui donnez-vous que cela?

M. BOURVAL.

Ils feront logés & nourris chez moi. Et vous, n'eft-ce pas cinquante mille écus que vous donnez à votre Fille ?

M. RONDEAU.

Non, cent mille francs.

M. BOURVAL.

Il faut faire un effort.

M. RONDEAU.

Oui, dans ce tems-ci. Je n'ai qu'elle, ainfi elle aura tout après ma mort.

M. BOURVAL.

Et fi vous vous remariez ?

M. RONDEAU.

Ah ! ne craignez pas cela. J'ai eu une Femme, elle étoit jolie, bien faite; mais j'ai payé bien cher la fottife de l'avoir époufée, & tenez, cela n'a pas peu contribué à me faire haïr les gens mieux faits que moi; & fi nous ne nous connoiffions pas du Collège, je me ferois peut-être brouillé avec vous.

M. BOURVAL.

Ceci au contraire va nous lier pour toujours. Allons, je vais faire dreffer le contrat,

je vous amenerai mon Fils ce ſoir, & vous nous donnerez à ſouper?

M. RONDEAU.

De tout mon cœur.

M. BOURVAL.

Et nous ſignerons tout de ſuite. Je vous en donne ma parole.

M. RONDEAU.

Et moi, la mienne.

M. BOURVAL.

A ce ſoir.

M. RONDEAU.

Votre valet. Je m'en vais parler à ma Fille.

M. BOURVAL.

Et moi à mon Fils. Allez-vous me reconduire?

M. RONDEAU.

Non, non, je vous laiſſe. Adieu, mon ami.

M. BOURVAL.

A ce ſoir, à ce ſoir. *Il ſort & le chien aboie.*



SCENE V.

M. RONDEAU, DAME DUMONT.

M. RONDEAU.

DAME Dumont ?

DAME DUMONT.

Me voilà, me voilà; parce que j'entendois le chien aboyer.

M. RONDEAU.

Que fait ma Fille ?

DAME DUMONT.

Monsieur, elle joue du clavecin.

M. RONDEAU.

Cela est bon.

DAME DUMONT.

Si vous vouliez l'entendre, c'est une pièce d'Honavre, où elle ne manque pas une note.

M. RONDEAU.

Ecoutez-moi.

DAME DUMONT.

Oui, Monsieur.

M. RONDEAU.

Il n'y a que faire de dire oui, pour écouter.

DAME DUMONT.

Eh bien, j'écoute.

M. RONDEAU.

Encore?

DAME DUMONT.

Allons, allons, parlez.

M. RONDEAU.

Il faut avoir bien de la patience!

DAME DUMONT.

Eh bien, j'attends.

M. RONDEAU.

Et moi auſſi, que vous ne parliez plus.

DAME DUMONT.

Je....

M. RONDEAU.

Paix. Je vais marier ma Fille, & je veux ſavoir ce que vous penſez là-deſſus.

DAME DUMONT.

Moi? rien.

M. RONDEAU.

Elle ne parlera pas à cette heure!

DAME DUMONT.

C'eſt ſelon.

M. RONDEAU.

Je veux ſavoir ſi le mari que je vais lui donner lui conviendra.

DAME DUMONT.

Je ne ſais pas.

M. RONDEAU.

Je ne vous ai pas dit qui c'eſt.

DAME DUMONT.

Non, cela eſt vrai.

M. RONDEAU.

Eh bien, c'eſt le Fils d'un de mes amis, un Maître des Comptes.

DAME DUMONT.

Un Maître des Comptes?

M. RONDEAU.

Oui, Fils d'un Notaire.

DAME DUMONT.

Et comment s'appelle le Père?

M. RONDEAU.

Comme le Fils, Monſieur Bourval.

DAME DUMONT.

Ah ! Monſieur, c'eſt ſon Père qui vous a dit....

M. RONDEAU.

Quoi ?

DAME DUMONT.

En vérité, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute.

M. RONDEAU.

Que voulez-vous dire ?

DAME DUMONT.

Que c'eſt le haſard qui leur a fait faire connoiſſance, & ils ne ſe ſont jamais parlé que par la fenêtre.

M. RONDEAU.

Qui ?

DAME DUMONT.

Mademoiſelle votre Fille & Monſieur Bourval le Fils.

M. RONDEAU.

Ils ſe connoiſſent ?

DAME DUMONT.

Vous le ſavez bien.

M. RONDEAU.

Non vraiment.

DAME DUMONT.

Oh! vous dites cela pour....

M. RONDEAU.

Pour?

DAME DUMONT.

Me faire parler; mais vous ſavez auſſi-bien que moi ce qui en eſt.

M. RONDEAU.

Expliquez-vous donc?

DAME DUMONT.

Je veux dire, Monſieur, qu'ils s'aiment à la folie, & ſi cela vous fâche, ils vont être bien malheureux.

M. RONDEAU.

Et pourquoi voulez-vous que cela me fâche; puiſqu'on fait actuellement leur contrat, & qu'ils le ſigneront ce ſoir.

DAME DUMONT.

Vous ne me trompez point?

M. RONDEAU.

Je vous dis que Monſieur Bourval le père & moi, nous ſommes amis dès notre enfance, & que ce mariage-là nous convient également.

DAME DUMONT.

Eh bien, Monſieur, j'en ſuis auſſi étonnée que charmée, pour Mademoiſelle votre Fille, je craignois....

M. RONDEAU.

Dites?

DAME DUMONT.

Cela eſt inutile.

M. RONDEAU.

Quand je veux qu'elle ſe taiſe, elle veut parler; & quand je veux qu'elle parle, elle veut ſe taire.

DAME DUMONT.

Eh bien, Monſieur, je vous fais mon compliment.

M. RONDEAU.

Ce n'eſt pas-là ce que je vous demande.

DAME DUMONT.

Pour moi, je trouve que vous êtes devenu bien raiſonnable.

M. RONDEAU.

De marier ma Fille? j'en ai toujours eu envie.

DAME

DAME DUMONT.

Ce n'eſt pas de cela.

M. RONDEAU.

De quoi donc?

DAME DUMONT.

Quand je dis que ce n'eſt pas de cela; c'eſt pourtant de cela.

M. RONDEAU.

Bourval eſt riche aſſez pour elle.

DAME DUMONT.

Oui; mais c'eſt d'autre choſe que je veux dire.

M. RONDEAU.

Dites-le donc.

DAME DUMONT.

C'eſt de voir que vous donnez votre Fille à un grand Garçon, beau & bien fait.

M. RONDEAU.

Comment bien fait?

DAME DUMONT.

Oui, Monſieur, vous le ſavez bien; vous l'avez vû apparemment?

M. RONDEAU.

Point du tout. J'ai demandé à Bourval, s'il ſavoit comment je voulois que fût fait mon Gendre ; il m'a dit que oui, & que je ſerois content de ſon fils.

DAME DUMONT.

Il a bien raiſon.

M. RONDEAU.

Mais point du tout, s'il eſt comme vous le dites.

DAME DUMONT.

Je dis qu'il eſt fort bien.

M. RONDEAU.

Et moi, je dis qu'il eſt fort mal ; qu'il ne me convient point, & que ma Fille ne l'épouſera pas.

DAME DUMONT.

Mais, Monſieur, je vous aurai donc crû raiſonnable....

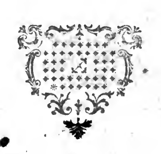
M. RONDEAU.

Non, je n'aurai point dans ma famille de ces vilaines gens, qui parce qu'ils ſont droits & plus grands que nous, nous mépriſent & nous rient au nez. Non, non ; cela ne ſera pas. Faites-moi venir ma Fille. *Dame Dumont ſort.*

SCENE VI.

M. RONDEAU, *en colère.*

MONSIEUR Bourval a voulu m'attrapper. Il a peut-être crû que je signerois avant d'avoir vû son Fils ; c'étoit un beau tour à me faire ! Je vais aller chez lui. Dame Dumont. Je lui laverai la tête. Dame Dumont. Je me brouillerai avec lui pour toute ma vie. Dame Dumont. Il faut se mefier des gens droits. Dame Dumont. Et aussi de ceux qui nous ressemblent le plus. Dame Dumont. C'est elle sûrement qui avoit machiné cela avec les deux Bourval. Dame Dumont. Dame Dumont.



SCENE VII.

M. RONDEAU, Mlle RONDEAU, DAME DUMONT.

DAME DUMONT.

Nous voilà, nous voilà.

M. RONDEAU.

Approchez ici, Mademoiselle Rondeau.

Mlle RONDEAU.

Mais, mon cher Papa, vous avez l'air bien en colère.

M. RONDEAU.

C'est pour votre bien que je le suis, & je ne veux pas que vous aimiez personne à l'avenir sans ma permission.

Mlle RONDEAU.

Mais on dit que vous ne voulez pas que j'épouse Monsieur Bourval.

M. RONDEAU.

Non; je ne le veux pas.

Mlle RONDEAU.

Je ne saurois pourtant en aimer un autre que lui.

M. RONDEAU.

Vous ne sauriez ?

Mlle RONDEAU.

Non, mon cher Papa.

M. RONDEAU.

Il le faudra bien.

Mlle RONDEAU.

Non, non ; jamais : ah ! mon cher Papa !...

M. RONDEAU.

Je n'écoute rien.

Mlle RONDEAU.

Vous me ferez mourir.

M. RONDEAU.

On ne meurt pas comme cela.

Mlle RONDEAU.

Je me tuerai plutôt.

M. RONDEAU.

Vous ne vous tuerez point.

Mlle RONDEAU.

Eh bien, je me ferai Religieuse.

M. RONDEAU.

Vous ne serez point Religieuse ; vous vous marierez, & à ma fantaisie.

Mlle RONDEAU.

Je n'aimerai point ce mari-là.

M. RONDEAU.

Je ne m'en foucie guère ; qu'eft-ce que cela me fait que vous aimiez votre mari ?

Mlle RONDEAU.

Je ferai malheureufe toute ma vie !

M. RONDEAU.

Oh ! que non, qu'on n'eft pas malheureufe pour ne point aimer fon mari. En un mot, ne fongez plus à Bourval ; & fi vous le regardez feulement.... Dame Dumont, c'eft à vous que je m'en prendrai. Je m'en vais retirer ma parole.

SCENE VIII.

Mlle RONDEAU, DAME DUMONT.

Mlle RONDEAU, *pleurant.*

AH ! ma chère Dame Dumont, qu'eft-ce que je vais devenir ?

DAME DUMONT.

Ne vous affligez point, mon enfant, tout n'eft pas perdu.

Mlle RONDEAU.

Eh ! mon Dieu ! si, tout est perdu ; puisque je n'épouserai point Monsieur Bourval.

DAME DUMONT.

Que savez-vous ? Il ne faut désespérer de rien.

Mlle RONDEAU.

Puisque mon Père ne le veut pas.

DAME DUMONT.

Il sera peût-être forcé d'y consentir.

Mlle RONDEAU.

Et comment ?

DAME DUMONT.

Ecoutez-moi. Tous les bossus ne pensent pas comme Monsieur Rondeau.

Mlle RONDEAU.

Qu'est-ce que cela me fait ?

DAME DUMONT.

Ce que cela vous fait ? qu'il n'y en a pas un, qui ne veuille avoir une grande Femme bien faite.

Mlle RONDEAU.

Cela est vrai ?

DAME DUMONT.

Oh, très-vrai, & vous croyant comme vous paroiſſez, pas un ne voudra de vous.

Mlle RONDEAU.

Ni moi d'eux aſſurément.

DAME DUMONT.

Et pour-lors, Monſieur votre Père ſera trop heureux d'en revenir à Monſieur Bourval.

Mlle RONDEAU.

Ah! je n'oſe m'en flatter!

DAME DUMONT.

Laiſſons faire le tems; avec lui on vient à bout de tout.

Mlle RONDEAU.

Je voudrois pouvoir vous croire.

DAME DUMONT.

Ce que je vous dis eſt très-vrai. Tranquilliſez-vous donc.

Mlle RONDEAU.

Je vais écrire à Monſieur Bourval.

DAME DUMONT.

Eh bien, je lui ferai tenir votre Lettre par La Pierre, qui eſt déja venu ici.

Mlle RONDEAU.

Et ſon maître ?

DAME DUMONT.

Je ne l'ai pas vû. *On frappe.* J'entends quelqu'un. Allez, allez écrire votre Lettre.

Mlle RONDEAU.

Vous viendrez la prendre ?

DAME DUMONT.

Oui, oui. *On frappe encore.* On y va. *Elle ouvre la Porte par où La Pierre eſt ſorti.*

SCENE IX.

M. BOURVAL, *Fils*, LA PIERRE, DAME DUMONT.

DAME DUMONT.

AH ! qu'eſt-ce que vous voulez ?

LA PIERRE.

Je vous amène mon maître.

DAME DUMONT.

Oh ! qu'il n'entre pas.

M. BOURVAL, *Fils*.

Pourquoi donc ? je viens chercher mon Père & Mademoiſelle Rondeau.

DAME DUMONT.

Vous ne pouvez pas lui parler.

M. BOURVAL, *Fils.*

Pardonnez-moi ; il faut bien que je lui dise que si j'ai refusé tantôt de l'épouser, c'est que je ne croyois pas que ce fût elle qu'on me proposoit ; mais La Pierre m'a instruit ; & si je trouvois mon Père, je lui demanderois pardon de lui avoir résisté : & notre mariage....

DAME DUMONT.

Ne se feroit pas plus facilement pour cela. Malgré votre résistance est-ce qu'il n'étoit pas arrangé ? On devoit signer le Contrat ce soir, mais tout est rompu.

M. BOURVAL, *Fils.*

Et c'est moi qui en suis cause !

DAME DUMONT.

C'est vous, sans être vous ; c'est moi, & ce n'est pas moi ; parce que c'est vous.

LA PIERRE.

Cela est fort clair.

DAME DUMONT.

Oui. Monsieur Rondeau avoit consenti à tout, vous croyant bossu ; quand je lui ai dit que vous ne l'étiez pas, il est devenu furieux

contre Monſieur votre Père, & il eſt allé chez lui retirer ſa parole ; ainſi vous voyez que c'eſt vous & moi qui en ſommes la cauſe, & que ce n'eſt ni vous ni moi.

LA PIERRE.

Elle a raiſon pourtant.

M. BOURVAL, *Fils*.

Et vous croyez qu'il ne donnera jamais ſa Fille qu'à un boſſu ?

DAME DUMONT.

Perſonne ne le fera changer d'avis.

M. BOURVAL, *Fils*.

Perſonne ? Il faut être bien malheureux pour rencontrer un Père comme celui-là dans le monde !

LA PIERRE.

Vous dites que perſonne ne le fera changer d'avis ?

DAME DUMONT.

Non ſûrement ; il eſt trop entêté pour cela.

LA PIERRE.

Eh bien, je vous ferai voir que j'y réuſſirai, moi, qui vous parle.

M. BOURVAL, *Fils.*

Comment donc, La Pierre ?

LA PIERRE.

Vous le verrez. Monſieur Rondeau ne nous connoît pas ; venez chez un de mes amis, un Frippier, qui demeure ici près, & vous ſaurez mon projet.

M. BOURVAL, *Fils.*

Dis un mot ſeulement.

DAME DUMONT.

Allez, allez, ne perdez pas de tems ; je crains que Monſieur Rondeau ne revienne.

M. BOURVAL, *Fils.*

Mais Mademoiſelle Rondeau, je ne la verrai point ?

DAME DUMONT.

J'entends du Monde. Sortez par la porte par où vous êtes venus. *Ils ſortent.*



SCENE X.

M. RONDEAU, DAME DUMONT.

DAME DUMONT.

Eh bien, Monſieur ?

M. RONDEAU.

Je ne l'ai pas trouvé, ce diable d'homme-là.

DAME DUMONT.

Ainſi il n'y a encore rien de rompu ?

M. RONDEAU.

Oh ! parbleu ſi, tout eſt rompu, je ſuis trop en colère. Je crois qu'il ſe ſera douté que je viendrois chez lui, & qu'il a fait dire qu'il étoit ſorti ; mais j'ai dit tout haut dans ſon Etude pourquoi je venois, il ne l'ignorera sûrement pas.

DAME DUMONT.

Mais s'il vous fait un Procès ?

M. RONDEAU.

Heureuſement, je n'ai donné que ma parole d'honneur ; il n'y a rien de ſigné, je ne le crains pas.

DAME DUMONT.

Ah ! la parole d'honneur ne vaut donc rien ?

M. RONDEAU.

Quand j'aurois ſigné, je ſuis plus habile que lui. Il n'y a qu'un dédit qui puiſſe valoir quelque choſe dans cette occaſion-là.

DAME DUMONT.

Mais s'il feint d'ignorer ce qui s'eſt paſſé, & qu'il vienne avec le Contrat ?

M. RONDEAU.

Il ne me fera pas ſigner de force apparemment.

DAME DUMONT.

Non ; mais vous êtes bon Père, votre Fille ſe jettera à vos genoux, Meſſieurs Bourval, moi, vous ne pourrez pas nous réſiſter.

M. RONDEAU.

Je ne pourrai pas ?

DAME DUMONT.

Non ; je vous connois, vous avez le cœur tendre.

M. RONDEAU.

Je n'ai pas le cœur tendre.

DAME DUMONT.

Pardonnez-moi.

M. RONDEAU.

Je vous dis que non.

DAME DUMONT.

Je voudrois ſeulement voir arriver Monſieur Bourval.

M. RONDEAU.

Il ne viendra pas.

DAME DUMONT.

Pourquoi donc ?

M. RONDEAU.

Parce que je m'en vais lui écrire qu'il n'a que faire de ſe préſenter jamais devant moi, après ce qu'il a fait. *Il s'aſſied.*

DAME DUMONT.

C'eſt un grand crime !

M. RONDEAU.

Donnez-moi de l'encre !

DAME DUMONT.

Il y en a dans la Table.

M. RONDEAU.

Où cela donc ?

DAME DUMONT.

Dans le Tiroir.

M. RONDEAU.

Dans le Tiroir ? voyez vous-même.

DAME DUMONT.

Ah ! cela est vrai ; c'est qu'on a pris l'Ecritoire. *Elle cherche.*

M. RONDEAU.

Eh bien, finissez-donc.

DAME DUMONT.

Je cherche.

M. RONDEAU.

Peut-on impatienter comme cela !

DAME DUMONT.

Ah ! je me souviens qu'elle est sur la cheminée.

M. RONDEAU.

Apportez-là donc.

DAME DUMONT.

Je ne peux pas la prendre, je ne saurois y atteindre ; venez vous-même.

M. RONDEAU.

Vous êtes bien insupportable !

DAME

DAME DUMONT.

Dame ; je ne suis pas assez grande.

M. RONDEAU, *se levant.*

Où est-elle ?

DAME DUMONT.

Quelque part là. *Elle montre.*

M. RONDEAU.

Ah ! La voici. Du papier à présent. *Il s'assied.*

DAME DUMONT.

Il y en a sur la Table.

M. RONDEAU.

Il est écrit.

DAME DUMONT.

Il y a du blanc d'un côté.

M. RONDEAU.

Vous avez raison ; cela est assez bon pour lui. *Il se met à écrire. On frappe.* Il y a quelqu'un-là.

DAME DUMONT.

C'est peut-être lui.

M. RONDEAU.

Le chien n'a pas aboyé.

DAME DUMONT.

Ah. Oui ; il faut que ce soit un bossu. *Elle va ouvrir.*

SCENE XI.

M. RONDEAU, DAME DUMONT, LA PIERRE, *déguisé en Clerc bossu & bancroche.*

DAME DUMONT, *bas.*

QUOI ! c'est encore vous, Monsieur de la Pierre ?

LA PIERRE, *bas.*

Oui ; c'est moi. Dites à Monsieur Rondeau que je veux lui parler.

M. RONDEAU, *écrivant.*

Eh bien, qui est donc-là ?

DAME DUMONT.

C'est un Monsieur qui demande à vous parler.

M. RONDEAU.

Qu'il entre.

DAME DUMONT, *à La Pierre.*

Entrez, Monſieur.

LA PIERRE.

Je ne ſais pas ſi Monſieur me reconnoît ?

M. RONDEAU.

Non ; car je ne vous ai jamais vû.

LA PIERRE.

C'eſt que Monſieur ne m'a pas regardé ; car je ſuis toujours dans l'Etude de Monſieur Bourval, je ſuis un de ſes Clercs.

M. RONDEAU.

Si c'eſt lui qui vous envoie, je vais vous donner une Lettre que je lui écrivois.

LA PIERRE.

Bon ! Monſieur, il ne ſait pas que je ſuis ici.

M. RONDEAU.

Que voulez-vous donc ?

LA PIERRE.

Monſieur ; c'eſt que c'eſt moi qui porte ordinairement le linge de ſon Fils l'Abbé, au Collége où il demeure.

M. RONDEAU.

Il a un Fils Abbé ? Je ne ſavois pas cela.

LA PIERRE.

Monſieur, il eſt bien malheureux ; parce qu'il voudroit être marié, & que ſon Père l'a fait Abbé malgré lui ; auſſi il n'eſt point avancé dans ſes études.

M. RONDEAU.

Et pourquoi le faire Abbé ?

LA PIERRE.

C'eſt pour qu'on ne le connoiſſe pas ; parce que....

M. RONDEAU.

Parce que ?...

LA PIERRE.

Je ne ſais trop comment vous dire cela.

M. RONDEAU.

Dites comme vous voudrez.

LA PIERRE.

C'eſt que ſur votre reſpect, il eſt boſſu.

M. RONDEAU.

Comment ! ſon Père le cache à cauſe de cela, & ne veut pas qu'il ſe marie ?

LA PIERRE.

Oui, Monſieur.

M. RONDEAU.

C'eſt être bien inhumain!

DAME DUMONT.

Bien barbare même !

LA PIERRE.

Oui ; ma chère Dame. Enfin donc, Monſieur l'Abbé a ſçu la colère de Monſieur, contre ſon Père.

M. RONDEAU.

Elle durera long-tems.

LA PIERRE.

Et comme il voudroit bien être marié, ſi Monſieur vouloit le voir, & qu'il pût le trouver aſſez boſſu pour épouſer Mademoiſelle Rondeau ; il en ſeroit charmé.

M. RONDEAU.

Comment! ſi je veux le voir? Aſſûrement. Où eſt-il?

LA PIERRE.

Dans votre Cour avec votre Chien, qui lui lêche les mains, ce qui le rend bien content ; car il n'eſt pas accoutumé à être careſſé.

M. RONDEAU.

Le pauvre Garçon ! faites-le entrer, ou plutôt je vais au-devant de lui.

LA PIERRE.

Oh, Monsieur, ne vous donnez pas cette peine-là.

M. RONDEAU.

Mais voyez un peu ce vilain Monsieur Bourval, comme il méprise les bossus ! Rougir d'un Fils, dont il devroit se faire honneur !

DAME DUMONT.

Cela est affreux à lui, qu'un bossu étouffe le cri de la nature, la voix du sang !

SCENE XII.

M. RONDEAU, DAME DUMONT, M. BOURVAL *le Fils, en Abbé bossu & bancroche*, LA PIERRE.

LA PIERRE.

VENEZ par ici, Monsieur l'Abbé.

M. BOURVAL, *Fils.*

Je viens, je viens.

M. RONDEAU.

Monſieur l'Abbé, je ſuis au déſeſpoir que vous ayez attendu comme cela dans la Cour.

M. BOURVAL, *Fils.*

Oh! je ne m'ennuyois pas; parce que je m'amuſois avec Monſieur votre Chien, qui eſt bien bon & bien honnête, aſſûrément.

M. RONDEAU.

Dame Dumont, donnez-donc un ſiège à Monſieur l'Abbé.

M. BOURVAL, *Fils.*

Oh! Monſieur, je reſterai bien debout.

M. RONDEAU.

Non pas, s'il vous plaît; je ne vous parlerai que quand vous ſerez aſſis.

M. BOURVAL, *Fils.*

Allons, je ſuis fait pour vous obéir. *Ils s'aſſéyent.*

M. RONDEAU.

Vous me voyez très en colère contre Monſieur votre Père.

M. BOURVAL, *Fils.*

Ah! Monſieur, s'il a tort, ce n'eſt sûrement pas ſa faute.

M. RONDEAU.

Quoi ! Monſieur, vous l'excuſez après la maniere dont il vous traite ?

M. BOURVAL, *Fils.*

Monſieur, il n'en eſt pas moins mon Père, quoi qu'il ne veuille pas me marier.

M. RONDEAU.

Vous me paroiſſez un bien honnête Garçon, bien eſtimable ! êtes-vous l'aîné de votre frère ?

M. BOURVAL, *Fils.*

Oui, Monſieur, cependant je n'en ſai rien ; parce que nous ſommes gémeaux, & l'on dit comme cela....

M. RONDEAU.

Cela m'eſt égal ; parce que entre Bourgeois, la Coutume rend les parts égales.

M. BOURVAL, *Fils.*

Monſieur, la mienne ſera bien petite, je crois.

M. RONDEAU.

Je ne le ſouffrirai point. Vous m'avez gagné le cœur, & vous verrez ce que je ferai pour vous. *Le Chien aboye.*

DAME DUMONT.

Qu'eſt-ce qui eſt-là ?

SCENE XI.

M. RONDEAU, M. BOURVAL, *Fils*, M. BOURVAL *en dehors*, LA PIERRE, MADAME DUMONT.

M. BOURVAL.

C'EST moi.

M. BOURVAL, *Fils.*

Ah ! c'eſt la voix de mon Père.

M. RONDEAU.

Eh bien, cachez-vous dans la Chambre à côté ; & vous, Dame Dumont, faites deſcendre ma Fille, & vous entrerez tous quand je vous appellerai.

DAME DUMONT.

Allons, venez tous les deux. *Ils ſuivent.*

M. BOURVAL.

Peut-on entrer ?

M. RONDEAU.

Oui, oui.

SCENE XIV.

M. BOURVAL, M. RONDEAU.

M. BOURVAL.

QU'EST-CE que c'est donc, Monsieur Rondeau, vous êtes venu chez moi, dire que je vous avois trompé.

M. RONDEAU.

Assurément.

M. BOURVAL.

Et sur quoi?

M. RONDEAU.

Ne me parlez plus de cela, tout peut se réparer. Donnez-moi votre Fils l'Abbé, à la place de l'autre.

M. BOURVAL.

Je n'ai point de Fils Abbé.

M. RONDEAU.

Je sai bien que vous ne voulez pas le produire dans le monde.

M. BOURVAL.

Je ne sai ce que vous voulez dire.

M. RONDEAU.

Voilà une belle chose que vous faites-là! Sacrifier un malheureux ; parce qu'il n'est pas fait comme vous!

M. BOURVAL.

Comment?

M. RONDEAU.

Oui ; c'est parce que celui qui devoit épouser ma Fille vous ressemble, que je préfère son Frère qui me ressemble à moi, & qui est un bien honnête Garçon.

M. BOURVAL.

Mais je crois que la tête vous a tourné.

M. RONDEAU.

Oh! je savois bien que vous ne conviendriez pas de ce Fils-là ; mais je l'ai vû, je lui ai parlé.

M. BOURVAL.

A mon Fils l'Abbé?

M. RONDEAU.

Oui ; à votre Fils, l'Abbé.

M. BOURVAL.

Vous êtes plus avancé que moi ; car je ne le connois pas.

M. RONDEAU.

Vous m'impatientez ! mauvais Père que vous êtes. Renier ſon Fils !

M. BOURVAL, *à part.*

Je crois qu'il eſt devenu fou.

M. RONDEAU.

Je m'en vais vous confondre. Il eſt ici l'Abbé ; vous allez le voir.

M. BOURVAL.

Ah ! celui-là ſera plaiſant.

M. RONDEAU.

Venez, venez, Monſieur l'Abbé. Entrez auſſi, ma Fille.



SCENE DERNIÈRE.

Mlle RONDEAU, M. RONDEAU, M. BOURVAL, M. BOURVAL, *Fils*, DAME DUMONT, LA PIERRE.

M. BOURVAL.

QUE vois-je?

M. RONDEAU.

Etes-vous confondu?

M. BOURVAL.

Je n'y comprends rien.

M. RONDEAU.

Eſt-ce-là votre Fils?

M. BOURVAL.

Oui, Monſieur, je le reconnois; mais par quelle aventure?...

M. BOURVAL, *Fils*.

Je vous l'expliquerai, mon Père.

M. RONDEAU.

Voici celui que je veux pour ma Fille.

M. BOURVAL.

Si vous le voulez abſolument....

M. RONDEAU.

A condition que vous lui donnerez une pareille charge qu'à ſon Frère.

M. BOURVAL.

Il l'aura.

M. RONDEAU.

Et je les garderai chez moi ; parce que c'eſt un Garçon que j'aime beaucoup.

M. BOURVAL.

Vous en ſerez le maître. J'ai ici le Contrat, les noms ſont en blanc ; parce que je ne ſavois pas ceux de Mademoiſelle Rondeau, il n'y a qu'à les remplir.

M. RONDEAU.

Je m'en vais vous les dire.

M. BOURVAL.

Mais comme on ne peut compter ſur votre parole, il faut que vous ſigniez auſſi un dédit de cinquante mille francs.

M. RONDEAU.

Tout ce que vous voudrez, je ſuis bien sûr de ne pas me dédire ; écrivez, écrivez. Iſabelle-Charlotte Rondeau.

M. BOURVAL.

Allons. *Il écrit.*

M. BOURVAL, *Fils.*

Je ne ſaurois vous remercier aſſez de toutes les obligations que je vous ai.

M. RONDEAU.

Je ſavois bien que je lui ferois faire ce qui convient. Cela eſt-il fait ?

M. BOURVAL.

Oui. Vous n'avez qu'à ſigner.

M. RONDEAU.

Allons, ma Fille, mon Gendre. *Ils ſignent tous.*

M. BOURVAL, *Fils.*

A préſent, Monſieur, que vous ne pouvez pas vous en dédire, quoique je ne ſois pas boſſu ; je crois que vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi. *Il déboutonne ſa Soutâne, & il paroît droit.*

LA PIERRE.

Ni de moi non plus. *Il se redresse.*

M. RONDEAU.

Que vois-je ?

Mlle RONDEAU.

Que vous avez donné à votre Fille un Mari aussi bien fait qu'elle. *Elle ôte son Manteau, & paroît droite.*

M. RONDEAU.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Ma Femme m'avoit donc trompé ?

DAME DUMONT.

Oui, Monsieur.

Mlle RONDEAU.

M'en aimerez-vous moins, mon cher Papa ?

M. RONDEAU.

Non ; mais je suis outré d'avoir été votre dupe à tous.

M. BOURVAL.

Vous ne l'avez été que de votre déraison & de votre manie.

M.

M. RONDEAU.

Je ferai donc exposé à passer ma vie avec des gens droits !

M. BOURVAL.

Et devenez-le vous-même.

LA PIERRE.

Mettez-vous entre les mains de Valdageou, il vous redressera.

M. RONDEAU.

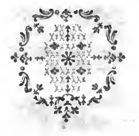
Vous le croyez ?

M. BOURVAL.

Tous les jours il fait des cures admirables.

M. RONDEAU.

Allons, j'y consens ; il vaut mieux se corriger, que de vouloir corriger les autres.



VAUDEVILLE.

AIR : *Il n'est qu'un pas du mal au bien.*

M. RONDEAU.

Je faisois une chose attroce,
En voulant pour ma chère Enfant
Un Epoux mal-fait, dégoûtant ;
C'étoit bien donner dans la bosse !
Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

CHŒUR.

Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

M. BOURVAL.

Tous les jours, dans les mariages,
C'est le bien, c'est la qualité,
Qu'on recherche par vanité,
Et tout se mange en équipages.
Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

CHŒUR.

Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

Mlle RONDEAU.

Quand un époux devient volage,
On voit arriver les Amans ;

Sans amour, même, ils font pressans,
Et du Mari l'exemple engage.
Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

CHŒUR.

Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

M. BOURVAL, *Fils.*

Qui voudroit suivre les usages,
La mode & l'exemple des sots,
S'exposeroit à bien des maux;
Suivons les traces des gens sages.
Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

CHŒUR.

Avec un esprit à l'envers,
On donne dans tous les travers.

DAME DUMONT.

On croit, en voyant ma tournure,
Que je n'ai jamais eu d'appas;
Un Amant, nommé Nicolas,
M'aima pourtant & fut parjure.
Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

CHŒUR.

Avec un esprit à l'envers
On donne dans tous les travers.

LA PIERRE.

A se divertir, quand on pense,
On dit, il faut beaucoup d'argent;
Mais le plaisir fuit très-souvent
Ceux qui font beaucoup de dépense;
D'amuser se donner les airs,
Sans de grands frais, est-ce un travers?

CHŒUR.

D'amuser se donner les airs,
Sans de grands frais, est-ce un travers?

FIN.

LE SAC D'AVOINE,

COMÉDIE

En un Acte & en Prose.

PERSONNAGES.

M. DE SAUVOIR.

Mlle DE SAUVOIR, *Fille de Monsieur de Sauvoir.*

Mde DE ROISEVILLE, *Sœur de Monsieur de Sauvoir.*

M. DE PRÉTENDSIERE.

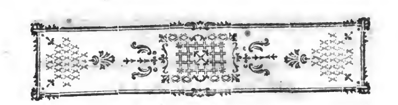
M. DE GARANCI.

M. D'AMABERT.

LANGEVIN, *Cocher.*

LA FLEUR, *Laquais de Madame de Roiseville.*

La Scène est chez Madame de Roiseville.



LE SAC D'AVOINE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. DE SAUVOIR, Mde DE ROISE-VILLE.

Mde DE ROISEVILLE.

JE vous dis, moi, mon Frère, qu'elle ne l'épousera pas.

M. DE SAUVOIR.

Et moi, ma Sœur, je vous réponds qu'elle l'épousera.

Mde DE ROISEVILLE.

Non, vous êtes trop raisonnable pour cela.

M. DE SAUVOIR.

Mais je ſuis le Père de ma Fille, & maître de la pourvoir comme il me convient apparemment.

Mde DE ROISEVILLE.

Ce mariage ne convient ni à vous, ni à ma Niéce.

M. DE SAUVOIR.

Pourquoi ? Monſieur de Prétendſiere eſt un jeune homme du plus grand mérite.

Mde DE ROISEVILLE.

Voilà ce que je ne crois pas.

M. DE SAUVOIR.

Il ne faut que le voir & l'entendre.

Mde DE ROISEVILLE.

C'eſt parce que je l'ai vu & entendu, que j'en juge tout autrement.

M. DE SAUVOIR.

Mais, qu'avez-vous à lui reprocher ?

Mde DE ROISEVILLE.

Tout, tout.

M. DE SAUVOIR.

C'eſt bien-tôt dit, tout.

Mde DE ROISEVILLE.

Que peut-on juger d'un homme qui dit, qu'une femme de trente ans eſt paſſée ?

M. DE SAUVOIR.

C'eſt au plus une étourderie qu'il a faite devant vous.

Mde DE ROISEVILLE.

Moi, je n'en ai que vingt-ſept ; mais il a eu l'air de me regarder, voilà ce qui eſt, je crois, le comble de l'impertinence.

M. DE SAUVOIR.

Il ne ſavoit pas que vous fuſſiez la Tante de ma Fille.

Mde DE ROISEVILLE.

Je ne deviendrai point la ſienne.

M. DE SAUVOIR.

Songez-donc qu'il eſt fort riche.

Mde DE ROISEVILLE.

Je ſonge qu'il eſt fat.

M. DE SAUVOIR.

Non, mais il eſt fort jeune.

Mde DE ROISEVILLE.

Et point poli. Il croit qu'il faut dédaigner

les femmes, & il se donne les airs d'en mal parler; jugez comme il traiteroit votre Fille, s'il l'épousoit.

M. DE SAUVOIR.

Ma Fille est jolie, il l'aimera.

Mde DE ROISEVILLE.

Point du tout, il croira être du bon air en n'ayant nul égard pour elle, & en mangeant son bien avec une Danseuse.

M. DE SAUVOIR.

Voilà ce que je ne souffrirai point.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous croyez que vous pourrez l'empêcher.

M. DE SAUVOIR.

Et pourquoi pas?

Mde DE ROISEVILLE.

Ce n'est pas l'usage.

M. DE SAUVOIR.

Je me moquerai de l'usage.

Mde DE ROISEVILLE.

Et que ferez-vous?

M. DE SAUVOIR.

Ce que je ferai?.... Mais....

Mde DE ROISEVILLE.

Si vous les faites féparer, votre Fille fera réduite à fe retirer dans un Couvent, avec une petite penfion, & cela fera une Femme bien heureufe, n'eft-ce pas?

M. DE SAUVOIR.

Vous ne voyez que des malheurs qui n'arriveront point.

Mde DE ROISEVILLE.

Au lieu que fi elle eût époufé Monfieur d'Amabert, qui l'aime, qui en eft aimé....

M. DE SAUVOIR.

Je ne le connois pas; & fon Père a eu trop de torts avec moi.

Mde DE ROISEVILLE.

Son amour pour votre Fille, le rendra plus attentif à les réparer, en ayant mille égards pour vous.

M. DE SAUVOIR.

A caufe de fon amour?

Mde DE ROISEVILLE.

Sûrement; tout homme qui fait bien aimer a l'ame honnête, fenfible, pleine de reconnoiffance; vous n'aurez lieu que de vous louer

de sa conduite, & l'image du bonheur que vous aurez toute votre vie sous vos yeux, en deviendra un réel pour vous.

M. DE SAUVOIR.

J'ai donné ma parole, ainsi je n'écoute rien; & je vous conseille de préparer ma Fille à bien recevoir Monsieur de Prétendsiere, qui va venir aujourd'hui ici pour lui être présenté. Adieu. Je vais chez mon Notaire.

SCENE II.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR.

Mlle DE SAUVOIR.

AH! ma Tante, que je vous ai d'obligation!

Mde DE ROISEVILLE.

Comment?

Mlle DE SAUVOIR.

Je viens d'entendre tout ce que vous a dit mon Père.

Mde DE ROISEVILLE.

Eh bien, vous devez savoir que je ne l'ai point fait changer d'avis.

Mlle DE SAUVOIR.

Non; mais je vois que vous pourriez nous ſeconder, Monſieur d'Amabert & moi; il va venir ici dans le moment avec Monſieur de Garanci, qui eſt ami de mon Père.

Mde DE ROISEVILLE.

Eh! que pourrai-je faire?

Mlle DE SAUVOIR.

Je n'en ſais rien; mais ayez la bonté de les voir.

Mde DE ROISEVILLE.

Je ne demande pas mieux, ma chère Niéce; je voudrois que vous fuſſiez heureuſe.

Mlle DE SAUVOIR.

Et je ne puis l'être, ſi je n'épouſe pas Monſieur d'Amabert. J'entends quelqu'un; ah, ſans doute, c'eſt lui.



SCENE III.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. D'AMABERT, M. DE GARANCI, LA FLEUR.

LA FLEUR, *annonçant.*

MONSIEUR d'Amabert & Monſieur de Garanci.

M. DE GARANCI.

Mademoiſelle, je me rends avec empreſſement à vos ordres.

Mde DE ROISEVILLE.

Oui ; mais je crains qu'il ne ſoit trop tard ; ſon Père s'eſt entêté d'un Monſieur de Prétendſiere, qu'il veut abſolument lui faire épouſer.

M. D'AMABERT.

Quoi ! cet homme ſi ridicule, que vous diſiez qui ne parloit l'autre jour que de ſes bonnes fortunes & de tous les gens qu'il avoit tués en ſe battant ?

Mde DE ROISEVILLE.

Oui ; lui-même.

M. D'AMABERT.

Comment, Monſieur de Sauvoir peut-il s'être engoué de cet homme-là ?

M. DE GARANCI.

L'avez-vous jamais vû, vous, Monſieur d'Amabert ?

M. D'AMABERT.

Non, vraiment.

M. DE GARANCI.

Monſieur de Sauvoir ne vous connoît pas ?

Mlle DE SAUVOIR.

Non, non. Pourquoi ces queſtions ?

M. DE GARANCI.

Il me vient une idée.

Mlle DE SAUVOIR.

Ah! Monſieur, que nous vous aurons tous les deux d'obligations !

M. DE GARANCI.

Je ne vous promets pas que cela puiſſe réuſſir.

Mde DE ROISEVILLE.

Dites-donc quel eſt votre projet ?

M. DE GARANCI.

Vous ſavez que Monſieur d'Amabert con-

trefait les Anglois à merveille. Je voudrois qu'il pût se rencontrer avec Monsieur de Prétendsiere ici ; il se moqueroit de lui de façon qu'il n'oseroit plus y revenir.

Mde DE ROISEVILLE.

Il va arriver dans le moment.

Mlle DE SAUVOIR.

Oui ; & s'il se fâche ?

M. DE GARANCI.

Oh, ne craignez rien. Ceux qui se vantent d'avoir tué tant de monde, évitent plus que d'autres les occasions d'avoir des affaires.

M. D'AMABERT.

Je voudrois seulement détromper Monsieur votre Père, & le faire revenir du desir qu'il a de l'avoir pour Gendre.

Mde DE ROISEVILLE.

Eh bien, allez vous préparer.

M. D'AMABERT.

Il ne me faut qu'une cravatte.

Mde DE ROISEVILLE.

Demandez-en une à Victoire. Allez, j'entends quelqu'un ; que mon Frère ne vous voie pas avant.

SCENE

SCENE IV.

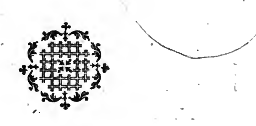
Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE GARANCI.

Mlle DE SAUVOIR.

En vérité, ma Tante, je crois que ce que nous faiſons-là n'eſt pas prudent ; Monſieur d'Amabert eſt sûrement très-brave, & il pourroit pouſſer ſon rival un peu vivement.

M. DE GARANCI.

Croyez-vous qu'il veuille, chez vous, s'engager de façon à ſe nuire à lui-même vis-à-vis de Monſieur de Sauvoir ? Mais je crois que c'eſt lui que j'entends.



SCENE V.

Mde. DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE PRÉTENDSIERE, M. DE GARANCI.

M. DE SAUVOIR.

MA Sœur, ma Fille, voici Monſieur de Prétendſiere.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Mademoiſelle, j'ai ſuivi les uſages & ſous le mot de convenances, j'ai caché ce qui me faiſoit deſirer de vous épouſer ; mais plus je vous vois, & plus je me flatte que nos arrangemens vous conviendront.

Mde DE ROISEVILLE.

Il me ſemble, Monſieur, que vous avez été plus occupé à ſuivre la mode, que de conſulter le cœur de ma Niéce.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Madame, le cœur eſt ſans doute une choſe très-ſéduiſante ; mais on n'en parle guère que dans les Romans : on dit encore quelquefois

je vous aime ; mais on se cache pour prononcer ce mot.

Mde DE ROISEVILLE.

L'on a raison, la pudeur....

M. DE PRÉTENDSIERE, *éclatant de rire.*

Ah ! la pudeur est excellente !

Mde DE ROISEVILLE.

Comment, Monsieur ?...

M. DE PRÉTENDSIERE.

Oui, Madame ; je trouve la pudeur charmante ! Et savez-vous pourquoi ? C'est qu'elle est rare.

Mde DE ROISEVILLE.

En vérité, Monsieur, vous me feriez penser que vous ne croyez pas qu'il y ait une Femme honnête.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Vous vous tromperiez, Madame ; je crois, au contraire, qu'elles le sont toutes.

M. DE SAUVOIR.

Vous voyez bien, ma Sœur, que vous êtes toujours prompte à mal juger des personnes que j'aime.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Bon! Monsieur, cela ne vaut pas la peine de vous fâcher; mais je vais détromper Madame, & cela me sera aisé, quand elle voudra bien faire réflexion que l'on a détruit de vieux préjugés, qui étoient le tourment de la Société.

M. DE SAUVOIR.

Les préjugés souvent sont des erreurs.

M. DE PRÉTENDSIERE.

C'est ce que je vous dis. On croyoit autrefois une Femme mal-honnête, parce qu'elle avoit des Amans.

Mde DE ROISEVILLE.

Mais, Monsieur, sûrement.

M. DE PRÉTENSIERE.

Eh bien, tout cela est changé. On trouve qu'on se convient, on s'arrange & tout le monde le trouve bon. C'étoit le mystère qui perdoit tout.

Mde DE ROISEVILLE.

Quand au bout d'un certain tems que dure une passion, on s'épouse, sûrement on auroit tort de plaisanter.

M. DE PRÉTENSIERE.

Ah ! une passion ! Je ne parle ni de passion, ni d'amour ; ce sont des mots proscrits. Quelquefois on a du goût ; mais les arrangemens valent mieux, on se quitte, on se prend sans s'aimer, ni se brouiller ; cela est délicieux !

M. DE GARANCI.

Vous parlez bien là en homme qui a toujours été libre.

M. DE PRÉTENDSIERE.

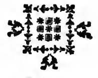
Et qui veut l'être toujours.

M. DE SAUVOIR.

Comment ! Monsieur, est-ce que vous ne voulez plus épouser ma Fille ?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je vous ai donné ma parole, & je ne sais ce que c'est que d'y manquer.



SCENE VI.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE PRÉTENDSIERE, M. DE GARANCI, M. D'AMABERT, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Milord Ridling.

Mde DE ROISEVILLE.

Ah ! mon Frère ; c'est un Anglois dont vous ferez très-content.

M. DE SAUVOIR.

Mais il vient bien mal à propos.

M. D'AMABERT.

Madame, je demande pardon si je interromps le Compagnie.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous ne nous dérangez point, Milord. Mon Frère, ma Niéce, voici Milord Ridling, qui avoit grande envie de faire connoissance avec vous.

M. DE SAUVOIR.

Vous me faites bien de l'honneur, Milord.

Voulez-vous bien vous aſſeoir auprès de ma Sœur.

M. D'AMABERT.

Je ſuis depuis cinq ſemaines arrivé, & je ſuis point accoutumé encore.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Vous avez vu nos Spectacles ſûrement, Milord?

M. D'AMABERT.

Oui, je marche ſur l'Opéra tout le jour.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous aimez donc beaucoup la muſique?

M. D'AMABERT.

Je ſuis pour cela point du tout; mais l'étonnement il me fait plaiſir.

M. DE PRÉTENDSIERE.

De quoi êtes-vous donc ſi étonné?

M. D'AMABERT.

Je dis à ce moment. C'eſt que tous le Demoiſelles qui ſont à l'Opéra, on dit qu'ils ſont à tous le Meſſieurs qui regardent le Spectacle, & l'on dit que je dois avoir auſſi moi une.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Mais ſans doute, comme tous les Anglois qui viennent à Paris.

M. D'AMABERT.

Mais ſi tous mes compatriotes ils ſont une faute, eſt-ce que je dois faire auſſi ?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne ſais pas pourquoi vous appellez une faute, ce que font tous les François.

M. D'AMABERT.

Les François qui font, ils ſont pas comme moi; que je ſuis venu ici pour la mariage.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous venez pour vous marier, Milord ?

M. D'AMABERT.

Oui, Madame, oui, pour marier, ainſi je ſuis pas pour un Fille d'Opéra, voyez-vous.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Quand vous aurez vécu un peu de temps en France, vous ſuivrez nos uſages.

M. D'AMABERT.

Non, Monſieur, jamais, je dis encore.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Quand vous aurez paſſé ici cinq ou ſix mois....

M. D'AMABERT.

Avec la mariage?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Oui, vous verrez que vous changerez de façon de penſer.

M. D'AMABERT.

Qu'eſt-ce que dites-vous? Je deviens un malhonnête homme?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Non, mais vous ferez comme tout le monde.

M. D'AMABERT.

Je dis encore que je trouve point bon cette raiſonnement, voyez-vous. Je ſuis avec mon Femme & puis plus.

Mde DE ROISEVILLE.

Mais j'eſtime beaucoup Milord, de penſer comme cela.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Ce n'eſt pas-là ce qu'on appelle ſavoir les

ufages. D'ailleurs, il ne faut pas le contrarier, ces Meffieurs aiment la liberté.

M. D'AMABERT.

Oui, Monfieur, nous trouvons le liberté bon pour faire le bien, mais jamais pour le mal.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Milord me paroît Philofophe.

M. D'AMABERT.

Philofophe, fi vous il veut, l'ufage de cette païs il n'eft point avec moi. Je parle comme il eft mon penfée.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Oui, avec liberté; c'eft ce que je difois.

M. D'AMABERT.

Monfieur, je trouve point bon que le liberté il foit pour vous un badinage.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne badine point, & nous aimons la liberté autant que vous.

M. D'AMABERT.

Je crois que cette deux Meffieurs, ils font pour penfer avec moi comme je dis.

M. DE GARANCI.

Oui, Milord, il ne faut pas croire que tous les François ayent les défauts dont quelques-uns se vantent.

M. D'AMABERT.

Je suis pas pour dire aussi, & je suis fort charmé de voir.

Mde DE ROISEVILLE.

Milord nous fera-t-il l'honneur de souper avec nous?

M. D'AMABERT.

Madame, j'ai un petit affaire que je dois aller à cette moment.

Mde DE ROISEVILLE.

Oui; mais après vous pourrez revenir?

M. D'AMABERT.

Dites-moi, je vous prie, cette Monsieur, s'il sera aussi?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Pourquoi, Milord?

M. D'AMABERT.

C'est que je reste alors avec mon affaire. Je

trouve point pour bon que ſur le liberté Angloiſe on parle, voye-vous.

M. DE PRÉTENDSIERE.

C'eſt une plaiſanterie qui ne doit pas vous offenſer.

M. D'AMABERT.

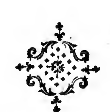
Il doit pas?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Non, vraiment.

M. D'AMABERT.

Eh bien, il fait autrement qu'il doit, voye-vous. Je dis comme cela. Voilà mon plaiſanterie. Je viens pour voir après avec le ſouper, ſi vous il dira. Madame, Meſſieurs, je ſuis encore par le Ville un moment, & puis je retourne après. *Il ſort.*



SCENE VII.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE GARANCI, M. DE PRÉTENDSIERE.

M. DE PRÉTENDSIERE.

CES Anglois ſont plaiſans avec leur liberté. Ils ſont peuple, & voilà tout.

M. DE GARANCI.

Comment peuple?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Oui, cela n'a nul ton, nul goût.

M. DE GARANCI.

Ils ont de la raiſon & du bon ſens.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Ils me font pitié!

M. DE GARANCI.

Si Milord Ridling vous entendoit, cela ne lui plairoit point du tout.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne le crains pas. Les Anglois ne tirent point l'épée à Londres, la liberté le leur dé-

fend. Il doit croire que c'eſt la même choſe ici.

M. DE GARANCI.

Ne penſez pas cela. Il n'aime point notre Nation, & il eſt vindicatif. Il étoit très-craint dans ſes voyages, & en Provence il a eu beaucoup d'affaires. Il a la bravoure du monde la plus froide.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne ſais pas pourquoi on reçoit de pareilles gens dans la Société.

Mde DE ROISEVILLE.

C'eſt un très-honnête homme.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Parbleu, voilà un grand mérite d'être honnête homme ; je ne vois que les honnêtes gens d'ennuyeux dans le monde.

M. DE SAUVOIR.

Moi, je les crois très-reſpectables.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Tant que vous le voudrez ; mais ce qu'on appelle ſouvent un honnête homme, n'eſt qu'un cenſeur inſupportable, qui ne connoît que les devoirs & qui blâme les plaiſirs ; oh !

je vous demande si cela est agréable à rencontrer?

M. DE SAUVOIR.

On ne peut pas plaisanter plus agréablement!

M. DE PRÉTENDSIERE.

Non, je ne plaisante point; mais il est je crois.... *Il tire sa montre.* Diable! huit heures & demie! je m'enfuis. Je suis très-aise d'avoir eu l'honneur de faire ma cour à ces Dames.

M. DE SAUVOIR.

Où voulez-vous donc aller?

M. DE PRÉTENDSIERE.

A l'Opéra, où j'ai affaire.

M. DE SAUVOIR.

Mais, notre Contrat?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Vous arrangerez bien tout cela sans moi.

M. DE SAUVOIR.

Ne soyez donc pas long-tems.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Comment?

M. DE SAUVOIR.

Oui ; parce que nous ſignerons avant le ſouper.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne ſoupe pas ici. Eſt-ce que je ne vous l'avois pas dit ?

M. DE SAUVOIR.

Non, vraiment ; mais il me ſemble qu'un jour où l'on ſigne ſon Contrat....

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne le peux pas en honneur ; j'ai un engagement, où je ne ſaurois manquer ; c'eſt une partie délicieuſe qui a été remiſe vingt fois, & qui eſt enfin arrangée pour aujourd'hui.

M. DE GARANCI.

Je ſais quelle eſt cette partie. Je crois que Milord Ridling en eſt.

M. DE PRÉTENDSIERE, *avec effroi.*

Milord Ridling ?

Mde DE ROISEVILLE.

Non ; il nous a promis de revenir ſouper ici.

M. DE GARANCI.

Ah ! vous avez raiſon ; il ne tardera pas, il ne ſe fait jamais attendre.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Monſieur de Sauvoir, nous nous reverrons.
Il ſort précipitamment.

SCENE VIII.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE GARANCI.

Mde DE ROISEVILLE.

EH bien, mon Frère, c'eſt donc-là cet homme que vous trouviez ſi aimable ?

M. DE GARANCI.

Malgré toute ſa valeur, je parie qu'il ne ſoupe pas ici de crainte de Milord Ridling.

Mde DE ROISEVILLE.

Mon Frère, j'eſpère que vous reviendrez de votre prévention en ſa faveur.

Mlle DE SAUVOIR.

Mon Père, vous voyez le peu de cas qu'il

fait des Femmes, comment pouvez-vous efpérer de me rendre heureufe avec un pareil mari?

M. DE GARANCI.

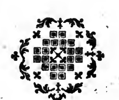
Mon ami, vous n'auriez pas cru ce que nous aurions pû vous en dire ; mais vous venez de l'entendre.

Mde DE ROISEVILLE.

A-t-on jamais refufé de fouper avec celle qu'on doit époufer, le jour que le Contrat doit fe faire, & pour aller avec qui encore! au moment où l'on devroit, au moins, renoncer pour toujours à de pareilles connoiffances.

M. DE GARANCI.

Monfieur de Sauvoir eft sûrement trop raifonnable pour continuer à defirer d'avoir un pareil Gendre. Mais qu'eft-ce que j'entends?



SCENE IX.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE GARANCI, M. DE PRÉTENDSIERE *qui entre l'épée à la main & l'air égaré. Les femmes font un cri en le voyant, & elles font rassurées par la présence de* M. D'AMABERT, *qui entre en riant.*

M. DE PRÉTENDSIERE, *à M. de Sauvoir.*

AH, Monsieur, je vous demande pardon, il vient de m'arriver chez vous un malheur affreux! sauvez-moi, cachez-moi, je vous en prie.

M. DE SAUVOIR.

Dites-donc promptement ce que c'est?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Monsieur, en sortant tout-à-l'heure, je trouve dans votre Cour quelqu'un qui me barre le passage, l'obscurité m'empêche de distinguer qui c'est; je ne doute pas que ce ne soit Milord Ridling qui m'attend, je lui crie défendez-vous & je lui donne deux coups d'épée qui le font tomber mort.

M. DE SAUVOIR.

Vous avez tué Milord Ridling?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Oui, Monsieur; sauvez-moi, je vous prie.

M. D'AMABERT.

Moi, je suis tué?

M. DE PRÉTENDSIERE.

Que vois-je? Quoi, Monsieur, je ne vous ai pas donné deux coups d'épée?

M. D'AMABERT.

Non, je ne sente pas.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Et vous n'êtes pas tombé à terre?

M. D'AMABERT.

Non, je dis; je suis toujours resté de même que vous il voit sur le moment.

M. DE PRÉTENDSIERE.

Je ne comprends pas....



SCENE X.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE GARANCI, M. D'AMABERT, M. DE PRÉTENDSIERE, LA FLEUR, LANGEVIN, *un fouet à la main.*

LA FLEUR.

JE te dis qu'il y a du monde & que tu ne peux pas entrer.

LANGEVIN.

Oh ! je veux le trouver, & je lui casserai mon fouet sur le corps.

M. DE SAUVOIR.

Qu'est-ce qu'il y a, Langevin ?

LANGEVIN.

Monsieur, c'est que je m'en vais vous dire. Pendant que j'étois allé allumer ma lanterne, pour donner sur votre respect à manger à mes chevaux, il est venu un.... un coquin, qui a donné deux ou trois coups d'épée dans un sac d'avoine que j'avois laissé dans la cour, & toute mon avoine est répandue. Je vou-

drois trouver celui qui a fait ce coup-là, il s'en ſouviendroit long-tems.

M. DE SAUVOIR.

Allons, en voilà aſſez.

LANGEVIN.

Oui, en voilà aſſez, & mon avoine?

M. DE SAUVOIR.

On vous en tiendra compte, laiſſez-nous.

LANGEVIN.

Oh! je m'en vais l'attendre, & ſi je le vois ſortir....

M. DE SAUVOIR.

Allons, allez-vous-en à votre écurie.

LANGEVIN.

Voilà un beau tour à faire de donner des coups d'épée à un ſac d'avoine! je l'aurois bien défendu ſi j'avois été auprès de lui.

M. DE SAUVOIR.

Veux-tu bien t'en aller.

LANGEVIN.

Mais, Monſieur, c'eſt que je prends vos intérêts.

M. DE SAUVOIR.

La Fleur, emmenez-le.

L A N G E V I N.

Se battre contre un ſac d'avoine, voilà une belle valeur !

L A F L E U R.

Allons, viens-donc. *Ils ſortent.*

M. D'A M A B E R T.

Monſieur de Prétendſiere, vous nous avez donné un bon Comédie, vous pouvez après cela marcher ſur l'Opéra.

M. D E P R É T E N D S I E R E.

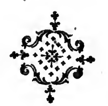
Monſieur, Monſieur....

M. D'A M A B E R T, *d'un ton ferme.*

Qu'eſt-ce que vous voulez-dire ?

M. D E P R É T E N D S I E R E.

Meſdames, je vous ſouhaite bien le bon ſoir. *Il ſort.*



SCENE DERNIÈRE.

Mde DE ROISEVILLE, Mlle DE SAUVOIR, M. DE SAUVOIR, M. DE GARANCI, M. D'AMABERT.

M. DE GARANCI.

JE ne crois pas après cette aventure-là qu'il ose jamais reparoître ici.

Mde DE ROISEVILLE.

Eh bien, mon Frère, que dites-vous à tout cela ?

M. DE SAUVOIR.

Que j'ai grande obligation à Milord, ainsi que ma Fille, de nous avoir débarrassés d'un homme qui ne nous convenoit point du tout.

Mlle DE SAUVOIR, *à part.*

Ah ! je respire.

Mde DE ROISEVILLE.

Vous devriez desirer de lui prouver votre reconnoissance.

M. DE SAUVOIR.

Je le desire aussi de tout mon cœur ; mais que puis-je faire pour un Anglois ?

M. D'AMABERT.

Monſieur, je ſuis très-François, & prêt à vous ſervir toute ma vie.

M. DE SAUVOIR.

Comment?

Mde DE ROISEVILLE.

Vous ne pouvez pas douter de ce que vous dit-là Monſieur d'Amabert.

M. DE SAUVOIR.

Quoi, c'eſt lui?

Mde DE ROISEVILLE.

Oui; c'eſt lui-même, & que vous ne ſauriez comparer à votre Monſieur de Prétendſiere.

M. DE SAUVOIR.

Eh bien, ma Sœur, ſavez-vous ma dernière réſolution?

Mde DE ROISEVILLE.

Non, ſi vous ne me l'apprenez.

M. DE SAUVOIR.

C'eſt de donner ma Fille à Monſieur d'Amabert. Je veux que nous ſoyons tous contens.

M. DE GARANCI.

Mon ami, voilà ce qu'on appelle être raiſonnable.

M. D'AMABERT.

Monſieur....

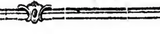
Mlle DE SAUVOIR.

Mon Père....

M. DE SAUVOIR.

Vous me ferez vos remerciemens quand le Contrat ſera ſigné. Allons, venez tous chez moi, où le Notaire va arriver dans l'inſtant.

Fin du troiſième Volume.



TABLE

Des PIÈCES contenues dans le troisième Volume.

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de J. G. CLOUSIER, rue S. Jacques.






BIB